
U d'/of OTTAWA
39003002271533



Tome 1er

20 CENTIMES LE VOLUME

GUSTAVE AIMARD

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE



N° 19 FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

GUSTAVE AIMARD

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

TOME PREMIER

PARIS

FAYARD FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

I

LE COMTE DE JUMONVILLE

Peu de personnes le savent.

Sous Louis XIV et sous Louis XV, la plus grande partie de l'Amérique du Nord appartenait à la France.

Dans ces possessions se trouvait le vaste territoire connu aujourd'hui sous la dénomination de *Canada*, jadis nommé : Nouvelle-France.

De nos mains, cette terre si riche passa dans celles des Anglais.

L'Angleterre en possède actuellement une minime

partie qui constitue une de ses plus riches colonies

Que si l'on cherche une cause sérieuse à cet abandon inintelligent, on n'en trouve pas.

Des flots de sang ont été versés.

Tant d'hommes illustres s'étaient voués à la colonisation de cette succursale de la Mère-Patrie.

On se croyait près d'arriver à un résultat glorieux et fécond.

L'indifférence coupable du gouvernement, l'odieuse jonglerie des Mississipiens, le mot mi-spirituel et anti-patriotique de Voltaire, mot qui fut pris à la lettre par le peuple le plus léger de la terre, anéantirent le fruit de si héroïques efforts et de si longs travaux.

Ce fut une grande perte pour la France.

On se représente encore maintenant le Canada comme un pays de médiocre étendue, stérile, au climat rigoureux, inclément, mortel pour les Européens.

On voit toujours ces immenses étendues de terrains, enfouies sous des neiges éternelles, parcourues par des bêtes fauves ou de féroces Indiens.

Erreur, qui nous a coûté cher.

En deux mots, voici la vérité :

A l'époque où nous en étions les maîtres, la Nouvelle-France formait un triangle dont la base se trouvait au nord de la baie d'Hudson et le sommet dans le

golfe du Mexique, au Sud de la Nouvelle-Orléans.

Or, chaque côté de ce triangle mesure au moins 3,800 kilomètres et la superficie totale en est d'environ 1,200,000 kilomètres carrés, superficie onze fois plus considérable que celle de la France actuelle.

Le Canada seul compte vingt-cinq mille habitants.

Il en pourrait contenir le sextuple.

C'est, sans contredit, le pays le plus industrieux et le plus commerçant de l'Amérique du Nord.

Tels sont les *quelques arpents de neige* qui, au dire du philosophe de Ferney, *ne valaient ni le sang ni l'argent qu'ils coûtaient à la France.*

Nous n'insisterons pas davantage sur des considérations attristantes, qui sortent du cadre de notre récit.

A l'époque où commence cette histoire, la guerre menaçait de nouveau en Amérique entre les Anglais et les Français.

La faute n'en était point à nos représentants.

Cette guerre inique était faite, du côté des Anglais, avec une barbarie incroyable et un mépris cynique de tout droit des gens.

Ils l'entreprenaient, le plus souvent, sans déclaration préalable, sans même se donner la peine de chercher un prétexte futile.

Rien ne lavera jamais de cette tache leur réputa-

tion politique. C'est un reproche juste et infâmant qu'on pourra constamment jeter en pleine face à leur honneur militaire.

Le 27 mai 1754, vers six heures du soir, une troupe de trente-quatre hommes commandée par un officier, déboucha dans une vaste clairière.

Cette clairière était située au centre de l'une de ces immenses forêts qui couvraient alors les rives de l'Ohio, nommé par les nôtres *Belle Rivière*, et qui s'étendaient jusqu'aux frontières de la Virginie possédée par l'Angleterre.

La troupe en question venait de faire une marche longue et fatigante à travers les sentiers presque impraticables de la forêt.

Bien que les hommes qui la composaient fussent pour la plupart des guerriers indiens rompus, dès l'enfance, à toutes les privations de la vie du désert, et que le reste eût été choisi parmi les chasseurs canadiens les plus endurcis à la fatigue, Indiens et chasseurs paraissaient accablés.

Ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient, et ce fut avec un cri de joie qu'ils émergèrent des fourrés et entrèrent les uns après les autres dans la clairière.

L'officier, jeune homme de vingt-cinq ans, aux traits fins et distingués, portait l'uniforme de capitaine au régiment de Royal-Marine.

Jugeant une plus longue marche impossible et quelques heures de repos indispensables à ses hommes, il donna l'ordre d'établir le campement pour la nuit.

Cet ordre était impatiemment attendu par les Canadiens et les Peaux-Rouges.

En un instant, le bivouac fut installé.

On alluma les feux de veille.

Puis, chacun fouillant sa gibecière, se mit en devoir de préparer le repas du soir.

Le capitaine s'était assis devant un des feux, sur le tronc d'un arbre renversé.

Le coude sur le genou, la tête dans la main, il suivait d'un vague regard les étincelles brillantes échappées du foyer, tout en se laissant aller à une rêverie qui ne tarda pas à l'absorber complètement.

Profitons de ce moment de répit pour expliquer la présence de ce détachement armé dans une contrée déserte, éloignée de plus de trente lieues de toute habitation.

Quelques semaines avant le commencement de notre action, Dinwidie, gouverneur de la Virginie, nommé par le gouvernement Britannique, avait expédié une colonne de miliciens chargée d'occuper les terres de l'Ohio qui nous appartenaient.

Notons, en passant, que selon l'habitude anglaise, cette expédition se faisait en pleine paix, contre le droit de toutes les nations civilisées.

Le major Washington commandait en chef cette colonne.

Washington, le même qui plus tard devint un grand homme et délivra sa patrie du joug de l'Angleterre.

Son avant-garde , dirigée par l'enseigne Ward, entra résolûment sur notre territoire, s'y installa et construisit sur les bords de l'Ohio un fort qui du reste fut immédiatement attaqué et enlevé par les Français.

La garnison demeura prisonnière.

Cependant, M. de Contrecœur, commandant du fort Duquesne, fort qui est aujourd'hui la ville de Pittsbourg, l'une des plus riches des États-Unis, M. de Contrecœur, voulant non-seulement mettre le droit de son côté, mais comme si cela était possible, éviter la guerre, prit la résolution de ne pas rendre coup pour coup, attaque pour attaque.

Il chargea l'un de ses aides de camp, capitaine au régiment de Royal-Marine, de se rendre auprès du chef anglais et de le sommer d'avoir à se retirer sur-le-champ, attendu qu'il se trouvait sans raison sur le territoire français.

Cet aide de camp se nommait le comte de Jumonville.

M. de Jumonville fit immédiatement ses préparatifs de départ.

Seulement, comme il lui fallait traverser des régions

hantées par des tribus hostiles aux Français, sur la recommandation expresse de M. de Contrecœur, il prit une escorte de trente-quatre hommes dévoués et aguerris.

C'est ce détachement que nous avons laissé campé dans une clairière après une marche forcée de cinq jours.

Le comte de Jumonville tenait tellement à accomplir sa mission sans retard, qu'il n'avait encore laissé reposer ses hommes ni jour ni nuit.

Il espérait du reste, grâce à cette miraculeuse célérité, se trouver le lendemain même vers midi en vue des premiers avant-postes anglais.

Le jeune homme était depuis quelques instants plongé dans ses réflexions, lorsqu'un des Canadiens s'approcha de lui.

Le bruit de ses pas ne suffit pas pour le tirer de sa rêverie.

Le Canadien attendit.

Enfin, voyant que l'officier ne faisait aucune attention à lui, il se décida à parler.

— Capitaine! fit-il après avoir salué respectueusement.

M. de Jumonville releva brusquement la tête, réprimant avec peine un premier mouvement de mauvaise humeur.

Mais le Canadien, immobile, au port d'armes, atten-

dait imperturbablement que son chef l'interrogeât.

En reconnaissant dans le personnage qui se tenait devant lui, sinon un ami du moins un homme dévoué, le capitaine sourit et lui dit :

— C'est toi, Berger ! que me veux-tu?

— J'ai à vous parler, répondit laconiquement celui que M. de Jumonville venait d'appeler Berger.

— Assieds-toi, je t'écoute.

Le Canadien obéit et s'assit aux pieds de son chef.

C'était un homme de haute taille, aux larges épaules, aux membres bien attachés.

Des muscles gros comme des cordes et durs comme le fer, dénotaient en lui une rare vigueur.

Sa tête un peu petite, au front carré, aux traits accentués, reposait d'aplomb sur un cou de taureau.

Ses yeux noirs, bien ouverts, couronnés d'épais sourcils, regardaient bien en face.

Une forêt de cheveux bruns et bouclés, noués par derrière avec une peau de serpent, s'éparpillaient en désordre sur ses épaules.

Sa peau parcheminée, sillonnée de rides hâtives, avait une teinte bistre foncé.

Une longue barbe rousse et touffue lui couvrait le bas du visage et descendait jusque sur sa poitrine, donnant à l'ensemble de sa physionomie une sauvagerie étrange.

Malgré cette rude apparence, on sentait que le

mal n'avait pas de prise sur la nature primitive de cet homme.

Tout en lui sentait la franchise et la loyauté.

Son costume, adopté par les coureurs des bois canadiens, consistait en une blouse de toile bleue, ornementée, soutachée de fil blanc.

Cette blouse serrée aux hanches par une ceinture en peau de crocodile lui laissait une liberté d'allures que n'ont point les vêtements de drap européen.

Dans sa ceinture étaient passés un couteau à manche de corne, une baïonnette, un sac à balles et un sac à poudre.

Sur ses genoux descendait un caleçon de toile bise.

Ses jambes nues n'étaient garanties des ronces et des broussailles que par les ligatures des *mockbens* en peau d'élan qui lui servaient de chaussures. Ces ligatures se rejoignaient au-dessus du mollet.

Un large sac en parchemin, ressemblant à nos carnassières de chasse était jeté en bandoulière sur son épaule droite.

Enfin, il tenait à la main un long fusil dont la crosse curieusement sculptée portait une profusion d'arabesques, obtenues à l'aide d'une grande quantité de petits clous en cuivre doré.

Ce spécimen du chasseur Canadien, chez lequel le type Indien et le type Européen se mariaient si bien qu'il devenait impossible de lui assigner une origine

exclusive, supportait à merveille l'entourage de cette nature sauvage et luxuriante.

Il se trouvait dans son vrai cadre.

Berger descendait de ces premiers colons Normands qui, lors de la première guerre, chassés par les Anglais de leurs plantations, se réfugièrent dans les bois et adoptèrent l'existence aventureuse des Aborigènes.

On leur donna, par la suite, le surnom de Bois-brûlés à cause de la couleur bistre foncé que le croisement des races avait imprimée à leur peau

Il eut été fort difficile d'assigner un âge quelconque à l'interlocuteur du comte de Jumonville.

Berger pouvait avoir trente-cinq ans, comme il pouvait en avoir cinquante.

Voyant que le chasseur ne se décidait pas à s'expliquer, le capitaine reprit :

— Voyons, parle ; les ordres de nuit sont donnés Nos hommes ont bu et mangé. Qu'ils se reposent et s'endorment. Deux sentinelles suffiront pour veiller au salut général et entretenir les feux.

Le Canadien hocha la tête.

— Non? demanda l'officier.

— Non, répondit péremptoirement Berger.

— Qu'y a-t-il ?

— Faites excuse, mais...

— Mais quoi ?

— Ce n'est pas l'heure du sommeil pour tout le monde.

— Je le vois bien, repartit en riant M. de Jumonville. Si tu continues de la sorte, mon brave, nous en avons, toi et moi, pour jusqu'à demain matin.

— Ce n'est pas le moment de rire non plus, fit le Canadien sans sourciller.

L'officier français connaissait son homme.

Il savait que Berger ne faisait jamais de grandes phrases sans motif.

Il arrêta son rire.

L'autre dit :

— Capitaine, il faut reconnaître les environs.

— Les environs de qui ? de quoi? Ne sommes-nous pas en plein désert? De qui diantre peux-tu craindre la visite?

— Je ne crains rien.

— Je le sais, mon brave Berger.

— Mais les bois ne sont pas sûrs pour tout le monde.

— Est-ce pour moi que tu dis cela?

— Pour vous, monsieur le comte. Précisément.

— Bast! ne vas-tu pas chercher à m'effrayer maintenant?

— Non, ce serait impossible ; mais je cherche à vous rendre défiant, à éveiller votre prudence.

— De la prudence? N'en as-tu pas pour moi, mon

vieux Berger, répliqua affectueusement l'officier.

— Cela ne suffit pas.

— Ta main?

Berger donna sa main au comte de Jumonville qui continua :

— Vois-tu, camarade, nous sommes originaires du même pays...

— Oui.

– Normands tous deux. Tes ancêtres ont pendant des siècles été les fidèles serviteurs des miens...

— Oui.

— Tu es mon ami.

— Oui.

— Parle-moi donc comme un ami, et non comme un inférieur.

— Merci, fit le Canadien retirant sa main et détournant son visage pour cacher l'émotion qui le gagnait; merci, monsieur le comte... C'est vrai... Ma famille a toujours été dévouée à la vôtre... et quand, là-bas... à Québec, j'ai par hasard entendu prononcer votre nom, mon cœur a tressailli de bonheur et je suis accouru à vous. Bien que venu au monde à la *Nouvelle France,* je me suis toujours cru le serviteur né de vous et des vôtres. Aussi, vous l'avez vu, je ne me suis pas fait attendre. Je me suis offert, vous m'avez accepté... Le pacte est conclu entre nous et rien que

la mort séparera le fils de mon père du fils aîné de l'héritier des comtes de Jumonville.

— Je me plais à reconnaître la vérité de tes paroles... et un jour je me réserve de t'interroger plus en détail sur ce sujet.

— Plus tard, fit Berger avec un certain embarras.

— Oui, quand nous aurons accompli la mission dont je suis chargé.

— C'est cela, oui.

— Tu me diras alors tout ce que m'as caché jusqu'à ce jour.

— Nous avons le temps.

— La cause de l'émigration de ton père... continua le capitaine.

— Oh! l'histoire des pauvres gens comme nous n'est pas bien intéressante.

— Tout ce qui te touche m'intéresse.

— Je vous obéirai, monsieur.

— D'autre part, reprit le jeune homme, en venant en Amérique, mon but était de prendre certains renseignements...

Le Canadien se trouvait de plus en plus mal à l'aise.

Le comte de Jumonville continua sans remarquer son trouble que du reste l'obscurité de la nuit tombante l'empêchait d'apercevoir.

— Tu me seras utile dans mes recherches.

— Je ferai de mon mieux, mais je ne vous comprends pas, répondit Berger qui semblait sur des épines.

— Il s'agit d'un de mes grands oncles...

— Ah! bien.

— Capitaine, à ce que je crois, au régiment de Carignan.

— Mais...

— Il suivit sa compagnie en Amérique et il s'y fixa.

— Et depuis lors?

— Plus de nouvelles. On eut beau se livrer à des recherches actives; il était disparu sans laisser de traces.

— Cela n'a rien de bien extraordinaire, monsieur.

— Comment?

— Sans doute. En se faisant colon, de même que beaucoup d'autres, il aura changé de nom, fit le Canadien avec une légère hésitation dans la voix.

— A quoi bon?

— Ah! voilà, monsieur le comte, des choses que les Européens ne comprennent pas de prime abord... mais, voyez-vous, il y a ceci de certain, c'est qu'au bout d'un certain temps, quand on a quitté le vieux monde pour le nouveau, la ville pour la forêt, quand on a compris que le bonheur se trouve seulement au fond des bois, on secoue la plante de ses pieds pour

qu'il n'y reste plus un atôme de la poussière des villes. On recommence sa vie, on se refait un nom et tout va bien.

— Oui, murmura le jeune homme. C'est cela ou autre chose. Enfin, ajouta-t-il à haute voix, je voudrais quand même savoir ce que ce membre de notre famille est devenu.

— Peut-être bien que vous l'apprendrez un jour.

— Crois-tu?

— Peut-être bien! répéta le chasseur avec une émotion toujours mal réprimée.

Evidemment, s'il eût pu changer le tour de l'entretien, M. de Jumonville n'aurait plus été libre de lui dire un mot de plus sur ce sujet, mais le chasseur avait trop de déférence pour son chef pour se permettre de rompre les chiens.

Le capitaine reprit :

— Il y a trente ans et plus que le parent dont je parle a disparu.

— Trente ans, trente jours! le temps est un grand découvreur de mystères. Et puis me permettez-vous une question, monsieur le comte?

— Dis.

— Quel intérêt vous pousse à jeter la lumière dans cette nuit?

— Mais ne t'ai-je pas expliqué qu'il s'agissait d'un de mes grands-oncles? Quelque secondaire que soit

l'intérêt que je lui porte personnellement, notre nom peut se trouver en jeu.

— S'il en a changé, comme vous le pensez?

— Est-ce certain?

— Non.

— D'ailleurs, je te l'avouerai, mon bon Berger, il y a au fond de tout cela un attrait de curiosité très-grand pour moi.

— Oh! de la curiosité, grommela le chasseur... ce n'est peut-être pas le moment d'en avoir. Nous avons d'autres chats à fouetter.

M. de Jumonville ajouta sans avoir l'air d'entendre le rappel de son serviteur à la situation présente :

— Quoique cette histoire soit bien confuse et se perde dans la nuit de mon enfance, je me souviens avoir ouï parler à mon père d'une catastrophe sanglante mêlée au nom de mon grand-oncle.

— Rêve d'enfant! fit Berger en haussant les épaules.

— Non pas! Cette disparition subite se rattachait intimement à cette catastrophe; mon père connaissait bien sûr cette affaire.

— Et il ne vous l'a pas racontée? demanda vivement le chasseur.

— Jamais en détail. Une ou deux fois, je 'ai in-

terrogé à ce sujet; toujours il détournait la conversation.

Berger respira plus librement.

— Votre père, dit-il, pensait sans doute que mieux valait ensevelir cette affaire dans l'oubli le plus profond.

— C'est possible. Notre marche à travers les bois, ces immenses solitudes, la poésie du désert m'ont remis ce souvenir devant les yeux. J'y repenserai plus tard. Revenons-en au motif de ta venue.

— Il n'est pas trop tôt, fit Berger entre ses dents.

— Grognon! sourit le jeune homme. Quel mal nous est-il arrivé pour que tu cries après le temps perdu?

— Aucun, mais qui vous dit qu'il ne nous en arrivera point?

— Nous sommes dans les mains de Dieu. Tu me permettras de ne jamais rien préjuger de l'avenir.

— Bon!

— En somme, que demandes-tu?

— Que vous m'autorisiez à battre l'estrade pendant une heure dans les environs du campement.

— Ah! ah! mais, décidément, tu crains quelque chose?

— Pour parler net, oui, monsieur.

— Quoi?

— Le chef indien qui nous accompagne vient de découvrir de nombreuses traces dans le bois et moi-

même j'ai relevé un grand nombre d'empreintes.

— Des chasseurs?

— Non pas.

— Ou des voyageurs comme nous?

— Non plus.

— Qui alors?

— Des soldats, fit Berger.

— Des soldats anglais?

— Oui.

— Tu te trompes?

— Il n'y a pas à se tromper, pour un vieux coureur de bois comme moi, sur les traces que les habits rouges laissent derrière eux.

— Ainsi tu crois les Anglais près de nous?

— J'en suis sûr.

— Tant mieux, nous aurons moins de chemin à faire.

— M'est avis que tout compte fait, mieux vaudrait les éviter.

- Hein!

— Et rebrousser chemin.

— Es-tu fou? demanda M. de Jumonville, en regardant le Canadien avec stupéfaction.

— Ces allées, ces marches et ces contre-marches mystérieuses sont louches, je vous en réponds.

— Ne suis-je pas envoyé en parlementaire vers le colonel Frye?

— Je ne dis pas non.

— Et vers le lieutenant-colonel Washington ?

— Oui.

— La présence, le voisinage des troupes Britanniques, n'a rien que je redoute.

— Il faudra voir.

L'officier impatienté reprit vivement :

— Un parlementaire est inviolable, sacré ! Les lois de la guerre, le droit des gens et des nations le protégent.

Le chasseur fit un geste de doute.

— La guerre ne se pratique pas ici comme dans la vieille Europe, dit-il.

— Je ne croirai jamais...

— L'agression impossible à justifier dont nous venons d'être victimes en pleine paix, doit vous donner une idée du respect que les Anglais ont pour le droit des gens.

— Berger ! Berger ! tu n'es qu'un oiseau de mauvais augure, repartit le capitaine en souriant malgré lui. Ta haine pour les Anglais te rend injuste.

— Injuste envers des...

— Respecte nos ennemis si tu veux que nos ennemis te respectent.

— Soit, on se taira... devant vous, murmura le chasseur Canadien en mâchonnant sa mauvaise humeur.

— Mais tu t'obstines... et tu persistes à croire des mesures de prudence nécessaires ?

— Ça, oui.

— Eh bien ! je te donne carte blanche. Agis à ta guise.

— C'est tout ce que je demande, s'écria joyeusement Berger en se relevant.

— Tu reconnaîtras ton erreur.

— Dieu le veuille, Monsieur. Je désire en être pour ma battue et pour mes soupçons, mais je n'en profiterai pas moins et sur-le-champ de la permission que vous venez de me donner.

— Va, va et bien du plaisir. Tu reviendras me prévenir dès que tu seras de retour.

— Je n'y manquerai pas, Monsieur le comte.

Après avoir pris congé du jeune officier, Berger se dirigea rapidement vers un Indien accroupi à l'écart devant un feu allumé par lui et pour lui.

Cet indigène, dans la force de l'âge, d'une taille gigantesque et bien proportionnée, avait un visage régulier et des traits dignes du ciseau d'un Michel-Ange.

Ses yeux noirs, bien ouverts, pétillaient d'intelligence et d'astuce.

Sa physionomie à l'expression douce et méditative, sa prestance noble lui donnaient un cachet d'élégance native qui caractérise les Peaux-Rouges.

Son costume se composait de *mitasses* ou caleçons en deux parties cousues avec des cheveux, serrés aux hanches par une ceinture en cuir et attachés aux chevilles; d'une chemise de calicot et de mocksens en peau d'élan, garnis de piquants de porc-épic et de perles en verres multicolores.

Ses cheveux assez longs étaient tressés adroitement et relevés en forme de chignon sur le sommet de sa tête.

Une robe de bison blanc femelle, retenue par une courroie sur ses épaules l'enveloppait tout entier, traînant jusqu'à terre dans un mouvement plein de grâce et de majesté.

Cet Indien qu'à la plume d'aigle fichée droit dans sa chevelure, il était facile de reconnaître pour un chef, fumait nonchalamment son calumet.

Bien qu'il eût entendu le pas pressé du Canadien et que son œil perçant l'eût parfaitement vu venir vers lui, il ne fit pas un geste, demeurant en apparence absorbé dans ses pensées.

Berger arrivait près de lui.

L'Indien ne tourna pas la tête.

Le chasseur Canadien lui posa doucement la main sur l'épaule sans prononcer une parole.

Il attendit comme il l'avait fait avec l'officier français que le chef l'interrogeât.

— Mon frère est le bien-venu près de son ami, dit

l'Indien d'une voix pénétrante. Que désire-t-il? Qu'il parle. Les oreilles d'un chef sont ouvertes.

— Le chasseur blanc veut saluer son ami et lui souhaiter un long repos, avant de se séparer de lui, répondit le Canadien.

— Où va *Sans Piste*? reprit le Peau-Rouge en donnant à Berger le nom sous lequel il était connu et renommé dans les grands bois. Le chef pâle lui a-t-il donné une mission que deux hommes ne peuvent remplir ensemble?

— J'ai en effet reçu une mission.

— Sans-Piste a-t-il promis d'exécuter seul cette mission?

— Non.

L'Indien ne sourcilla pas.

Le chasseur reprit en souriant :

— J'ai supposé que le chef, fatigué d'une longue route à travers la forêt, aimerait mieux demeurer tranquille auprès du feu que me suivre par une nuit aussi noire, par un ciel sans étoiles.

Le Peau-Rouge releva vivement la tête.

— Sans-Piste est très-gai, dit-il. Sans-Piste plaisante. Ne sait-il pas que Koua-Handé (1) est un chef et que la fatigue n'a point de prise sur lui? Les Hu-

(1) Koua-Handé, littéralement : *J'entends venir*. Nous traduisons l'Ouïe-fine.

rons sont des hommes et non des vieilles femmes bavardes. Où va mon frère ?

— Surveiller les alentours du camp.

— Bon.

— Venez-vous avec nous ?

— Que mon frère marche ; le chef le suit.

— Je comptais sur vous.

Ce disant, le chasseur Canadien tendit la main au chef Indien qui la lui serra silencieusement.

Puis, le Peau-Rouge se leva, serra sa robe de bison autour de son corps, jeta son fusil sous son bras et se mit en mesure de suivre son ami.

Les deux hommes, après avoir jeté un regard circulaire sur le campement, où sauf les sentinelles, tout le monde était plongé dans un sommeil réparateur, quittèrent la clairière pour s'enfoncer dans la forêt.

Ils ne tardèrent pas à disparaître dans les fourrés et les taillis épais qui servaient de remparts au camp des Français.

II

LE MAJOR WASHINGTON

Abandonnons le détachement commandé par le comte de Jumonville et devançons les deux coureurs des bois chargés d'explorer les environs du campement français ; prions le lecteur de nous accompagner dans les ruines d'un village huron, situées à quelques lieues plus loin sur les rives de l'Ohio.

Là se trouvaient provisoirement réunies certaines personnes avec lesquelles il importe que nous lui fassions lier connaissance, pour l'intelligence des faits qui vont suivre.

Ce village bâti sur une accore verdoyante de la rive gauche du fleuve, avait longtemps servi de station aux Indiens pendant leurs chasses de printemps.

La position même le mettait à l'abri d'un coup de main.

D'un côté, il dominait le cours capricieux de *la Belle Rivière* en amont et en aval, tandis que de l'autre, il était garanti de toute surprise par une pente escarpée.

Déjà, depuis plusieurs années, les Indiens l'avaient délaissé pour s'enfoncer dans les terres.

Le gibier devenant d'une rareté extrême, ils s'étaient mis à la recherche d'autres territoires de chasse.

Aussi, les palissades destinées jadis à lui servir de remparts se trouvaient-elles détruites presque partout, et les rares cabanes encore debout donnaient plutôt asile au vent et à la pluie qu'aux malheureux conduits de ce côté par le hasard ou leur mauvaise étoile.

Cependant, le jour où commence notre histoire, la plus grande animation régnait dans ce village, ordinairement désert et silencieux.

Vers sept heures du soir, une troupe de soldats anglais, forte de trois cents hommes, tant blancs que sauvages, gravissait la colline, entrait dans le village et s'y retranchait solidement pour y passer la nuit.

Cette troupe avait été envoyée par Dinwidie, gouverneur de la Virginie. Elle faisait partie du détachement chargé de s'emparer des terres de l'Ohio et d'y construire un fort, détachement que les Français avaient malmené si rudement pour leur apprendre à

faire litière de toutes les lois qui régissent les peuples civilisés.

Dans une cabane un peu moins ruinée que les autres, réparée à la hâte et rendue presque habitable, se trouvaient deux officiers anglais.

C'étaient le commandant du détachement et son lieutenant.

Assis en face l'un de l'autre, devant un feu que la fraîcheur de la nuit rendait nécessaire, ils causaient tout en soupant d'un quartier de venaison rôtie, arrosé de wisky coupé dans de l'eau.

Le commandant, jeune homme de vingt-deux ans à peine, encore imberbe, n'était autre que le major des milices virginiennes, Washington, le Washington qui plus tard devint si justement célèbre en affranchissant son pays de la suzeraineté de l'Angleterre.

Seulement à cette époque, le major anglais Washington était loin de se douter du rôle que la Providence l'appelait à jouer dans l'avenir.

Il sortait à peine de l'adolescence.

Sa taille haute et bien prise, ses manières élégantes et ses gestes pleins de grâce et d'harmonie, en faisaient déjà un homme remarquable à tous égards, un gentleman accompli.

Ses traits étaient beaux.

Un nez grec, des yeux au regard pensif et mélancolique, une bouche aux lèvres minces, surmontant

un menton accusé et annonçant un caractère résolu, donnaient à sa physionomie une rare expression de dignité.

A première vue, il inspirait le respect.

Il portait avec une grande aisance le costume militaire et, malgré son extrême jeunesse, on reconnaissait réellement en lui le chef de tous ces hommes.

L'enseigne Ward, son lieutenant, formait avec lui le contraste le plus complet.

C'était un soldat, dans toute la force du terme.

Grand, sec, maigre, froid et brave comme son épée, il possédait tout juste l'intelligence nécessaire pour s'acquitter strictement de ses devoirs.

Ajoutons ceci, pour compléter le portrait de ce digne officier.

L'enseigne Ward, imbu comme tous les Européens de cette époque des absurdes préjugés de race et de caste, se trouvait intérieurement blessé de se voir sous les ordres du major Washington.

Non pas que lui, homme de cinquante ans, répugnât à obéir à un jeune homme de vingt ans ; mais parce que, lui Anglais, il servait sous un créole, fait qui ne s'était jamais vu depuis la fondation des colonies anglaises en Amérique.

Tout ce qui précède rendait l'enseigne Ward aussi honteux que malheureux.

Il avait beau faire, il ne parvenait pas à cacher les froissements de son orgueil et de sa vanité.

Fait prisonnier par les Français, lors de l'attaque du Petit-Fort, élevé sur l'Ohio, il avait donné sa parole de ne pas s'évader du fort Duquesne où on l'avait interné.

Naturellement, selon les habitudes anglaises en Amérique, il ne s'était gêné en rien pour la tenir.

Il s'était donc échappé depuis une huitaine de jours seulement et venait de rejoindre les troupes anglaises tout chaud encore de l'échec subi par lui et les siens.

Sa mauvaise humeur s'était accrue de ses scrupules de conscience rétrospectifs, car tout fils d'Albion qu'il fût, le brave enseigne ne pouvait s'empêcher d'en avoir.

Ward n'aspirait qu'au moment où il se verrait en mesure de tirer une vengeance éclatante des maux qu'il prétendait avoir soufferts durant une captivité de quarante-huit heures qu'il avait passée libre sur parole.

Mais les Français étaient de si cruels et de si félons ennemis de l'Angleterre !

Tout en achevant de souper, l'enseigne racontait à son commandant pour la vingtième fois au moins les vexations auxquelles il avait été en butte pendant sa captivité et les péripéties émouvantes de sa fuite à travers le désert.

Le major Washington l'écoutait en apparence avec une profonde attention, mais un fin sourire plissait de temps en temps le coin de ses lèvres. L'enseigne échauffé par l'action de son récit ne se doutait pas que derrière cette fausse attention se cachait une volonté ne manquant jamais son but.

Si le jeune officier n'avait pas eu une raison sérieuse pour écouter les bavardages du vieux soudard, depuis déjà longtemps il lui eût donné un ordre dilatoire et s'en fût débarrassé.

Quand Ward eut fini, son chef lui laissa le temps de réfléchir à toutes ses mésaventures passées.

Le souper tirait lui-même à sa fin.

— Ainsi, monsieur, dit froidement Washington, vous avez beaucoup souffert par la faute des Français?

— Oui, monsieur le major, répondit l'enseigne avec chaleur, beaucoup!

— Et vous leur en voulez ?

— Comme tout bon Anglais doit le faire.

Le jeune officier réprima un sourire sardonique.

Il pensait peut-être à part lui que si les Anglais se croyaient en droit d'exécrer les Français, les Américains de leur côté ne raisonnaient pas d'une façon insensée en croyant fondée leur haine contre les Anglais.

Le vieil enseigne continua:

— J'ai juré une haine implacable à ces damnés *mangeurs de soupe* et j'espère bien la satisfaire un de ces jours.

— Quand? demanda Washington sur le même ton indifférent.

— Dame! Aussitôt que la guerre sera déclarée.

— Vous dites, monsieur Ward?

— Je dis : aussitôt que la guerre...

Le jeune homme ne laissa pas achever la phrase de l'enseigne qui tout effaré de l'attitude de son chef, cherchait quelle sottise il pouvait bien avoir lâchée.

— La guerre n'est donc pas déclarée entre la France et l'Angleterre? s'écria-t-il avec une surprise parfaitement jouée.

— Mais, pas que je sache, balbutia Ward; et je ne vois pas comment, en temps de paix ou tout au moins d'armistice, je pourrai...

— En temps de paix, Monsieur? Mais nous sommes en pleine guerre.

— En pleine guerre?

— Certes.

— Ma foi! la chose s'est faite pendant que je me promenais dans la forêt...Vous m'excuserez si je ne suis pas tenu au courant.

— Je vous excuse, tout en ne comprenant pas bien votre ignorance et votre stupéfaction.

— Ainsi, la guerre existe?

— Parfaitement.

Ward se frotta joyeusement les mains.

Son chef le regardait du coin de l'œil. Il réfléchit quelques instants, puis reprenant la parole avec un imperceptible accent de raillerie :

— Mon cher lieutenant, lui dit-il, je vois avec peine que vous manquez complètement de mémoire.

— Moi, major, je n'oublie rien... de ce que je sais... répondit Ward offensé dans son amour-propre.

— Cela ne suffit pas, fit Washington sur le même ton. Il faut deviner ce que vous ne savez pas.

— Expliquez-vous, major.

— Pourquoi sommes-nous ici ?

— Pourquoi?

— Oui.

— En mon âme et conscience, major, je vous jure que je l'ignore.

— C'est impossible.

— Sur mon honneur, c'est ainsi.

— Si vous ne me comprenez pas, monsieur Ward, c'est que vous ne voulez pas me comprendre, dit le jeune homme avec un geste de mauvaise humeur mal dissimulée.

— Je vous demande humblement pardon, Monsieur, je fais au contraire tous mes efforts pour cela, mais vous avez trop bonne opinion de ma perspicacité.

— Je vais donc vous mettre les points sur les i.

L'enseigne Ward ouvrit curieusement les yeux et tendit les oreilles.

— Vous admettez, n'est-ce pas, Monsieur Ward, que nous nous trouvons sur le territoire français?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Bon, y sommes-nous de gré ou de force?

— Dame! hésita le vieil officier.

— Répondez.

— Il me semble que l'on ne nous a pas invités à...

— Vous y êtes. D'autre part, n'avons-nous pas, il y a quelque temps, essayé de nous retrancher sur l'Ohio et de nous y établir?

– Cela est d'autant plus vrai que vous m'avez fait l'honneur de me confier la garde de cet établissement.

— Les Français vous ont-ils attaqué?

— Oui, major.

— Détruit votre poste?

— De fond en comble.

— Vous ont-ils emmenés prisonniers, vous et vos soldats?

— Je ne peux pas prétendre le contraire.

— Eh bien? ajouta froidement Washington.

— Il est évident que..., répondit Ward avec timidité.

— Cela constitue selon moi un commencement d'hostilités bien caractérisé.

— Un commencement, oui.

— Et bien, que sans déclaration préalable, *la guerre me paraît parfaitement exister.*

Nous soulignons ces dernières paroles qui furent textuellement prononcées par Washington en cette circonstance.

Ward réfléchit quelques instants et répliqua

— La guerre existe de notre côté.

— Comment! de notre côté? se récria le major. Est-ce donc nous qui avons commencé la lutte?

— Non.

— Alors?

— Mais c'est nous qui sans autorisation, avons envahi le territoire de nos voisins.

— Vous dites?

— Et essayé de nous y établir malgré eux, continua Ward qui, tout en manquant à sa parole et en fermant les yeux sur sa propre forfaiture, savait distinguer le vrai du faux quand il s'agissait des autres et surtout de ses supérieurs.

Washington demeura un instant confondu.

Il ne s'attendait pas à pareille réponse de la part d'un homme qu'il regardait comme une brute habituée à se courber devant les commandements et les avis de ses chefs.

Mais, se remettant presqu'aussitôt :

— Mon cher enseigne, dit-il avec ironie, vous êtes

un brave soldat, un excellent officier. Mais, avouez-le, vous n'entendez absolument rien à la diplomatie, à la politique.

— Je ne m'en suis jamais occupé, major, répondit simplement l'enseigne.

— Et vous avez eu tort, sans cela vous comprendriez qu'il est de l'intérêt de l'Angleterre de reprendre ces riches contrées aux Français.

— Je comprends cela, major.

— Et que tous les moyens sont bons pour obtenir un résultat aussi important.

— Hum! fit Ward.

— C'est ainsi.

Le vieil officier baissa la tête sans répondre.

Washington, feignant de prendre son silence pour un assentiment, continua :

— Vous voilà convaincu, Monsieur, comme tout bon Anglais le serait à votre place et, toute discussion cessant, laissez-moi vous apprendre une nouvelle qui, j'en suis certain, vous causera une grande joie.

— Quelle nouvelle?

— Celle-ci : Mes coureurs et mes batteurs d'estrade m'informent qu'un détachement français vient de quitter le fort Duquesne.

— Ah! ah!

— Ce détachement, composé d'une quarantaine d'hommes, remonte l'Ohio et se dirige de ce côté.

— C'est bien improbable.

— Cela est, pourtant.

— Quel motif les pousse à se risquer en aussi petit nombre dans ces parages qu'ils savent occupés par des forces supérieures?

— Je ne vous répondrai rien à ce sujet. Leur secret est bien gardé. Nos espions n'ont rien découvert

— Quel est leur but ostensible?

— Ils prétendent, me dit-on, être envoyés en parlementaires auprès de moi pour me sommer d'avoir à me retirer immédiatement en Virginie...

— Ah !

— Et d'évacuer ce qu'ils appellent le territoire français indûment envahi par les troupes de Sa Majesté britannique.

— Les insolents ! grommela Ward.

— Mais, continua Washington avec une certaine animation, vous le comprenez, cet envoi d'un parlementaire n'est qu'un prétexte.

— Vous croyez, major?

— Cet envoi cache des projets qu'il me paraît nécessaire de déjouer.

— Il est certain que s'il cache...

— D'ailleurs un parlementaire ne se serait pas fait accompagner d'une aussi grosse troupe.

— Peuh! quarante hommes!

— Il serait venu avec un guide, un interprète et un

trompette, escorte suffisante pour un officier chargé d'une mission toute pacifique.

— Vous avez raison, major, cependant...

— Cependant, quoi?

— Si l'envoi de ce parlementaire était réel.

— Il ne l'est pas.

— Je crois avoir entendu parler de quelque chose comme cela, tandis que j'étais détenu au fort Duquesne.

— Rien ne m'ôtera de l'idée que cet officier vient dans une tout autre intention que celle qu'il avoue.

— En ce cas...

— La prudence exige que nous prenions certaines précautions afin de ne pas nous laisser surprendre.

— Oh! fit l'enseigne en riant dédaigneusement, nous sommes huit fois plus nombreux que ces mendiants. Je ne vois pas ce que nous pouvons craindre.

— Nous pouvons craindre qu'ils nous tuent un certain nombre d'hommes, ce que je veux éviter à tout prix.

— C'est difficile.

— A tout prix, répéta Washington, vous m'entendez?

— Alors nous les attaquerons?

— Certes.

— Le cas est grave.

— Eh quoi ?

— Si nous nous trompons, major?

— Je prends sur moi la responsabilité de cet acte, répondit sèchement le jeune officier.

L'enseigne s'inclina avec respect.

— Vos ordres ? dit-il.

— Les voici : lever le camp à minuit, descendre dans la plaine, pénétrer dans la forêt sur trois colonnes distancées à cent cinquante pas et reliées entre elles par une ligne de tirailleurs indigènes, puis pousser en avant, de façon à prendre tout ce qui se trouvera dans la forêt comme dans un vaste filet.

— Cela sera fait ainsi, Monsieur.

— Bien, maintenant, mon cher monsieur Ward, je vais essayer de dormir quelques heures. Vous me réveillerez lorsqu'il en sera temps. Bonsoir. N'oubliez pas, je vous prie, de faire visiter les fusils et changer les amorces.

Le jeune officier s'enveloppa alors dans son manteau, et le dos appuyé au mur croulant de la cabane, il allongea ses pieds devant le feu, ferma les yeux et feignit de s'endormir.

De la sorte, il n'avait plus à subir les scrupules ou les interrogatoires de son lieutenant.

Ce dernier, resté seul éveillé, alluma un cigare et se mit à fumer tout en réfléchissant aux ordres qu'il venait de recevoir.

L'enseigne Ward était un de ces hommes qui ne savent jamais s'ils doivent être contents ou mécontents.

Il ne demandait pas mieux que de jouer un mauvais tour aux Francais, ses ennemis détestés; mais il sentait bien que dans l'occurrence présente, lui et les siens allaient pêcher en eau trouble.

Entre deux bouffées de tabac, il laissa enfin échapper ces paroles qui résumaient sa pensée :

— Après tout, je suis bien bon de me casser la tête sur cette pierre-là. Arrive que pourra; je m'en lave les mains. J'ai un chef, j'exécute ses ordres, et voilà !

Le major Washington entendit-il ce court monologue ou dormait-il réellement? cela aurait été difficile à certifier et à distinguer.

Toujours pouvons-nous affirmer qu'il ne sourcilla point.

Son cigare entièrement fumé, l'enseigne Ward s'enveloppa à son tour dans son manteau et s'endormit du sommeil de Ponce-Pilate.

III

L'ASSASSINAT

Telle était la position des deux détachements.

D'un côté la loyauté et la confiance.

De l'autre, la ruse, la trahison de parti pris.

Mais, nous le répéterons sans cesse, à quoi bon s'étonner? C'est de cette façon que la guerre s'est toujours faite en Amérique, entre les Anglais et nous.

Il était trois heures du matin.

Le hibou chantait.

Le ciel commençait à s'éclaircir vers le levant.

Les étoiles disparaissaient les unes après les autres.

Une brise glaciale passant mystérieusement à travers les hautes branches des arbres, les faisait s'entre-choquer avec de sourds frémissements semblables à des plaintes humaines.

Excepté les deux sentinelles chargées d'entretenir

les feux et de veiller au salut commun, tous dormaient dans le camp français.

Le comte de Jumonville avait fait comme tous les siens.

Soudain, une main se posa sur son épaule.

Si léger que fut cet attouchement, il suffit pour éveiller le chef du détachement français.

Il se dressa vivement sur son séant et jeta un regard inquiet sur la clairière.

Tout était tranquille et silencieux; le chasseur canadien se tenait debout devant lui.

— Ah! tu es de retour, Berger? dit-il en étouffant un bâillement.

— Oui, monsieur le comte.

— Qu'y a-t-il? Est-ce donc déjà l'heure de se remettre en route?

— L'heure est peut-être passée.

— Hein! fit le capitaine en chassant les dernières vapeurs du sommeil, que veux-tu dire? Quelle heure est-il?

— Trois heures.

— Il y a du nouveau?

— Oui, monsieur. Je vous l'apprendrai aussitôt que vous aurez donné l'ordre du départ.

— Tu es fou, Berger! sur mon âme, tu es fou!

— Monsieur, répondit le coureur des bois avec une

ndicible expression de tristesse, il vous faut retourner sur vos pas, au plus vite.

— Hein!

— Si vous ne voulez tomber victime du plus odieux guet-apens.

— Que se passe-t-il? s'écria le capitaine en se levant avec vivacité.

— Écoutez-moi, monsieur le comte.

— Parle.

— Dieu veuille que vous ajoutiez foi à mes paroles, sinon vous êtes perdu.

— Bah!

— Et nous avec vous.

— Cela est plus grave. Dis-moi. D'où viens-tu?

— D'explorer la forêt.

— Seul?

— En compagnie de Kouha-Handé, le chef huron dont vous connaissez la prudence et la sagacité.

— Eh bien?

— La forêt est pleine d'Anglais.

— Si ce n'est que cela!

— Ils s'avancent par trois colonnes, dans le but de vous entourer et de vous surprendre.

— Attendons-les.

— Faites cela et nous sommes tous perdus.

— Tu te trompes, mon vieil ami, tu te trompes, t M. de Jumonville avec une grande conviction.

— Je voudrais le croire comme vous, monsieur, mais ce que je vous dis est la vérité pure. Je me suis mêlé aux Anglais, j'ai marché dans leurs rangs près d'une demi-heure. Ils ne se sont pas gênés de causer devant moi, me prenant pour un de leurs alliés.

— Dis.

— Ils nous savent ici et s'avancent à coup sûr. Instruits de notre petit nombre, ils feignent de nous prendre pour des espions et nous traiteront comme tels.

— C'est impossible !

— Je vous le répète, monsieur, mettons-nous en retraite à l'instant même. Je vous guiderai par des sentes inconnues où nul ne nous suivra. Une fois à l'abri sous les canons du fort Duquesne, nous aviserons; marcher en avant ou rester ici, c'est se vouer à une mort inutile et certaine.

Il y eut un silence.

M. de Jumonville hésitait.

Berger eut un tressaillement de joie intérieure.

Il crut l'avoir emporté.

Hélas ! son espérance se trouva vite déçue.

Le jeune homme venait de prendre une décision irrévocable.

Il releva fièrement la tête et s'adressant d'une voix affectueuse au chasseur :

— Merci, Berger, merci, mon ami, lui dit-il; tu m'as volontairement accompagné, retire-toi.

— Vous dites ?

— Retire-toi, je t'y autorise.

— Et vous?

— Je marche en avant.

— Mais ..

— Je marche en avant, répéta le comte.

— Partir sans vous ?... mais vous ne comprenez donc pas, monsieur...

— Pas un mot de plus, mon ami, fit le jeune homme. J'ai l'honneur d'être officier de Sa Majesté le roi de France. Je me suis chargé d'une mission... Cette mission, je la remplirai, quoi qu'il advienne.

— Bon!

— Ainsi, brisons-là. Dis-moi adieu et séparons-nous.

— Adieu ! pourquoi faire? Je reste.

— Mais...

— A votre tour, pas un mot de plus, monsieur le comte. Ce n'est pas sérieusement, je l'espère, que vous me proposez de vous abandonner, répondit le chasseur avec une pointe de tristesse. Ma place est près de vous, je la garderai quoi qu'il advienne aussi. Vous voulez mourir, soit! on mourra avec vous.

— Tu es un brave cœur. Je savais bien que tu ne t'éloignerais pas.

— Malheureusement ma présence ne vous sauvera point.

— Rassure-toi. Le danger n'est pas aussi grand que

tu le supposes. Les Anglais, j'en conviens, nous exècrent, mais ce sont des adversaires braves et combattant au grand soleil.

— Je le veux bien.

— Ils n'assassinent pas. Leurs officiers sont des hommes comme nous et non des bêtes fauves ou des Indiens féroces.

— Les Indiens respectent leur hôte. Un parlementaire est l'hôte de la nation vers laquelle on l'envoie. Je préfèrerais avoir affaire à ces Indiens féroces, plutôt qu'aux soldats civilisés en face desquels nous allons nous trouver.

— Soit, mon ami, à la garde de Dieu! Ma détermination est prise. Je ne faillirai point à ma tâche. Si je suis tué pendant l'accomplissement de ma mission, je tomberai en homme, léguant la honte de ma mort à mes assassins. Et crois-moi, Berger, quel que soit le sort qui les attende, plus tard ce stygmate sanglant leur restera au cœur et au front.

— Oui, mais...

— Éveille nos hommes, ajouta M. de Jumonville, et marchons au-devant des Anglais.

— C'est bien résolu ? demanda le chasseur une dernière fois.

— Oui, évitons-leur la moitié du chemin.

Berger s'inclina respectueusement devant le jeune homme.

Il maudissait à part lui l'aveuglement qui poussait le jeune officier à sa perte, mais tout en maugréant, il se voyait contraint d'admirer son noble caractère.

Ayant lui-même pris la résolution de ne pas reculer d'une semelle, il se hâta de donner aux chasseurs et aux Indiens le signal du réveil.

En peu de minutes, chacun fut debout et prêt à marcher.

Le capitaine de Jumonville prit la tête de sa colonne expéditionnaire accompagné du fidèle Canadien qui le suivait pas à pas, comme son ombre.

On sortit de la clairière et on marcha en avant.

Kouha-Handé servait de guide.

Il se tenait à vingt pas environ du détachement.

En passant devant le chasseur, le Sachem avait échangé un coup d'œil avec lui.

Ce simple coup d'œil suffit entre les deux hommes pour se comprendre, conclure et sceller un pacte de dévouement.

Cependant l'aube apparaissait.

Le soleil, en se levant, avait rendu aux Français toute leur insouciance et leur gaîté.

Ils s'avançaient en riant et causant dans la forêt, lorsque vers sept heures du matin, au moment où M. de Jumonville allait commander une halte de quelques instants, le guide qui jusque-là s'était tou-

jours maintenu à l'avant-garde, s'arrêta, hésita, sembla prêter l'oreille, puis finit par se replier vivement en arrière.

— Qu'avez-vous, chef? demanda l'officier.

— Yankées, répondit laconiquement le Huron.

— Ce mot *Yankées* est la corruption du mot *Englihs* que les Indiens ne peuvent prononcer.

Il est devenu le terme qui, dans le Nouveau-Monde, sert à désigner les Américains du Nord.

— Les Anglais, fit le capitaine. Où sont-ils ?

— Là, partout, répliqua le chef en désignant les quatre points cardinaux;

— Je vous avais prévenu ; nous sommes cernés, ajouta Berger avec la plus profonde tranquillité.

Le comte de Jumonville fronça le sourcil.

Il commençait à soupçonner une trahison.

Cependant son front ne pâlit pas. Son visage demeura calme, sa voix ferme.

— Halte! enfants! cria-t-il.

Puis, se tournant vers Berger qui s'arrêta sur place comme les autres :

— Voici ceux que nous cherchons, ajouta-t-il. Berger, sortez le drapeau de sa gaîne et remettez-le moi.

Le Canadien obéit.

— Faut-il prendre nos dispositions pour répondre à l'ennemi, en cas de besoin ? demanda-t-il.

— Non, mon vieil ami, non. Les braves gens qui

me suivent n'ont rien à démêler aujourd'hui avec les Anglais. Faites désarmer les fusils, et attendons, la crosse en terre.

Berger, qui avait pris la résolution de ne plus se permettre une observation, fit exécuter l'ordre de M. de Jumonville.

Cela fait, le jeune homme lui tendit un papier qu'il venait de tirer de sa poitrine.

C'était la sommation que le chasseur devait traduire en anglais.

— Faut-il aller trouver le chef anglais, monsieur ?

— Non, attendez mon ordre. Voyons-les venir.

— Ils sont tout arrivés, grommela le chasseur, regardez.

En effet, un grand bruit retentissait dans les broussailles qui s'écartèrent brusquement.

Les Anglais parurent de trois côtés à la fois.

Leurs dispositions avaient été prises de telle sorte que les Français se trouvèrent tout à coup enserrés dans un cercle de fer infranchissable.

En voyant leurs ennemis ou ceux qu'ils considéraient comme tels, la crosse de leurs fusils à terre, dans une attente pacifique, les Anglais s'arrêtèrent étonnés.

Le comte de Jumonville profita de leur hésitation pour demander à parler à leur chef.

Washington s'avança l'épée à la main.

Il se tint froid et impassible quelques pas en avant de ses soldats.

L'officier français pria Berger qui parlait anglais de commencer la lecture de la sommation.

Cependant lui, de côté, le sabre au fourreau et sans se presser autrement, il déploya le drapeau de la France.

Un sourire de dédain glissa sur les lèvres du major anglo-américain.

La rougeur monta au front du comte de Jumonville.

Se redressant de toute sa hauteur, la main droite appuyée sur son drapeau, il cria d'une voix vibrante au chasseur :

— Lisez.

Celui-ci commençait à peine la lecture de la sommation que la voix lente et imprévue du major Washington répondit :

— Soldats, préparez vos armes !

Faisant deux pas en avant, le comte de Jumonville arriva presque face à face avec le commandant de la troupe ennemie.

— Je suis l'envoyé de la France, monsieur, que signifie ceci ?

L'autre leva son épée, et commanda :

— Feu !

Les fusils anglais s'abaissèrent.

Un ouragan de fer et de flamme passa comme un vent de mort sur les Français pétrifiés de stupeur, en se voyant victimes d'un si lâche guet apens.

— Traître ! fit le comte de Jumonville, qui roula sur le sol et tomba raide mort enveloppé dans les plis du drapeau parlementaire tout rougi de son sang.

Une balle venait de le frapper à la tête.

Sept des siens gisaient couchés autour de lui.

Le reste se débanda.

Les Anglais poussèrent un formidable *hurrah!*

Et grisés par la vue du sang qu'ils venaient de ver-., ils croisèrent la baïonnette et s'élancèrent au pas de charge sur les malheureux compagnons du comte de Jumonville.

Un massacre horrible allait avoir lieu.

Mais alors il se passa un fait étrange, unique dans l'histoire de ces guerres sans pitié comme sans merci.

Les Indiens auxiliaires des Anglais, indignés de leur conduite déloyale, se jetant résolûment entre les bourreaux et les victimes, leur barrèrent le passage.

Le major Washington lui-même s'interposa.

Avait-il atteint son but en réduisant pour toujours au silence le porteur des ordres du comte de Contrecœur, commandant du fort Duquesne ?

Ou ressentait-il déjà le remords de son acte inqualifiable ?

Toujours est-il qu'il désarma les siens et que les survivants de la troupe française furent sauvés.

Il va sans dire qu'on les retint prisonniers de guerre.

Nous n'appuierons pas davantage sur cet épouvantable attentat.

On n'invente pas de pareils faits, lorsqu'il s'agit d'une grande figure historique comme celle de Washington.

Seulement, nous sommes obligé d'affirmer à nos lecteurs que ce récit est vrai de point en point (1).

Deux hommes avaient profité du tumulte et du désordre jeté par l'intervention des Indiens pour tirer au large et s'échapper.

Ces deux hommes étaient : Berger, le chasseur canadien, et Kouha-Handé, le chef huron.

Lorsque les Anglais se furent retirés, emmenant leurs prisonniers et ne daignant même pas donner la sépulture aux victimes de leur félonie, les deux amis sortirent avec précaution des fourrés dans lesquels jusque-là ils s'étaient réfugiés et tenus aux aguets.

Leur premier soin fut de s'assurer que les assassins du comte de Jumonville avaient effectivement quitté la place.

(1) Voir, pour plus de détails, BANCROFT, Archives de la Marine, G. A.

Cela fait, Berger alla pieusement s'agenouiller auprès du corps du jeune officier, et il pria.

La prière du chasseur en valait bien une autre.

Laissant le Canadien s'abandonner à sa douleur, respectant le dernier témoignage d'amitié qu'il donnait au capitaine français, Kouha-Handé s'arma d'un de ces larges couteaux nommés bowie-knives, pendu à sa ceinture, et se mit à creuser activement la terre, encore humide de sang.

C'était par amitié pour le chasseur que le chef se livrait à cette rude besogne; de M. de Jumonville, il ne se souciait pas plus qu'un Peau-Rouge ne se soucie d'un blanc.

Le Canadien se releva, et, contemplant les restes de l'officier français :

— Pauvre enfant ! murmurait-il, tandis que de grosses larmes coulaient le long de ses joues brunies : si jeune ! si beau ! si brave ! finir ainsi ! au coin d'un bois, au mépris de toutes les lois divines et humaines. C'est affreux. Pauvre enfant !...

Il souleva doucement la tête du capitaine, lui coupa une boucle de cheveux, enleva un double médaillon suspendu à son cou par une fine chaîne d'acier, prit ses papiers, et, le baisant au front, il reposa son corps à terre.

— Que dirai-je à son frère? pensait-il, tout en s'occupant de ces derniers soins. Comment lui annoncer

cette affreuse nouvelle! En aurai-je la force seulement?

Il demeura un instant absorbé par le flot de pensées qui brûlaient son cerveau.

Cependant la besogne du chef était terminée.

Kouha-Handé vint tirer le chasseur de son amère rêverie.

— Vous avez fini, chef?

— Oui.

— Allons, mettons les malheureux dans leur dernière demeure. Ici du moins, ils ne craindront plus les trahisons des hommes, ici ils jouiront d'un éternel repos!

Alors, enveloppant respectueusement le comte de Jumonville dans les plis du drapeau qui l'avait si peu protégé, Berger le déposa auprès des autres cadavres, dans la fosse creusée par le chef Indien.

Glorieux linceul pour le jeune homme!

Les Anglais n'avaient pas songé à le lui arracher des mains.

Peut-être même, honteux de leur lâcheté, avaient-ils reculé devant cette dernière profanation.

Les deux hommes rejetèrent la terre sur les cadavres, puis ils amoncelèrent de lourdes pierres sur la tombe.

De la sorte ils étaient certains que les bêtes fauves ne viendraient pas profaner le dernier asile où repo-

saient ces hommes assassinés par d'autres hommes, leurs frères, mais plus féroces qu'elles.

Ce devoir accompli, le chasseur canadien se releva le front pâle, les sourcils froncés et le bras étendu sur la fosse fraîchement fermée, il s'écria :

— Dormez en paix, nobles victimes, vous serez vengées!

Le chef inclina silencieusement la tête en signe d'approbation et les deux hommes s'éloignèrent d'un pas rapide à travers les *sentes* ignorées de la forêt.

Un silence funèbre plana alors sur cette place redevenue solitaire et désormais maudite.

IV

UN PAYSAGE DE LA BELLE RIVIÈRE

Les premiers Français qui explorèrent l'Amérique Septentrionale furent séduits par les rives de l'Ohio.

Ce cours d'eau, qui traîne ses capricieux méandres a travers le pays le plus accidenté et les sites les plus pittoresques, reçut d'eux le nom de Belle Rivière, nom qu'il conserva jusqu'à l'abandon du Canada par la France.

Formé par la réunion de la Manongohela et de l'Alleghany après un parcours de plusieurs centaines de milles pendant lequel il reçoit un nombre infini de ruisseaux et de rivières, l'Ohio se jette dans le Missis-sipi, ce grandiose Meschacébé, que les Indiens appellent le père des fleuves.

La quantité innombrables d'îles et d'îlots dont son cours est semé, la rapidité de son courant, qui cou-

traint les embarcations à s'abandonner au fil de l'eau, rendent sa navigation des plus dangereuses.

Ses rives assez hautes forment une chaîne continue de collines reliées entre elles par des terrains plats et boisés qui fourmillent de gibier.

Particularité singulière, dans un pays qui a centuplé de vie et d'animation, les contrées traversées par cette rivière ne sont pas beaucoup plus peuplées aujourd'hui qu'elles ne l'étaient à l'époque déjà reculée dont nous parlons.

Il ne s'y installait guère alors que des tribus nomades.

De temps à autre, on y rencontrait des Indiens chasseurs ou des coureurs des bois.

C'était tout.

Nous ne savons à quoi attribuer l'abandon d'une région aussi fertile, couverte de forêts renfermant les essences les plus précieuses.

Tout colon qui s'y fixerait y trouverait sans grand travail des avantages commerciaux et industriels certains.

A coup sûr, la vie n'y serait pas difficile.

Environ à dix milles du fort Duquesne, blottie au milieu d'une épaisse forêt s'élevait une modeste maisonnette construite selon la coutume des défrichements, en madriers à peine équarris posés les uns sur les autres, et reliés entre eux par de la mousse.

Des arbres, deux ou trois fois centenaires, chargés

de lianes aux inextricables enchevêtrements, lui servaient de ceinture et en défendaient l'approche mieux que n'eussent pu le faire des fossés et des remparts.

Cette maisonnette assez grande avait trois fenêtres, luxe inouï dans ces régions isolées. Quoique placées sans symétrie, elles complétaient l'ensemble de cette bâtisse irrégulière.

Elles étaient garnies de vitres et garanties à l'intérieur par d'épais volets en chêne solide.

Le toit, en paille de maïs, avançait de plus de trois pieds sur les quatre faces de la chaumière; son rebord formant une espèce d'auvent.

On n'apercevait pas les murs sous les vignes et les plantes grimpantes qui les tapissaient de tous côtés.

A droite et à gauche d'une porte doublée en fer, des bancs travaillés dans un seul bloc de chêne disparaissaient sous des plantes formant berceau.

Cette charmante et pittoresque habitation baignait ses fondations dans une étroite rivière qui, tout en traçant un sillon sinueux à ses pieds, sous une voûte de verdure, allait, quelques milles plus loin, se jeter dans l'Alleghany.

Dans un périmètre de trois hectares, autour de la maison, les arbres avaient été abattus; le terrain nivelé tant bien que mal, clos d'une haie et ensemencé à la houe.

Deux hangars, construits à cent pas de l'habitation,

servaient à rentrer les grains, à renfermer la paille et les provisions des propriétaires.

Pour que rien ne manquât au bien-être de cette délicieuse oasis, attenant à la maisonnette, il y avait un poulailler où caquetaient une vingtaine de poules.

Dans une écurie voisine, deux chevaux de forte encolure broyaient à pleine bouche la provende dont leur mangeoire regorgeait.

Une laie énorme, entourée d'une demi-douzaine de marcassins, se vautrait dans la vase avec des grognements de joie, tandis qu'une troupe de canards pataugeait, criait, voletait à qui mieux mieux sur une mare communiquant avec la rivière.

Une fine et légère pirogue en écorce de bouleau, construite à l'indienne, sur laquelle séchaient des filets de toutes sortes, était attachée par une chaîne à un poteau planté dans le sable de la rivière.

Si nous ajoutons que deux magnifiques *venteurs*, noir et feu, aux oreilles pendantes, dormaient au soleil devant la porte, nous aurons complété la description de cette demeure, perdue dans une forêt vierge autour de laquelle rayonnait une auréole de bien-être, qu'elle embaumait d'un parfum de bonheur tranquille.

L'intérieur de cette cabane ressemblait à s'y méprendre à celui des fermes normandes.

C'était la même distribution ; presque les mêmes meubles. La seule différence se trouvait dans le plan-

cher qui, au lieu d'être en terre ou en pierres comme en France, était en bois.

La cheminée, placée au centre du bâtiment, s'adossait au mur, séparant la cuisine de la salle où se tenaient les habitants.

Aux deux extrémités de cette salle se trouvaient deux chambres à coucher de moyenne dimension. Tout, dans cette pièce, avait un langage expressif et vivant.

Le lit, meuble principal, entouré de serge verte, bénitier et crucifix en tête, la grande table a manger en chêne noirci par le temps, divers coffres en bois brun, renfermant le linge et les habits; la huche, le dressoir avec la vaisselle de rigueur, le *Tulle* ou fusil à long calibre attaché au manteau de la cheminée entre la corne à poudre et le sac à balles, tout, jusqu'a la longue pipe à tuyau de mérisier, jusqu'aux rideaux des fenêtres en calicot rouge, tout rappelait si complétement la vie normande qu'en pénétrant céans, sans grand effort d'imagination, on aurait pu se croire dans les environs de Dieppe ou de Caen, de Vire ou de Caudebec.

Cependant une sombre légende courait sur cette demeure solitaire, et chaque passant ou chaque colon s'en éloignait avec crainte.

Le maître de cette habitation était mieux défendu par la terreur qu'il inspirait aux maraudeurs blancs

ou rouges des nouveaux défrichements que par une garnison nombreuse et aguerrie.

Ces bruits sinistres ne reposaient en réalité que sur des on-dit, sur des récits de veillée ou de bivouac. Nul ne se trouvait en mesure d'articuler un fait positif, ou de citer la moindre preuve à l'appui de ses accusations.

La légende elle-même, cause première de la réprobation dont ce coin de terre était frappé, se perdait dans des ténèbres si mystérieuses et dans un passé si lointain que le plus vieux colon en possédait à peine tous les détails.

L'interrogeait-on à ce sujet? il se contentait de secouer la tête.

Si l'on insistait, ce n'était qu'avec peine qu'il répondait quelques mots craintifs dont les curieux étaient bien obligés de se contenter.

Mais ces renseignements timides ne faisaient que jeter un jour plus sombre sur ce passé mystérieux et redoutable.

Or, quelques semaines avant les événements rapportés dans les chapitres précédents, un samedi, entre sept et huit heures du matin, la porte massive de la chaumière s'entrouvrit pour laisser passage à un homme d'une cinquantaine d'années, et cet homme sorti, se referma aussitôt derrière lui.

Ce personnage était vêtu d'une large capote grise

descendant jusqu'à ses genoux, serrée aux hanches par une ceinture multicolore qui supportait un long coutelas dit langue de bœuf au moyen âge, deux pistolets, une corne à poudre et un sac à balles.

Ses mitasses, pantalon en cuir d'élan, étaient attachées à ses chevilles par les ligatures des mocksens, chaussures indiennes en forme de sandales.

Un bonnet en fourrure couvrait sa tête.

Ce costume simple et pittoresque est encore aujourd'hui généralement adopté par les paysans Canadiens d'origine française.

D'une taille haute, bien proportionnée, cet homme semblait doué d'une grande vigueur musculaire.

Ses traits réguliers respiraient l'audace et la fierté.

Malgré son âge, ses yeux d'un bleu sombre n'avaient rien perdu de leur vivacité.

Ses cheveux blonds, nuancés de gris, s'échappant de son bonnet et tombant en désordre sur ses puissantes épaules, donnaient à son visage une expression d'une indicible sauvagerie.

Néanmoins, pour un observateur sagace, il y avait plus de tristesse que de méchanceté dans la physionomie de cet individu, qui n'était autre que le propriétaire de la chaumière.

Il tenait un fusil de boucanier à la main.

Une gibecière en parchemin passee en bandoulière, complétait son costume.

Après avoir jeté les yeux autour de lui, pour s'assurer que tout était bien en ordre dans son défrichement, il plaça son fusil sous son bras gauche, fit le signe de la croix et s'avança à grands pas dans la forêt

Peu après le bruit de sa marche se perdit dans l'éloignement.

A peine cet homme eût-il disparu, que la porte de la chaumière s'ouvrit de nouveau.

Une tête apparut par l'entre-bâillement, inquiète et curieuse à la fois.

Cette tête appartenait à une délicieuse et blonde jeune fille de seize ans au plus.

Pendant deux ou trois minutes, elle demeura l'oreille tendue, écoutant et analysant les bruits les plus légers

Une fois sûre qu'elle se trouvait réellement seule, l'enfant franchit brusquement la porte et s'élança au dehors avec la vivacité d'une chevrette effarouchée.

C'était bien la plus charmante créature qu'il fût possible de rencontrer.

Créole de pied en cap, elle séduisait au premier aspect.

Sa taille svelte, souple et cambrée, donnait à sa marche des ondulations pleines de grâce.

Sa chevelure, blonde comme une gerbe d'épis mûrs, voltigeait autour d'elle éparpillée par le vent du matin et lui formait une auréole radieuse.

De ses lèvres fines et coquettement modelées,

légèrement entr'ouvertes et laissant apercevoir ses dents mignonnes et blanches, s'échappait un rire argentin naïf et insouciant à la fois.

Son œil d'un bleu azuré aux regards de flamme empreints de rêverie, son pied et sa main d'une petitesse rare en faisaient un tout parfait.

Son être pouvait se résumer par ce seul mot : Séduction.

Elle portait un costume simple et gracieux comme elle-même.

Un jupon de gros drap sombre, bordé de rouge, descendant jusqu'à mi-jambe, un corsage garni de passementeries, une collerette blanche, des bas de soie rose à coins d'or, bien tirés, et des mocksens brodés de laine aux couleurs variées entremêlées de perles de verre et couvrant à peine le cou-de-pied; c'était tout.

Étrange assemblage de charme sauvage et de hardiesse capricieuse.

Elle s'arrêta un instant, attentive et frissonnante, le corps penché en avant, le cou tendu.

Elle interrogea le souffle du vent, le bruit du feuillage des arbres, le chuchotement des oiseaux.

Enfin, elle se crut sûre de ce qu'elle voulait savoir.

Se redressant tout à coup, elle frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre et murmura avec un sourire expressif ce seul mot :

— Enfin!

Cela dit, la blonde jeune fille rentra dans la maisonnette.

Elle s'enveloppa dans une mante en gros drap, semblable à nos cabans de marine, et décrocha du manteau de la cheminée un léger fusil à canon damasquiné, coquet, élégant, arme de femme assurément.

Après s'être assurée qu'il était chargé en passant la baguette dans le canon, elle le mit en bandoulière, avec le sans-souci et l'air déterminé d'une fille des frontières accoutumée à se protéger elle-même.

Un des deux *venteurs* l'avait suivie depuis qu'elle avait entr'ouvert la porte.

Au moment où elle achevait ses préparatifs de sortie, il se trouvait derrière elle.

— Tout beau, mon brave Phœbus, fit la jeune fille d'une voix caressante, en passant sa main dans les poils soyeux du chien, tout beau, mon chien! Couchez là... et faites bonne garde. La maison va rester seule. Je la mets sous votre garde.

L'animal fixa sur elle ses grands yeux intelligents; on eût dit qu'il comprenait les paroles de sa maîtresse.

Puis, remuant la queue, poussant deux ou trois grognements de plaisir ou de contentement, il alla s'étendre sur le seuil de la maisonnette, non pas comme un concierge désœuvré et paresseux, mais en

sentinelle active et vigilante, comprenant toute la responsabilité qui pesait sur elle.

— Bien, Phœbus! reprit la jeune fille, en riant de l'air important que venait de prendre le venteur; vous êtes une belle et noble bête. Je pars et j'ai confiance en vous.

Après avoir fait une dernière caresse à son chien, elle se dirigea vers le petit port que nos lecteurs connaissent, elle entra dans la pirogue.

Son fusil déposé à ses pieds, elle détacha la pirogue, saisit les rames et prit le fil de l'eau.

La légère embarcation descendit la rivière dans la direction de l'Alleghany, sous un dôme de verdure ne laissant que faiblement percer à travers le feuillage les rayons d'un soleil déjà ardent.

La maîtresse de Phœbus se laissait aller peusive au courant, ne se servant de ses rames que pour maintenir sa pirogue au milieu de la rivière.

Ses regards rêveurs erraient sous la feuillée.

Parfois elle murmurait :

— Est-il là? S'il ne venait pas!

Son sein se gonflait, ses yeux se remplissaient de larmes et des soupirs étouffés s'échappaient de sa poitrine.

Mais un poëte l'a bien dit :

Comme chez les enfants, le rire est près des pleurs.

Aussi, au bout d'un instant, ses papillons noirs s'envolaient et elle reprenait gaiement :

— Non, non ! Tout me le dit ! Je le sens au fond de mon cœur, il est là, il est venu !

Et elle se mettait à sourire au milieu de ses tristesses.

Pendant près d'une heure, la pirogue descendit ainsi le cours de plus en plus obstrué de la rivière.

Enfin, la jeune nautonnière se redressa. Elle pesa sur la rame droite, refoulant l'eau de la rame gauche.

La pirogue pivota lentement sur elle-même et disparut bientôt après, sous un fouillis de plantes de toutes sortes.

L'embarcation fut vite amarrée à un tronc d'arbre qui plongeait dans l'eau.

Abandonnant les rames et écartant doucement le rideau de verdure qui s'étendait devant elle, la jeune fille se pencha en avant, anxieuse et frémissante.

Rien n'arrêtait plus sa vue.

Elle regarda, mais presque aussitôt après avoir regardé, elle lâcha le feuillage qui se rejoignit, et se rejeta en arrière.

De la sorte, elle etait cachée à tous les regards indiscrets.

— Je savais bien qu'il viendrait ! fit-elle en mettant la main sur son cœur pour en contenir les battements précipités.

Cette première émotion vaincue, elle se remit à son poste d'observation ; mais cette fois, elle prit ses précautions.

Maintenant d'une main nerveuse les branches qui lui servaient de masque, elle regarda de nouveau à travers une mince éclaircie.

Voici ce qu'elle voyait.

A une cinquantaine de pas environ de l'endroit où elle se trouvait, la rivière, sur le point de se jeter dans l'Alleghany, faisait un brusque détour formant un cap assez avancé.

A l'extrémité même de ce cap, auprès d'un arbre immense, aux branches déployées en panache au-dessus de l'eau, se trouvaient deux hommes.

L'un de ces deux hommes dormait étendu sur l'herbe mousseuse ; le second pêchait, une ligne à la main, tout en lisant un livre à la lecture duquel il donnait une plus grande attention qu'à sa pêche.

Nous ne dirons que quelques mots du premier :

C'était un soldat. Jeune encore, bien découplé, à la mine narquoise, il dormait à poings fermés.

Il servait d'ordonnance au second de nos personnages.

Celui-ci, beau jeune homme de vingt-cinq ans, aux traits aristocratiques, aux yeux d'un bleu plein de feu, au front large et uni comme celui d'une jeune fille, coiffé à l'oiseau royal, selon la mode du temps, por-

tait avec grâce l'élégant uniforme de capitaine au régiment de Royal-Marine. Charmant cavalier qui aurait fait florès à l'Œil-de-Bœuf auprès des coquettes marquises encombrant les salons de Versailles, et qui, à plus forte raison, devait produire une grande sensation sur le cœur un peu sauvage des créoles de la Nouvelle-France.

Une pirogue amarrée à quelques pas des deux militaires indiquait qu'ils s'étaient rendus par eau dans ce lieu de repos.

La jeune fille ne se lassait pas de contempler l'élégant pêcheur qui continuait imperturbablement sa lecture sans se douter de l'attention dont il était l'objet.

Il va sans dire que les poissons s'ébattaient et folâtraient à qui mieux mieux autour de sa ligne inoffensive.

Certes, pour un peintre habile, c'eût été un sujet attrayant que le contraste de cette blonde enfant blottie sous la frondaison et guettant, au milieu de ce paysage grandiose, ce bel officier si calme et si indifférent.

Ah ! si le jeune homme avait pu se douter que des regards ardents et purs à la fois pesaient sur lui, la situation eût été singulièrement modifiée.

Tout à coup le tableau changea.

Le calme plat se rompit.

La jeune Canadienne, poussant un cri étouffé, se rejeta en arrière avec un frémissement de terreur.

Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

Elle venait de voir surgir dans les hautes herbes, à dix pas à peine de l'officier, la tête hideuse et menaçante d'un indien.

Rampant comme un reptile, le Peau-Rouge rasait le sol et s'approchait lentement et sans bruit du jeune homme absorbé par sa double tâche.

Ses lèvres crispées par un rire terrible décélaient l'espérance qui le faisait mouvoir.

Sa main armée d'un de ces longs couteaux de fabrique anglaise qui déjà à cette époque remplaçaient les armes de pierre des premiers Indiens, se levait à la hauteur du front de sa future victime.

N'étant plus séparé du capitaine français que par une longueur de bras, le Peau-Rouge se dressa sur les genoux.

Ce fut un moment cruel pour la jeune fille.

L'indien couvrait d'un regard étincelant de rage satisfaite les deux soldats qu'il croyait être entre ses mains.

L'un dormait toujours d'un sommeil tranquille.

L'autre lisait et pêchait.

Rien ne pouvait les sauver.

L'Indien auquel sa haine pour les blancs ne faisait pas oublier la prudence de sa race et le soin de sa sû-

reté, s'assura rapidement qu'il était bien seul avec ses victimes.

Une fois certain qu'il n'avait rien à redouter, il se leva tout droit, bondit comme un jaguar sur l'officier désarmé, le saisit par les épaules et le renversa silencieusement en arrière, brandissant son couteau à scalper au-dessus de sa tête.

C'en était fait du Français.

Son camarade dormait toujours.

Lui-même, attaqué à l'improviste, maîtrisé par une main de fer qui lui serrait la gorge à l'étouffer, n'essaya pas une défense inutile.

Il se vit perdu.

Tout brave qu'il fût, il sentit un frisson glacial courir dans ses veines, et fasciné par les éclairs bleuâtres lancés par l'arme prête à se plonger dans son cœur, il ferma les yeux, invoqua mentalement le nom du Seigneur une dernière fois et il attendit la mort.

Un coup de feu retentit.

La main qui le tenait se desserra.

La respiration lui revint.

Machinalement il bondit sur ses pieds, poussant un cri d'alarme et tirant son épée.

Quand le soldat s'éveilla, le jeune officier, encore tout ému de cette chaude alarme, se tenait l'arme haute à quelques pas du Peau-Rouge, gisant immobile sur le sol, le crâne fracassé par une balle.

V

L'AMOUR AU DÉSERT

L'officier demeurait immobile, frappé de stupeur et regardant d'un œil atone le cadavre étendu à ses pieds.

Il croyait à un miracle, tant la mort à laquelle il venait d'échapper providentiellement lui avait paru inévitable.

De son côté, mis sur pied par la détonation, le soldat était accouru auprès de son capitaine pour le défendre ou se faire tuer à ses côtés.

Encore mal éveillé, le brave garçon se frottait les yeux en jetant à droite et à gauche des regards effarés.

Fatalement, ses yeux revenaient sur le Peau-Rouge qui tenait toujours serré, dans sa main crispée, le couteau à scalper. Néanmoins, ce fut lui qui reprit le premier l'usage de ses sens.

Son officier était encore sous le coup de l'émotion terrible qu'il venait de subir.

Le soldat, beaucoup moins impressionné que son chef, retrouva plus vite la parole et la gaîté.

— Bien tiré, mon capitaine, fit-il d'un ton de bonne humeur. Joli poisson que vous venez de pêcher. Et quelle bonne aubaine! Vous attendez des truites, il vous tombe des Peaux-Rouges sous la main. Sur mon âme, voilà un fameux coup de pistolet! Un rude hameçon!

— Cette balle-là n'est point partie du canon de mes pistolets, répondit le capitaine en relevant la tête et en essuyant son front inondé d'une sueur froide.

— Ah! bah! s'écria le soldat étonné.

— Non. J'ai laissé mes armes dans la pirogue. Elles y sont encore. Ce n'est pas moi qui ai tiré sur cet Indien.

— Qui donc alors?

— Je pensais que c'était toi, Rameau-d'Or, répliqua l'officier qui croyait à une plaisanterie de son ordonnance.

— Moi! mon capitaine, je le voudrais! Malheureusement je dormais trop bien pour me livrer à ce joyeux exercice sur la peau de ce sale sauvage.

— Ainsi ce n'est pas toi?

— Non, capitaine.

— Cependant je n'ai pas rêvé, fit l'officier en réflé-

hissant. Attaqué à l'improviste par cet homme, je me suis vu terrassé en un clin-d'œil.

— Gueusard, grommela Rameau-d'Or en crossant du pied le corps de l'Indien.

— Son couteau, rapide comme l'éclair, continua le capitaine, descendait sur ma poitrine, quand un coup de feu retentit et mon assassin roula sans vie à mes pieds.

— Voilà qui est un peu fort!

— Tu sais le reste!

— Et vous ne soupçonnez pas l'ami inconnu qui qui nous est venu en aide si à point!... Pardon, capitaine, je dis *nous*, car après vous c'était mon tour.

— Très probablement, mon pauvre Rameau-d'Or. De toutes façons, quel que soit cet ami, je m'étonne qu'après m'avoir rendu un service aussi signalé, il ne se fasse pas connaître.

— La modestie sans doute, dit en riant le soldat.

— Belle raison!

— Il est clair que s'il paraissait, il ne serait pas trop mal reçu.

— A coup sûr ce silence, cette abstention ont un motif.

L'officier et le soldat réfléchirent quelques instants.

Rameau-d'Or reprit :

— Etes-vous bien sûr, mon capitaine, que d'autres Peaux-Rouges ne soient pas cachés aux environs?

— Je n'y ai seulement pas songé.

– Ces herbes et ces broussailles sont traîtresses en diable.

— Raison de plus pour que notre sauveur se joigne à nous dans notre commun intérêt.

— Dame, oui! on n'est jamais trop pour écraser cette vermine.

— Cordieu! continua l'officier, je n'en aurai pas le démenti, et dussé-je rester un mois ici, je découvrirai cet ami mystérieux.

— Et vous ferez bien, mon capitaine.

— Suis-moi, Rameau-d'Or, s'écria le capitaine en prenant une soudaine résolution.

— Où voulez-vous aller?

— Suis-moi, te dis-je.

— Dans ce désert, il n'existe ni grande route, ni chemin de traverse, nous nous perdrons!

— Je suivrai la direction du coup de feu.

— C'est une idée comme une autre, grommela le soldat qui ajouta tout haut :

— Pardon, attendez-moi un instant, capitaine.

— Où vas-tu?

— Chercher vos pistolets et mon fusil. Nous ne savons qui nous rencontrerons dans ces arbres.

— Va.

— Il faut nous trouver en état de répondre aux questions qu'on nous adressera.

— Fais vite.

— Je vole et je suis à vous, capitaine.

Rameau-d'Or partit comme un trait dans la direction de la pirogue.

Peu de temps après, il revenait avec les armes à feu.

— Maintenant, dit-il, viennent les sauvages! on les recevra avec la politesse et les égards qui leur sont dûs. Où allons-nous, mon capitaine?

L'officier passa les pistolets à la ceinture et après avoir examiné attentivement la blessure de l'Indien et la façon dont il était tombé.

— Allons par là! c'est de là que le coup de feu est parti; répondit-il en désignant du doigt le haut de la petite Rivière.

Les deux hommes s'enfoncèrent dans les halliers.

Tout en marchant à grands pas, ils sondaient attentivement de l'œil les herbes et les fourrés que leur direction les obligeait de fouler aux pieds ou de traverser.

Aussi braves l'un que l'autre, ils allaient résolument, la main sur leurs armes, prêts à tout.

Ils avaient fait depuis longtemps leur noviciat de la vie des forêts. Pour eux, chaque tronc d'arbre cachait une embûche, chaque frémissement de feuilles ou de lianes amoncelées et entremêlées au-dessus de leurs têtes dénonçait la présence d'un ennemi occulte.

Ils n'éprouvaient aucun sentiment de crainte.

Ils se gardaient, voila tout.

Mais aucun ennemi ne parut.

L'Indien qui venait de payer de sa vie sa tentative d'assassinat n'avait pas de complices.

C'était un de ces rôdeurs comme on en rencontre tant près des frontières.

Traversant la forêt, sans but déterminé, il avait aperçu les deux soldats.

Sa haine pour la race blanche s'était soudain éveillée.

L'occasion était si belle!

Nul risque à courir.

Le temps de frapper deux coups de couteau, d'attacher deux chevelures à sa ceinture et de se remettre en chasse!

Il n'en fallait pas davantage pour mettre en jeu ses instincts féroces et sanglants.

Mais les choses n'avaient pas tourné selon ses espérances, et le chasseur venait de tomber aux pieds du gibier.

L'officier et le soldat suivaient le bord de la rivière autant que le leur permettait la sinuosité du terrain.

En peu de temps, l'espace qui les séparait de la jeune fille se trouva franchi.

Ils aperçurent la pirogue et s'arrêtèrent.

— Un bateau! Faut-il tomber en arrêt, mon capitaine? demanda Rameau-d'Or en riant.

— Oui.

Rameau-d'Or s'approcha de la pirogue, son fusil armé, et cherchant à découvrir le maître de l'embarcation.

— Je ne vois rien?

— Le bateau est vide?

— Il faut croire, mon capitaine...

— C'est pourtant cette embarcation qui a amené mon sauveur.

A moins qu'il ne soit tombé à l'eau, je ne vois pas...

Le soldat parlait et agissait en même temps.

Il tirait sur l'amarre pour amener l'embarcation au rivage.

Tout à coup il poussa une exclamation de surprise.

L'officier se vit forcé de saisir à la volée la corde que Rameau-d'Or venait de laisser échapper.

— Es-tu fou? s'écria-t-il avec colère.

— Non, capitaine, regardez.

— Où?

— Dans la pirogue, là, tenez...

Et le soldat effaré montrait le fond de la pirogue.

— Quoi?

— Une jeune fille.

— Une enfant, s'écria le capitaine, blessée, inanimée!...

Et ne se donnant pas le temps d'attirer l'embarcation jusqu'à lui, il se précipita dedans au risque de la faire chavirer.

Rameau-d'Or en fit autant pour rétablir l'équilibre.

— Par tous les saints ! dit-il avec admiration, c'est elle qui a tiré. Tenez, capitaine, elle serre encore sa carabine dans ses mains crispées. C'est elle... la vaillante fille.

Rameau-d'Or disait vrai.

Voilà ce qui s'était passé :

A la vue du danger terrible couru par l'officier, la jeune Canadienne avait tiré sur l'Indien qui le menaçait.

Mais, cela fait, après avoir obéi au cri de son cœur, une réaction terrible s'était opérée en elle, et elle avait été prise d'une violente crise nerveuse.

Elle était tombée sans connaissance au fond de la pirogue, sans avoir ni le temps ni le courage d'examiner le résulat de son heureuse hardiesse, de son inspiration audacieuse.

C'en était fait peut-être de la généreuse enfant, si l'officier n'avait pas eu le désir de remercier celui qu'il supposait lui avoir sauvé la vie.

Le premier soin des deux Français fut de s'assurer que la jeune fille respirait encore.

Une fois la certitude acquise qu'elle n'était en proie qu'à un simple évanouissement, ils s'empressèrent

de la sortir de la pirogue et de la transporter à terre.

Puis, avec les plus grandes précautions, ils la déposèrent sur l'herbe épaisse au pied d'un arbre au feuillage touffu.

— De l'eau, demanda l'officier qui, s'agenouillant devant la jeune fille, lui souleva doucement la tête qu'il appuya sur son genou.

Rameau-d'Or remplit d'eau une calebasse, et, le plus délicatement possible, il lui en jeta goutte sur goutte au visage.

Plusieurs minutes s'écoulèrent; l'évanouissement persistait ; l'officier français commençait à frissonner sous le coup d'une anxiété terrible.

— Si elle allait ne pas revenir à elle! murmurait-il, tout en saisissant une des mains mignonnes de la jeune Canadienne, et en la couvrant involontairement de baisers ardents.

— Elle reviendra, ne craignez rien, mon capitaine, répliqua Rameau-d'Or qui continuait son opération hydrothérapique; les jeunes filles reviennent toujours.

— La ravissante créature !

— Pour ça, oui; elle est à croquer les yeux fermés. Qu'est-ce que ce sera donc quand elle aura ouvert ses deux fenêtres.

— Elle ne bouge pas.

— Attendez, ça viendra.

— C'est à peine si elle respire !

— Connu ! fit le soldat d'un ton important ; ces petits êtres-là, ça a l'air de tenir à un fil et c'est attaché à la vie par des cordes comme mon bras. N'ayez pas peur, mon capitaine, je vous réponds d'elle.

La pauvre enfant poussa un faible soupir, comme pour donner raison au brave garçon.

— Vous voyez, voilà que ça vient.

— Pauvre chère créature.

— Ah ! dame... mon capitaine, elle a dû passer par une suite d'émotions qui vous désarçonnent le tempérament. Ecoutez donc, une jeunesse comme ça ne doit pas toujours tirer d'aussi gros gibier. Et puis, franchement, faire une si belle mouche, il y a bien un peu de quoi se trouver mal de joie.

— Si jeune ! si belle ! murmurait l'officier. S'il lui était arrivé malheur, je ne me le serais jamais pardonné.

— Avec ça qu'il y aurait eu de notre faute... Ah ! voilà qu'elle bouge.

— Crois-tu ?

— Oui, le bras, regardez... elle ouvre les yeux... Là, vous êtes content, j'espère, mon capitaine.

— Plus bas ! tais-toi ! tu vas l'effrayer.

— Ah ! ouiche... grommela Rameau-d'Or, le plus souvent. Je n'ai jamais fait peur aux femmes, ajouta-t-il avec fatuité.

La jeune Canadienne reprenait ses sens.

Elle entr'ouvrit les yeux.

Son premier regard tomba sur le jeune homme agenouillé auprès d'elle.

Ce fut comme une commotion électrique.

Elle se redressa subitement, sans effort, sans secours.

Ses yeux se fixèrent sur ceux de l'officier français. C'était la première fois qu'ils échangeaient un regard. Cela suffit. Une flamme, un éclair, et tout fut dit. Dans cet échange, ils avaient mis toute leur âme.

Ils s'aimaient et pour toute leur vie.

Pas un mot ne s'échappa de la bouche du jeune homme.

Les lèvres frémissantes de la jeune fille n'exhalèrent même pas un souffle.

Mais dans le cœur du premier se disait une ardente prière d'action de grâces.

Elle vivait !

Il remerciait le Seigneur de la lui avoir donnée et rendue tout à la fois dans le même moment.

Dans la tête de la seconde, un étrange et délicieux travail se faisait. Elle le voyait à travers un nuage, comme dans un rêve... et pourtant, la main étendue, elle pouvait le toucher.

Celui qui depuis quelque temps se trouvait à son insu l'objet de toutes ses pensées était là, tout auprès

d'elle, sauvé de la mort la plus affreuse et sauvé par elle !

De tout cela elle n'était pas encore sûre, mais la mémoire lui revenait peu à peu avec la vie. Elle se rendait compte de ce qui venait de se passer, et une sensation suave d'abord, pénible, déchirante ensuite, lui traversa le cœur.

Si ce qu'elle croyait une réalité n'était qu'un rêve ?

Si elle allait se réveiller, sortir de sa faiblesse, de son évanouissement avec la certitude que sa vision bénie n'était que l'enfant chéri de son désir ?

Toutes ces impressions se reproduisirent sur son visage mobile et délicat.

Un frissonnement général agita son corps.

Un sanglot déchira sa gorge.

Elle fondit en larmes.

C'était la fin de la crise.

Le jeune officier, tremblant pour elle, désespéré de voir ce charmant visage inondé de pleurs, les prenait pour l'expression de la douleur et ne savait plus où donner de la tête.

Le soldat, plus calme, plus froid et qui ne voyait dans la jeune Canadienne qu'une enfant comme les autres, jugea à propos d'intervenir sans être interpellé.

— Mon capitaine, fit-il, calmez-vous.

— Eh ! ne la vois-tu pas ?

— Parfaitement... et je ne m'en plains pas.

— Elle souffre, elle pleure !

— Elle pleure ! oui... mais quant à souffrir, il ne faut pas vous y fier. Chez les femmes de cet âge-là, comme de tous les autres âges, les larmes sont aussi près de la joie que de la douleur.

— Puisses-tu dire vrai !

— Ce que vous prenez pour de la tristesse, de la souffrance, n'est que l'effet des nerfs... tenez, avec de l'eau, on en vient toujours à bout. Buvez, mon enfant, buvez.

Il tendit la calebasse à la jeune fille.

Celle-ci but avidement.

— Là, là, continua Rameau-d'Or, en voilà assez... tout à l'heure quelques gouttes suffisaient comme remède externe, maintenant deux ou trois gorgées doivent suffirent à l'intérieur. On n'a pas été infirmier pour rien. Je sais à quoi m'en tenir, quoiqu'à vrai dire ce n'étaient pas des malades aussi tendres que j'ai eu l'habitude de soigner. Ça va-t-il mieux, ma belle enfant?

— Merci, lui répondit la jeune fille.

— Vous voyez, capitaine, elle parle.

Celui-ci, sourd aux beaux raisonnements du soldat, se désolait de n'être bon à rien.

Mais quand il l'entendit parler, il fut sur le point de sauter au cou de Rameau-d'Or qui, ne se départant point de son flegme habituel, ajouta :

— Vous inquiétez pas, cette pauvre petite avait le cœur gonflé. C'est l'effet d'un épanchement lacrymatoire plus ou moins prolongé et puis on n'y pensera plus. Tenez, voyez plutôt. La voilà qui vous sourit à travers ses pleurs et qui vous tend les deux mains. Eh bien! que faites-vous-là, droit comme un *I!* Mais, mon capitaine, réveillez-vous! Jour de Dieu! mais c'est vous qui allez vous trouver mal à présent. Il ne vous manquerait plus que ça.

Rameau-d'Or avait raison.

L'officier, voyant que la jeune fille était complétement revenue à la vie, avait ressenti une émotion, une joie si profonde qu'il demeurait immobile devant elle sans voix et sans pensées; tout à son bonheur.

L'enfant lui tendait les mains et, lui, il ne les prenait pas.

Enfin une voix mélodieuse comme un chant d'oiseau retentit à son oreille.

La voix disait :

— C'est lui... sainte Mère de Dieu! c'est bien lui.. vivant... sauvé!

— Et sauvé par vous, s'écria-t-il avec une joie ineffable.

— Oh! que je suis heureuse! murmura-t-elle doucement en portant la main à son cœur.

Le charme était rompu.

Rameau-d'Or poussa un :

— Allons donc ! Qui mit le feu aux poudres.

Le jeune homme saisit dans ses deux mains celles de la ravissante enfant et il lui murmura doucement et de façon à ce que ses paroles ne fussent entendues que d'elle :

— Oui, vous êtes mon ange gardien ! Dieu vous a placée là pour me conserver une vie que je jure de vous consacrer.

— Le croyez-vous ? lui répondit-elle.

Et la réponse fut accentuée aussi bas que la serment de l'officier.

Une sainte et instinctive pudeur les avertissait que la commnnion de leurs âmes ne devait appartenir qu'à eux seuls.

Rameau-d'Or se sentit de trop.

Le brave garçon se mit à l'écart sans affectation.

Tant il est vrai que le contact de deux êtres délicats force les natures les plus rudes à la délicatesse.

— Dites, le croyez-vous? répéta la jeune fille.

— Sur mon âme, telle est ma conviction.

— Merci... Moi aussi je le crois... Dieu est bon.. je savais bien qu'il exaucerait mes vœux.

— Vos vœux, fit-il étonné.

— Oui, je l'ai souvent prié pour vous !

L'officier la contemplait, stupéfait, ravi.

— Vous me connaissiez déjà ? lui demanda-t-il.

— Il y a longtemps.

— Je ne vous comprends pas, chère enfant.

— Comment me serais-je trouvée là ? reprit-elle avec une adorable expression de reproche. Le hasard n'est pour rien dans tout cela : Tous les jours depuis un mois qui m'a paru bien court, vous venez vous reposer ou pêcher à cette même place.

— En effet, il y a si peu de distractions dans cette garnison isolée de tout.

— Je vous ai vu.

— Vous demeurez donc...

— Près d'ici, oui... et tous les jours, je venais. je m'arrêtais à cette pointe du fleuve et je vous regardais à travers le feuillage.

— Et moi qui n'ai rien deviné !

— Oh ! je me cachais bien... j'étais si contente, mais si contente de vous regarder, de vous voir.

Il y avait tant de pureté, tant d'innocence dans cette déclaration faite à brûle-pourpoint. que le jeune Français restait muet, le cœur béant, charmé, et ne trouvait rien à répondre.

Rameau-d'Or, qui saisissait par ci, par là, des bribes de leur entretien, baissait les yeux d'un air sournois et se demandait en se mordillant la moustache :

— Cordiable ! se moquerait-elle de nous? faudra voir.

Et il écoutait de son mieux sans avoir l'air de rien entendre.

De plus en plus gagné, entraîné par cette grâce naïve et touchante, le capitaine dit à la jeune Canadienne :

— Ainsi, vous pensiez à moi ?

— Nuit et jour.

— Et pourquoi ne pas me le faire savoir

— Comment ?

— D'une façon détournée... par un signe, un mot, un message.

— Je n'osais pas !

— Ou d'une façon plus directe, comme en ce moment.

— Ah ! c'est bien autre chose en ce moment.

— Pourquoi ? interrogea l'officier en souriant.

— Maintenant, il me semble que je vous connais depuis que je suis au monde.

— En vérité ?

— Je me demande même comment j'ai pu vivre sans vous connaître.

— Chère enfant ! il faut donc que je vous aime par un double motif...

— Oh ! oui, aimez-moi ! interrompit-elle vivement.

— Par un double motif, répéta le jeune homme.

— Quel motif ?

— Vous m'avez sauvé la vie.

— Oh ! celui-là ne compte pas. C'est pour moi que j'ai tiré sur cet horrible Indien.

— Et vous m'aimez ?

— Certainement, je vous aime ! répondit la Canadienne avec la plus grande simplicité.

— D'amour ou d'amitié ?

— D'amour ! fit-elle interdite, et cherchant ce que ce mot pouvait signifier.

— Oui !

— Je ne sais pas.

— Je veux qu'on me pende si je crois un mot de ce que ces deux tourtereaux se racontent ! grommela Rameau-d'Or qui taillandait des copeaux pour se donner une contenance

FIN DU TOME PREMIER

IMP. CH. LÉPICE, 8-10, RUE DES CÔTES, MAISONS-LAFFITTE

Tome 2e

20 CENTIMES — LE VOLUME

GUSTAVE AIMARD

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE



N°

FAYARD FRÈRES ÉDITEURS

PARIS

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

GUSTAVE AIMARD

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

TOME DEUXIÈME

PARIS
FAYARD FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

V

L'AMOUR AU DÉSERT (*Suite*)

La jeune fille reprit :

— Je ne sais quel nom donner au sentiment que j'éprouve.

— Expliquez-vous.

— Sans cesse vous occupez ma pensée ! Votre souvenir se mêle à mes prières, et cela malgré mo

— Méchante !

— Oh ! je ne suis pas méchante, puisque je vous aime... Le croyez-vous?

— Je le crois.

— Vous faites bien. Je n'ai jamais menti. Dans nos forêts on n'a pas besoin de mentir comme dans vos villes, où l'on se trompe à qui mieux mieux.

— Je ne vous tromperai pas, moi !

— Hum ! hum ! pensa Rameau-d'Or dans son coin.

— Voyez-vous, mon ami, continua l'enfant, votre image est toujours là dans ma tête et dans mon cœur. Absent ou présent, je vous vois, je vous sens toujours auprès de moi !

— Mais, c'est mieux que de l'amitié, cela !

— Mieux ? non.

— Plus, peut-être.

— C'est possible, fit-elle rêveuse ; j'aime mon père aussi ; je l'aime de toute mon âme, et cependant je ne l'aime pas comme vous. Ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi cela ? répartit le jeune homme qui, tout en désirant s'éclairer sur les sentiments de la jeune fille, ne voulait pas risquer de la blesser dans son amour filial ou de froisser sa pudeur instinctive.

— Je suis toujours tranquille, insouciante et calme auprès de mon père, mais auprès de vous il n'en est pas ainsi. A votre vue, en vous entendant parler, je ressens une émotion qui me rend triste et joyeuse à la fois. L'espoir de vous rencontrer me serre le cœur à me le briser, et pourtant je suis heureuse de désirer vous revoir. Je tremble en venant ici et j'y viens.

A ces paroles si simples, le jeune homme ne trouva rien à répondre. Il n'était certes pas timide, et plus d'une fois, on pouvait en jurer hardiment, il avait eu affaire à des coquettes émérites qui lui avaient tenu un langage ressemblant fort à celui de la jeune Canadienne sans qu'il eût manqué d'en profiter.

Mais il ne s'était jamais trouvé à pareille fête de candeur audacieuse.

La naïveté pure, l'innocente ignorance de l'être angélique qui se tenait calme et souriante devant lui le séduisait et le charmait à la fois.

Au contact de cette âme d'élite, une passion soudaine envahissait son âme ; passion chaste et noble comme celle qui l'inspirait; passion, il le comprenait bien, qui ne devait finir qu'avec sa vie.

Il avait sur les lèvres tous les termes de l'amour le plus ardent et il les retenait.

A quoi lui eût servi de dire brutalement ce que ses yeux faisaient si bien comprendre?

Ces mots:

— Je vous adore!

Qu'il avait répétés mille fois, ne devaient pas trouver aussi facilement que son silence respectueux le chemin du cœur de cette douce et chaste enfant.

Ils se regardaient tous deux, sans un mot, sans un geste, comme dans une extase enchanteresse semblable à ces sommeils bienfaisants, à ces ivresses orientales, qui font descendre du ciel sur la terre et conduisent insensiblement à une mort pleine de jouissances idéales et de bonheur éthéré.

Rameau-d'Or, malgré son scepticisme militaire, le prosaïsme de ses coutumes amoureuses, s'essuyait les yeux en se demandant ce que signifiait cette hu-

midité anormale de son orbite et de sa glande lacrymale.

— Tout ça, c'est... des bêtises! grommelait-il; mon capitaine tombe en enfance! Je ne comprends rien à toutes ces *gingineries* silencieuses... mais c'est égal, ça me touche!... si je sais pourquoi! par exemple, je veux qu'on me torde le cou aussi fort que ma blanchisseuse tordra demain le mouchoir que voilà.

Effectivement, il tira de sa poche un mouchoir qui, pour la première fois, recueillit les précieuses larmes que l'attendrissement et le *il ne savait pas quoi ni pourquoi*, faisaient couler le long de ses joues brûlées par le soleil américain.

Les deux amoureux retrouvaient la parole.

Le soldat se tut de plus belle.

— Comment vous nommez-vous, demanda la canadienne à l'officier?

— Louis.

— Louis! C'est un beau nom; je l'aime, fit-elle en battant des mains.

— Pourquoi?

— N'a-t-il pas été porté par un saint roi?

— En effet.

— Un roi de France?

— Vous savez cela! fit le jeune homme étonné.

— Je sais tout ce qui concerne la France.

— Vous êtes donc d'origine française

— Oui.

— Oh! tant mieux! Et vous chère enfant, quel est votre nom?

— Angèle. Vous convient-il?

— Angèle. Certes.

— Je suis heureuse qu'il vous plaise, s'écria-t-elle.

— Aucun nom n'était plus digne de vous.

— Pourquoi? demanda-t-elle avec naïveté

— Angèle ne vient-il pas d'ange, répondit l'officier en lui baisant celle de ses mains qu'il tenait dans les siennes.

— Vous vous moquez de moi?

— N'en croyez rien!

Elle le regarda bien en face et lut dans ses yeux qu'il disait vrai.

— Vous aimiez la pêche? reprit-elle.

— Faute de mieux.

— Reviendrez-vous quelquefois pêcher ici?

— Tous les jours.

— Bon, quand vous serez fatigué de pêcher ou de lire, vous penserez à moi.

— Vous ne viendrez donc plus? demanda-t-il, inquiet.

— Oh! si, mais je ne vous dérangerai pas. Je ferai comme je faisais, je vous regarderai.

Rameau-d'Or, pour le coup, laissa échapper un

sifflement qui contenait à la fois une exclamation de surprise et un joyeux éclat de rire.

Le jeune homme répondit vivement :

— Mais je n'entends pas cela.

— Quoi?

— Je veux, je désire que vous troubliez ma lecture, à laquelle je tiens peu, et ma pêche à laquelle je ne tiens pas du tout. Vous voyez, ajouta-t-il en riant, que je ne vous sacrifie pas grand'chose.

— Soit, je viendrai m'asseoir près de vous.

— Et nous causerons?

— Comme aujourd'hui. Vous habitez donc près d'ici?

— A quelques milles.

— Où cela?

— Je fais partie de la garnison du fort Duquesne.

— Le fort Duquesne? Je ne le connais pas; mais j'en ai entendu parler souvent.

— Par qui?...

— Par... par mon père, répondit la jeune fille, après une légère hésitation.

— Votre père! que fait-il? C'est un colon, sans doute?

A cette question si simple, si naturelle, elle devint pensive et elle pâlit malgré son désir de ne pas laisser voir d'émotion.

— Vous ne voulez pas me faire de peine, Louis?

— Dieu me garde.....

— Alors, ne me parlez jamais de... de mon père. Toute question peut être un danger pour lui. Tout ce que je suis autorisée à vous dire est ceci : Nous vivons seuls au fond des bois. Il met tous ses soins à satisfaire le moindre de mes désirs. Un sourire de moi le rend heureux. Dans la retraite où nous vivons, nous nous aimons et nous sommes tranquilles. Dans votre intérêt comme dans le mien, Louis, je vous en supplie, promettez-moi de ne jamais chercher à découvrir cette retraite.

— Je vous le jure, Angèle.

— Merci.

— Pourtant, si des circonstances imprévues nous mettaient lui et moi en présence?

— Dieu l'aurait voulu, et je ne vous en adresserais pas de reproche. Tout ce que Dieu veut est bien.

— Ainsi, demain, vous viendrez ici?

— Demain et tous les jours. Maintenant il faut nous séparer.

— Déjà! fit tristement Louis.

— Il le faut, mon ami. J'ai une longue route à faire pour rentrer à la maison. Si mon père rentrait, il serait inquiet; il me chercherait, et je tremble rien qu'à l'idée qu'il pourrait nous trouver ensemble.

— Quel mal faisons-nous?

La question était tout au moins singulière, venant du jeune et brillant capitaine de Rameau-d'Or. Elle

était sincère pourtant, l'amour étant un enchanteur qui prend plaisir à donner de l'esprit aux imbéciles et à rendre bêtes les gens d'esprit.

— Aucun, répliqua Angèle en souriant, mais je me sens si heureuse auprès de vous, que je redoute tout ce qui pourrait m'empêcher de revenir près de vous.

— Vous êtes adorable ! s'écria-t-il.

— Non, je vous aime bien, et cela me rend prudente et sage. Penserez-vous à moi, d'ici à demain?

— Me le demander est une injure.

— Moi, je penserai à vous, j'en suis sûre. Ainsi, quoique séparés, nous resterons ensemble. Quel don céleste que celui de la pensée et de la mémoire!

Elle se dégagea de ses mains.

Alerte et joyeuse, elle sauta dans sa pirogue et saisissant ses rames :

— A demain, Louis, cria-t-elle encore une fois

— Angèle, à demain.

— Bon voyage, fit Rameau-d'Or.

La pirogue s'éloigna et ne tarda pas à disparaître derrière un coude de la rivière.

L'officier demeurait sur la rive, immobile, en proie à une émotion étrange.

— Je l'aime, je l'aime, s'écria-t-il, sans faire attention à son ordonnance qui venait de se rapprocher de lui..... j'en suis fou !

— Et vous avez raison, mon capitaine. La jeune

personne vaut bien la peine qu'on perde un peu la tête pour elle ; mais ce n'est peut-être pas une raison pour ne pas retourner au fort Duquesne.

— Soit, partons... mais demain !

— Nous reviendrons et de bon matin, fit Rameau-d'Or avec son rire le plus malin.

— Au revoir, Angèle ! au revoir ! cria le capitaine comme si la jeune fille eût pu l'entendre.

— Oh ! les amoureux ! les amoureux ! grogna sourdement le soldat... Ça a beau changer, c'est toujours la même chanson.

Après ce dernier adieu jeté aux échos de la rive, les deux hommes regagnèrent leur embarcation sans s'occuper autrement du Peau-Rouge dont le cadavre resta abandonné aux vautours.

— Une heure plus tard, ils atteignaient le fort Duquesne.

Un changement complet s'était opéré dans l'humeur jusque là insouciante du jeune officier.

Les événements qui venaient de se passer donnaient un but à sa vie.

Il aimait comme il n'avait jamais aimé.

Il lui semblait avoir vécu un siècle en quelques heures.

Tout son passé disparaissait.

Un avenir inattendu, plein de lumière et de joie, s'ouvrait devant lui.

VI

OU L'ON PROUVE QU'UNE JOLIE FEMME NE DOIT JAMAIS AVOIR DE PERROQUET BLANC

Le comte Louis Coulon de Villiers, capitaine en premier au régiment de Royal-Marine, alors en garnison au fort Duquesne, était un gentilhomme d'une vieille race militaire originaire de l'Anjou, dont le nom se trouve glorieusement inscrit à chaque page de nos anciennes chroniques.

Chacun le sait, le fort Duquesne représentait la plus forte position militaire occupée par les Français au confluent de l'Allehany et du Manongahéla sur l'Ohio.

Or, les comtes de Villiers prétendaient descendre d'un célèbre *Brenn* gaulois nommé Kayélon, chef redouté, intrépide défenseur des Marches armoricaines, lors de la première invasion romaine.

Un baron de Villiers s'était trouvé, à la prise de Jérusalem, aux côtés de Godefroy de Bouillon.

Bref, partout où il y eut prise d'armes au moyen âge, soit en Europe, soit en Asie, soit en Sicile ou en Terre-Sainte, les Coulon de Villiers furent toujours vaillamment représentés.

L'humeur batailleuse et aventureuse de cette famille engagea chacun de ses membres dans toutes les expéditions où il y avait plus de gloire que de richesses à récolter.

C'était une noble race qui ne reculait devant aucun péril.

Les premiers explorateurs de la Nouvelle-France comptèrent parmi eux un Coulon de Villiers.

Ce gentilhomme, séduit par la beauté du pays et par les avantages que lui offrait un établissement sur ce territoire vierge encore, se fixa au Canada.

Une centaine de ses vassaux s'attacha à sa fortune.

Il fonda une colonie prospère tout d'abord, mais ruinée peu après de fond en comble par sa mort soudaine et inattendue.

Plus récemment, c'est-à-dire quelque trente ans avant l'époque où commence notre récit, un cadet de la famille des Villiers, officier au régiment de Carignan, venait lui aussi de s'établir à la Nouvelle-Orléans.

Mais comme si, dans ce pays nouveau, une fatalité étrange eût pesé sur cette antique maison, ce gentilhomme disparut un jour sans que nul ne pût savoir

par quelle raison il avait disparu ni dans quelle thébaïde il était retiré.

On fit toutes les recherches nécessaires pour retrouver sa trace.

Ce fut en vain.

Le nom de Villiers était donc connu et respecté au Canada.

Un grand nombre de descendants des anciens vassaux de cette famille y résidaient. Malgré les longues années écoulées depuis l'établissement de leurs pères dans le nouveau monde, ces braves gens conservaient avec une religieuse vénération le souvenir de leur seigneur et ancien maître.

Doué comme tous ses aïeux d'une âme ardente et d'un caractère aventureux, le comte Louis de Villiers n'avait pas tardé à se fatiguer de parader dans les boudoirs de Paris, ou d'attendre à l'Œil-de-Bœuf un sourire froid et ennuyé de ce roi blasé qui se nommait Louis XV, le *Bien-Aimé*.

Les maîtresses de ce royal libertin l'absorbaient trop pour qu'il songeât à ses serviteurs les plus dévoués autrement que pour en faire d'inutiles courtisans.

Le jeune gentilhomme avait sollicité la permission de se rendre en Amérique où déjà, depuis plusieurs années, se trouvait son frère aîné.

Le ministre de Louis XV s'était fait prier tout juste assez pour avoir l'air d'accorder une grâce.

L'autorisation obtenue, le comte de Villiers avait pris congé de ses amis, s'était rendu au Hâvre et, grâce à sa promptitude, il était arrivé à temps pour s'embarquer sur un bâtiment appareillant en destination de Québec, capitale de nos colonies de la Nouvelle-France.

Le jeune officier portait un beau nom.

Riche, et venant directement de Versailles, il vit s'ouvrir à deux battants devant lui, les portes de tous les salons de l'aristocratie canadienne.

Il fit sensation dans la haute société de Québec.

Avec cette fatalité naturelle de la jeunesse, qui ne doute de rien, le comte Louis de Villiers se laissa aller insoucieusement au courant de ses nombreux succès.

Il fit la cour à toutes les femmes, à toutes les jolies femmes, voulons-nous dire.

Les femmes sont peu cruelles pour un jeune et brillant cavalier, surtout de l'autre côté de l'Océan.

En peu de temps notre gentilhomme aventureux devint la coqueluche, la fleur des pois de la métropole canadienne.

Nous l'avouerons, cette existence toute filée d'or et de soie, d'amours et de plaisirs que l'officier de Versailles blâmait tant dans le roi de France, séduisit extraordinairement l'aventurier américain qui tenait

à oublier pendant un certain nombre de mois les ennuis inséparables d'une longue et pénible traversée.

Le comte de Villiers était admirablement préparé pour jouer le rôle que les reines de Québec lui faisaient remplir.

Mais hélas! tout passe, tout finit dans ce monde sublunaire.

L'homme se lasse de tout; même d'être adulé, admiré, adoré du matin au soir et du soir au matin.

Ce fut ce qui advint à notre héros.

La fatigue et le dégoût de ses faciles succès le prirent beaucoup plus tôt qu'il ne l'aurait pu supposer.

Il disparut quelque temps.

Toutes les invitations qui lui étaient adressées demeuraient sans réponse.

On ne le rencontrait ni dans les salons les plus courus ni dans les cabarets les mieux achalandés, ni dans les promenades où se donnait rendez-vous la jeunesse de Québec.

Comme de juste, on parla de lui pendant huit jours.

Mais huit jours sont huit siècles, à Paris comme à Québec.

Au bout de cette semaine de curiosité et de *de profundis* donnés à la mémoire de notre Don Juan disparu, les belles délaissées qui eussent pu remplir une liste aussi longue que celle du séducteur espagnol,

pensèrent à d'autres soupirants, parlèrent d'autre chose et tout fut dit.

Cependant, ce n'était pas pour rien que Louis de Villiers avait abandonné si brusquement le théâtre de ses succès et de ses plaisirs.

Nos lectrices ne lui ayant pas encore consacré les huit jours de curiosité sus-énoncés, nous leur devons la clef de l'énigme si vainement cherchée par les dames de Québec.

Parmi les Créoles qui tenaient alors le sceptre de la mode et de la beauté dans les salons de cette ville, il en était une qui l'emportait sur toutes ses rivales.

A ses pieds étaient venus se briser hommages flatteurs et galanteries ruineuses.

Sa réputation de vertu demeurait intacte et non effleurée ; sa bonne renommée se tenait rigide sur son piédestal, entouré par tout ce qu'il y avait de jeune, de riche, de brillant dans le haut monde de la capitale du Canada

Son cœur de marbre ne se ternit pas une seconde aux souffles ardents qui l'assaillaient.

Aucun rayon d'amour n'était parvenu à fondre la glace de son exaspérante sagesse.

On citait les noms de plusieurs de ses victimes.

L'un s'était planté bel et bien un bowie-knife dans la poitrine, parce qu'elle avait refusé de lui ouvrir sa porte par un soir d'orage.

L'autre l'avait menacée de mettre le feu à sa résidence habituelle et de s'y laisser brûler avec elle si elle ne consentait pas à lui donner sa main.

Elle s'était contentée de partir pour une villa qu'elle possédait dans les environs de Québec.

L'amoureux évincé n'en eut pas le démenti. Il incendia la maison de la dame et se fit sauter la cervelle, du désespoir de ne l'avoir pas trouvée.

On avait commencé par admirer ses rigueurs et ses charmes.

On finit par maudire sa beauté et par la mettre à l'index.

C'était injuste, absurde, mais c'était ainsi.

Elle ne prit pas plus garde aux colères de la foule qu'aux désespoirs insensés de ses adorateurs.

L'objet de tant de rancunes et de malédictions pouvait avoir vingt-un à vingt-deux ans. Il avait nom : Clara de Maleval.

Madame de Maleval était veuve d'un officier supérieur tué dans la dernière guerre contre les Anglais, qui lui laissait les souvenirs d'une lune de miel n'ayant pas eu le temps de se changer en lune rousse et, autre motif de regret, à son point de vue sentimental, une fortune incalculable.

Cette fortune eût été une faible consolation pour toute autre veuve consolable.

Pour elle, c'était un éternel sujet de deuil, lui rappelant l'époux qui la lui avait apportée.

Nous l'avons annoncé :

C'était une singulière créature que la comtesse Clara de Maleval ; singulière et charmante.

Grande, d'une taille cambrée, flexible comme la tige d'un palmier, elle était admirablement proportionnée.

On n'aurait jamais pu croire à tant de grâce mignonne dans cette femme, possédant la majesté que nos pères désignaient si bien par ces mots vieillis : un port de reine.

Ses cheveux noirs contrastaient admirablement avec des yeux bleu d'azur qui lançaient des jets de flamme sous leurs longues et soyeuses paupières.

Sa bouche, aux lèvres sensuelles et purpurines, se plissait fréquemment sous un sourire fin et moqueur.

De ses lèvres s'échappait une voix harmonieusement timbrée et mordant au cœur.

La blancheur de son teint, la finesse de ses traits, la petitesse de ses mains et de ses pieds, cette suprême élégance de la femme, en faisaient un suprême échantillon de la perfection humaine.

Impossible de la voir sans se sentir attiré, séduit, subjugué au premier regard.

Le comte de Villiers la rencontra.

Cette rencontre le décida à en finir avec toutes ses

amours de pacotille, avec ses conquêtes faciles et journalières.

On l'avertit du danger qu'il courait.

Les conseils que ses amis lui donnèrent ne firent naturellement qu'irriter ses désirs.

Dire à un homme amoureux d'une femme qu'il voit pour la première fois : Prenez garde ! Vous ne réussirez pas, nous avons été éconduits les uns après les autres, — c'est jeter une tonne d'huile sur un incendie qui commence.

Louis de Villiers n'écouta rien.

Il se fit présenter à madame de Maleval qui tout d'abord le traita comme elle avait traité ses prédécesseurs.

Il s'entêta.

Elle lui ferma sa porte.

Le comte de Villiers se jura qu'il rentrerait chez elle par la fenêtre s'il le fallait.

Le hasard le servit.

Est-ce *le servit* qu'il nous faut dire?

Certes, le jour où il réussit à s'ancrer dans l'intérieur de la belle créole fut un jour néfaste dans sa vie.

Mais, ce qui devait être, fut.

Voici par quel hasard M. de Villiers s'introduisit en vainqueur chez madame de Maleval.

Elle possédait un kakatoës blanc à joues emplumées.

à huppe rouge, originaire de la Nouvelle-Hollande qu'elle avait amené d'Europe avec elle.

Cet oiseau, d'une merveilleuse beauté et d'une mémoire extraordinaire, faisait l'admiration de tous les connaisseurs.

Sa maîtresse l'adorait.

Elle lui avait appris à parler, à chanter.

Elle y tenait, comme à ses yeux.

Dans l'habitation voisine de la sienne demeurait un riche planteur.

Ce planteur possédait un macaque de la plus belle taille et du plus méchant caractère.

Il n'aimait que son maître et mordait tous les étrangers, hommes ou animaux qui s'approchaient de lui.

Le singe s'appelait *Nick*.

Le perroquet *Bianco*.

Un jour Nick rompit sa chaîne, grimpa sur le mur qui séparait les deux propriétés, sauta dans le parc de la comtesse, s'introduisit dans le sanctuaire où reposait *Bianco*, et le prenant délicatement entre ses pattes, il se sauva malgré les cris désespérés d'une négresse arrivée trop tard ponr s'opposer à ce rapt inattendu.

Madame de Maleval accourut au bruit.

Le planteur, de son côté, arrivait pour remettre la main sur son singe.

Nick, grimpé sur un arbre haut de cent pieds, s'a-

musait de son mieux avec le pauvre *Bianco* qui, lui, ne s'amusait pas du tout.

Gaîté du planteur.

Désespoir de la comtesse.

Notre officier passait et repassait souvent devant la demeure de l'intraitable créole.

Il y pénétra, attiré par les hélas! redoublés de la maîtresse de Bianco.

— Ma vie pour sauver les jours de mon perroquet! disait Madame Maleval, au milieu de ses larmes. Ma fortune et ma vie; tout, je donne tout!

Le planteur riait toujours.

Le comte de Villiers s'inclina devant la veuve du comte de Maleval et lui dit respectueusement :

— Un baiser et je vous le sauve.

La jolie femme lui tendit la main.

Monsieur de Villiers y déposa le plus délicat de ses baisers.

Puis, prenant le mousquet d'un des serviteurs de la comtesse, il visa tranquillement Nick.

Le planteur bondit jusqu'à lui, un poignard long de dix-huit pouces à la main.

— Si vous touchez à mon singe, je vous tue, s'écrie-t-il.

Monsieur de Villiers haussa les épaules et tira.

Le singe, frappé à la tête, laissa échapper le perroquet qui s'en vint se réfugier, en voletant lourdement, sur les genoux de sa maîtresse.

En même temps le gentilhomme français tombait à ses pieds, avec le poignard du colon planté entre les deux épaules.

Il va sans dire qu'avant de tomber et de s'évanouir, le jeune officier avait brisé le crâne du planteur d'un coup de crosse de mousquet.

Ah! c'était une bête bien précieuse que le perroquet de madame la comtesse de Maleval.

Il venait de coûter la vie ou à peu près à un singe, à un planteur et à un gentilhomme français.

Le singe mourut réellement.

Le Canadien se fit recoller la tête tant bien que mal, mais il n'en retrouva qu'une partie et demeura idiot le restant de ses jours.

Quant à Louis de Villiers, il fallut bien que la maîtresse de Bianco le gardât chez elle jusqu'à son complet rétablissement.

Et le jeune homme fut long à se rétablir,

La longueur de cette guérison, les visites nombreuses que le comte de Villiers faisait à la comtesse de Maleval pendant toute la durée de sa convalescence, donnèrent beau jeu aux ennemis de cette dame.

D'ailleurs, trop d'intérêts jaloux, trop d'amours propres froissés se trouvaient en jeu pour que la première faiblesse de la farouche créole ne fût pas divulguée et ne courût pas dans toutes les bouches.

La tigresse s'était humanisée.

Son cœur avait enfin parlé en faveur du séduisant, de l'intrépide sauveur de Bianco le perroquet blanc.

Madame de Maleval accepta sa défaite en femme vaillante et fière du sentiment qu'elle éprouvait.

Au lieu d'essayer de donner le change aux mauvaises langues, et de démentir les bruits qui couraient sur sa liaison avec Monsieur de Villiers, elle accepta si franchement son amour qu'elle arrêta net les colporteurs de nouvelles, et ferma la bouche aux plus acharnés faiseurs de commentaires.

Le comte, fier de son triomphe, en jouit d'abord avec délices; il se crut heureux.

De son côté, sa maîtresse se livra toute entière à cette passion qui l'avait surprise d'une si singulière façon.

Elle ne parlait de rien moins que de se remarier

Ce fut le réveil.

Louis de Villiers se consulta, se tâta moralement, et de ses recherches, de ses interrogatoires consciencieux, il sortit une solution bien claire pour lui.

La comtesse lui plaisait, mais il ne l'aimait pas.

Or, le jeune officier était trop consciencieux pour épouser une femme qu'il se sentait ne point aimer.

La vanité satisfaite entrait pour beaucoup dans son bonheur.

Un beau matin, il s'éveilla tout étonné de se sentir la tête froide et le cœur vide.

Alors cette liaison qui lui avait paru si désirable et si douce, lui pesa.

Il tenta de la rompre.

Malheureusement, nous l'avons dit, tout au contraire du jeune homme, la créole aimait de toute son âme et elle avait mis dans cet amour tout son espoir de bonheur à venir.

M. de Villiers manqua de courage.

Il attendit.

Le temps ne fit que resserrer les anneaux de sa chaîne.

Il avait espéré qu'un caprice nouveau lui rendrait sa liberté; mais la jeune femme demeura fidèle en dépit de toutes ses espérances.

Reconnaissant l'impossibilité d'une de ces ruptures si en usage à la cour de Louis XV, il résolut de trancher violemment la question et d'employer un moyen héroïque.

Ce moyen n'était autre qu'une prompte fuite.

M. de Villiers avait la conviction que la passion de la comtesse ne résisterait pas à une absence prolongée.

— Loin des yeux, loin du cœur! se disait-il.

Il se rendit donc en grande hâte chez M. le marquis Duquesne de Menneville, gouverneur de la Nouvelle-France, auprès duquel il avait été chaudement recommandé.

En toutes circonstances, le marquis lui avait témoigné toute sa sympathie. Sans lui rien dire des motifs qui l'engageaient à faire cette démarche et cette demande, le jeune gentilhomme le pria de ne pas prolonger son séjour à Québec et de le mettre dans le plus bref délai à même de servir utilement le roi.

M. de Menneville était homme du monde.

Il comprit à demi-mot.

Sans même se permettre un sourire, qui pût faire honneur à sa perspicacité, il félicita chaleureusement le comte sur son zèle et son dévouement au service de sa Majesté.

Séance tenante, le capitaine de Villiers reçut l'ordre de rejoindre son régiment qui se trouvait en garnison au fort Duquesne, dans l'intérieur des terres.

Quand nous aurons expliqué à nos lecteurs que le gouverneur de la Nouvelle-France s'était vu au nombre des adorateurs repoussés de la belle comtesse de Maleval, ils comprendront la raison de cette réponse affirmative et empressée.

Aussitôt l'ordre obtenu, M. de Villiers se rendit chez sa maîtresse.

Là, il montra un visage tellement bouleversé et témoigna un si profond désespoir que la jeune femme fut sa dupe, et sa dupe affligée.

Loin de se plaindre de l'abandon dans lequel elle

restait, elle se vit réduite à consoler le perfide qui riait sous cape du succès de sa ruse.

On chercha des moyens de faire révoquer cet ordre cruel.

Mais madame de Maleval, qui n'y voyait qu'une vengeance de M. de Menneville, crut comprendre que tous leurs efforts seraient inutiles.

Il fallait se résigner.

Elle lui jura un amour éternel, il répondit par les serments de constance les plus terribles.

Et le lendemain, au point du jour, le comte Louis de Villiers, redoutant un contr'ordre ou un contre-temps imprévu, quittait Québec avec armes et bagages, humant à pleins poumons l'air de sa liberté reconquise.

VII

DETTE PAYÉE

Le jour où le capitaine de Villiers se prélassait sur les bords de la Rivière, lisant et pêchant, double divertissement qui avait failli lui coûter si cher, il était installé, déjà depuis un mois, au fort Duquesne.

Ce mois durant, l'image de Clara de Maleval s'était-elle souvent présentée à la mémoire ou aux yeux du brillant et solitaire officier?

Avait-il eu le courage de ne pas regretter cette charmante liaison si brusquement rompue?

Ne lui arrivait-il pas, de temps à autre, de soupirer en comparant son existence actuelle à la vie qu'il menait à Québec?

La monotonie d'une garnison éloignée de toute habitation, tenue sur une frontière isolée, entrait-elle pour la plus grande part dans ces regrets et dans ces soupirs?

C'est ce que nous laisserons deviner.

Toujours est-il que l'apparition de la délicieuse créature à laquelle il devait si miraculeusement la vie, rompit définitivement le charme qui, malgré lui, l'enchaînait au passé.

L'ardente et capricieuse grande dame fut pour jamais bannie de son cœur.

Il ne songea plus qu'à la naïve jeune fille dont le langage lui avait fait éprouver les suaves angoisses d'un véritable amour.

Pour la première fois, il se sentait aimer.

Quelques jours s'écoulèrent et sa passion ne fit qu'augmenter.

Chaque matin, le jeune homme, suivi de Rameau-d'Or, dans lequel il avait confiance pleine et entière, se dirigeait en pirogue vers le rendez-vous où la jeune fille ne manquait jamais de se trouver.

Les heures s'écoulaient rapides en douces causeries, en projets d'avenir, en serments de tendresse échangés solennellement à la face radieuse du soleil.

Puis les jeunes gens se séparaient.

Le lendemain, ils se retrouvaient et recommençaient de plus belles ces interminables entretiens dans lesquels les amoureux redisent toujours la même chose, exécutant les mêmes variations sur ce thème si vieux et si peu usé qu'on nomme l'amour.

Musique adorable qui a fait et fera sans cesse pal-

piter si délicieusement deux cœurs battant à l'unisson.

Rien de chaste et d'attrayant comme ces rendez-vous qui se terminent par un serrement de main.

Jamais un baiser, même sur le front.

Certes, les amis de Louis de Villiers, s'il leur eût été possible d'assister à ces tranquilles entrevues, n'auraient pas reconnu le séduisant coureur de ruelles de Versailles et de Québec.

Ils n'en auraient cru ni leurs yeux ni leurs oreilles.

Et jamais, néanmoins, le jeune homme ne s'était senti si heureux.

Un matin, Angèle ne vint pas.

Le capitaine l'attendit tout le jour...

Ce fut en vain.

La nuit tomba sans que la jeune fille parût.

Louis, impatient d'abord, devint bientôt en proie à une véritable inquiétude. Rameau-d'Or, plus philosophe, eut beau lui donner toutes les raisons et les consolations qu'on trouve en pareil cas, le capitaine ne pouvait se résigner, malgré l'heure avancée, à quitter la place et à retourner au fort Duquesne.

Les raisonnements les plus subtils du brave soldat se brisèrent contre le désespoir de l'officier.

— Si elle n'est pas revenue, s'écria-t-il, c'est qu'il lui est arrivé malheur ? Maudite soit la raison qui la force à me cacher sa demeure ! Maudit, le père pour

qui elle redoute la présence de tout étranger! Je ne la reverrai plus!

— Mais, mon capitaine, vous la reverrez demain matin. Croyez-moi, une jeune personne de ce *calibre-là* n'est point une aiguille qui se perd dans une botte de foin! Une femme se retrouve toujours.

Malgré la rhétorique de Rameau-d'Or, ce fut l'esprit livré aux plus sinistres pressentiments que le comte de Villiers retourna sur ses pas.

Il était tard.

Le soleil se couchait derrière les monts Alléghanys dans des flots de pourpre et d'or.

Un fraîche brise courait sur la surface de la rivière qu'elle faisait moutonner comme les vagues de l'Océan.

L'officier, à demi étendu à l'arrière de la pirogue, s'abandonnait à ses tristes pensées sans songer à admirer le magnifique paysage qui se déroulait devant lui comme un gigantesque kaléidoscope.

Soudain il se releva et prêta l'oreille à un bruit lointain.

Ce bruit s'élevait sur la rive droite de la rivière.

Le soldat avait arrêté la pirogue et, de son côté, il écoutait aussi.

On entendait des clameurs furieuses mêlées à des bruits et à des supplications, le tout entremêlé de rires et de sifflets stridents.

— Que se passe-t-il? demanda le comte à voix basse.

— Il me semble bien qu'on s'égorgille en famille.

— Si nous nous dirigions de ce côté?

— Comme il vous plaira, mon capitaine, mais il se fait tard et si nous nous mêlons des affaires des autres, nous manquerons les nôtres : nous arriverons au fort après la fermeture des portes.

— Tu dis vrai, continuons notre route.

— D'autant plus que dans ce pays-ci, les indigènes ne se gênent pas pour pousser des hurlements pareils à ceux que nous venons d'entendre, pour faire honneur à leurs dieux et à leurs déesses. On croit qu'ils sont en train de se dévorer les uns les autres; pas du tout; ces messieurs et ces dames sont en train de banqueter et de *faire une noce* à tous crins.

M. de Villiers levait la main pour faire signe à Rameau-d'Or de reprendre sa route, lorsqu'un cri déchirant traversa l'espace; le jeune homme frissonna.

Une pâleur mortelle couvrit subitement son visage.

Il venait de reconnaître la voix d'Angèle.

— En avant, garçon! fit-il d'une voix nerveuse.

Le soldat avait compris.

Sans explication plus ample, il se courba sur les rames, fit exécuter un crochet à l'embarcation et se dirigea rapidement vers le rivage.

Les cris devenaient de plus en plus distincts.

Le comte de Villiers bouillait d'impatience et d'inquiétude.

— Plus vite ! plus vite !

Rameau-d'Or lui tendit silencieusement une rame.

Louis la saisit.

La pirogue vola sur l'eau. A peine son avant grinça-t-il sur le sable que les deux hommes s'élancèrent à terre, le fusil à la main.

Ils se glissèrent alors à travers les broussailles qui leur masquaient la vue; puis pénétrant dans la forêt, ils marchèrent à grands pas du côté où les cris se faisaient entendre, répétés et perçants.

Leur marche devint une course furieuse.

Cette course à travers les halliers ne fut pas de longue durée.

Bientôt ils atteignirent le bord d'une clairière.

Là, un spectacle terrible s'offrit à leurs regards.

Une vingtaine d'individus, qu'à leur costume il était facile de reconnaître pour des planteurs Canadiens, hurlaient, gesticulaient et brandissaient des sabres, des haches, des fusils sur la tête d'un vieillard et d'une jeune fille entourés par eux.

Dans la jeune fille, le comte de Villiers reconnut la jeune Canadienne.

Il ne s'était pas trompé.

Poussant un cri de rage, sans même faire appel à

son compagnon, sans calculer le danger auquel il s'exposait, il se précipita d'un bond sur les lâches qui menaçaient les jours de sa bien-aimée.

Il s'ouvrit facilement un passage jusqu'à elle, repoussant, frappant et renversant tous les hommes qui l'en séparaient.

Rameau-d'Or, bien qu'il fût plus calme et murmurât à part lui :

— Ils sont beaucoup, ils sont trop !...

Suivit son chef, ne voulant pas le laisser s'exposer seul au premier effort de la colère de ces gens dont il venait entraver les projets, que ces projets dûssent aboutir à un crime, à un acte de justice ou de vengeance.

C'était bien un acte de vengeance et de justice à la fois que ces hommes grossiers et furieux prétendaient accomplir.

La victime qu'ils avaient choisie n'était rien moins que le père d'Angèle, l'homme mystérieux que le comte maudissait quelques instants auparavant, celui que les planteurs et les colons nommaient *le Proscrit* ou *le Sorcier*, ne sachant son véritable nom ni sa vraie origine.

Voici ce qui s'était passé :

Un certain nombre de planteurs revenaient du fort Duquesne où ils s'étaient rendus pour faire des achats, des ventes et des échanges.

Sur leur route, dans une sente écartée, ils rencontrèrent le vieillard cheminant côte à côte avec la jeune fille et regagnant paisiblement sa demeure au fond des bois.

Pendant les quelques heures passées au fort à faire leurs marchés, les planteurs ne s'étaient point abstenus de trinquer avec les soldats.

Leurs libations avaient été assez copieuses pour que sans être complétement ivres, ils se trouvassent sous le coup d'une vive surexcitation.

Le père et la fille s'écartèrent pour les laisser passer.

Ce fut ce qui faillit assurer leur perte.

Si les Canadiens ne s'étaient trouvés que quatre ou cinq, non-seulement ils se seraient gardés d'accoster le vieillard pour lequel ils éprouvaient un respect inexplicable et une terreur instinctive, mais ils auraient encore soigneusement évité sa rencontre et sa vue.

Malheureusement pour l'objet de leur antipathie et de leur haine, ils se comptèrent, ce qui les rendit braves.

S'encourageant les uns les autres, ils commencèrent à lui lancer quelques quolibets auxquels celui-ci dédaigna de répondre.

Ils s'enhardirent et, l'entourant, ils l'insultèrent grossièrement.

Si le vieillard avait été seul, peut-être se serait-il contenu et aurait-il continué sa route, au mépris de leurs insultes et de leurs railleries.

Mais, à bout de patience et craignant pour sa fille, il pensa qu'en faisant acte d'homme, il leur imposerait.

S'avançant résolûment vers les meneurs de la bande, il saisit le plus insolent et le plus braillard à la gorge, et, sans effort apparent, il le jeta à dix pas.

Cette preuve de vigueur exceptionnelle dans un homme d'un âge avancé étonna les planteurs.

Ils hésitèrent et firent même mine de lui céder la place.

Mais celui qui venait de se voir si rudement étrillé se releva et hors de lui, son couteau à la main, il s'avança vers le père d'Angèle, excitant ses camarades par ses railleries et ses reproches.

— Sus au proscrit ! A mort le sorcier ! hurlait-il... lâches, n'êtes-vous pas honteux de reculer ainsi devant un seul homme, laissez-moi passer que je lui plante mon couteau dans la poitrine.

Le père s'était placé devant sa fille attendant ses adversaires de pied ferme et les armes à la main.

Mais les Canadiens, excités par les railleries de leur camarade et comptant sur leur nombre, sa ravisèrent et tous à la fois se ruèrent sur lui.

Il y eut une mêlée horrible.

Le proscrit luttait avec la rage désespérée d'un père qui voit sa fille exposée à devenir la proie de bandits sans foi ni loi.

Les deux plus rapprochés roulèrent sur le sol, l'un, le crâne fendu, l'autre une balle dans le cœur.

Les autres se jetèrent sur lui comme une meute sur un sanglier acculé.

Pendant quelques minutes, le terrible vieillard secoua, entraîna, écrasa la grappe humaine qui s'était attachée à ses bras, à ses épaules et à ses jambes.

Ces gens égarés par l'ivresse et par l'odeur du sang, n'avaient plus qu'un but: terrasser, garrotter leur ennemi pour le tuer à leur aise.

Que pouvaient les efforts héroïques d'un seul homme contre vingt assassins?

Retarder de quelques instants sa défaite et sa chute.

Le succès des assaillants ne fut pas longtemps douteux.

Accablé par le nombre, le vieillard fut renversé, saisi, porté au centre de la clairière où, malgré les pleurs et les supplications de sa fille, on l'attacha étroitement au tronc d'un arbre.

On délibéra ensuite sur le châtiment qu'on allait lui infliger.

Ce châtiment, du reste, ne pouvait être autre que la

mort; il ne s'agissait plus que de choisir le genre de mort applicable au prisonnier.

En dehors du meurtre de leurs deux compagnons tués par le vieillard en se défendant, les accusations portées contre lui étaient de la plus haute gravité.

Mais la plus terrible de toutes, celle contre laquelle il lui était impossible de se défendre, par la raison toute simple que ses accusateurs ne pouvaient ni la prouver, ni même la formuler nettement, était l'accusation de sorcellerie.

Les planteurs étaient convaincus que ce malheureux jetait des sorts pour faire périr leurs troupeaux, détruire leurs moissons, incendier les cases et les plantations.

Peut-être par un reste de pitié pour la jeune fille qui se roulait à leurs pieds en leur demandant grâce et merci, ils résolurent d'épargner à leur victime toute torture extraordinaire.

Mais leur haine devait être assouvie.

Les cadavres de leurs amis demandaient vengeance.

Le proscrit fut condamné à mourir fusillé et à demeurer pendu a un arbre par les pieds pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

Tous ces hommes portaient des fusils; sans plus tarder, ils se mirent en mesure d'exécuter leur sentence.

Angèle, folle de désespoir, s'était élancée sur le corps de son père et s'était attachée à lui comme une chaîne vivante, résolue à ne pas lui survivre, lui jurant de partager son sort.

Les menaces des assassins, les prières et les ordres du condamné qui tour à tour la suppliait et lui ordonnait de l'abandonner et de sauver sa propre vie ne servaient à rien.

— Non, non, répétait-elle d'une voix étranglée par la douleur, ensemble! Père, nous mourrons ensemble!

Quant au proscrit, auquel nous conserverons cette dénomination jusqu'à nouvel ordre, le visage pâle, mais le regard ferme, il semblait défier ses ennemis. Si parfois il s'attendrissait, c'était sur sa fille, dont, lui absent, lui parti, lui mort, l'avenir l'effrayait. Qui la protégerait? Qui la défendrait? Son cœur se déchirait en une horrible agonie et il redoublait de prières et de douces paroles pour forcer la pauvre enfant à le quitter et à fuir ses persécuteurs.

Cependant la délibération était close.

Les planteurs visitaient leurs armes et formaient un demi-cercle autour de leur victime.

Deux ou trois d'entr'eux, les plus irrités, les plus féroces, sortirent du groupe et s'approchèrent de l'arbre fatal dans le but de rompre l'étreinte passionnée qui enchaînait l'enfant a son père.

La vaillante créature résista silencieusement aux efforts de ses bourreaux.

— Laisse-moi, va-t-en, chère fille! criait le vieillard. Au revoir! Dans le ciel!

L'enfant ne répondait que par ses larmes et ses caresses, et elle résistait, se tordant comme un serpent entre les mains qui le saisissent.

La rage du meurtre impuissant montait au cerveau de ces brutes sanguinaires.

Cette scène déchirante se prolongeait trop au gré de quelques-uns des planteurs plus pressés d'en finir que leur compagnons.

Ils commencèrent à murmurer.

Les uns se moquaient de ces hommes vaincus par la ténacité et la bravoure d'une faible enfant.

Les autres finirent par dire que puisqu'elle mettait obstacle à leur volonté, quisqu'elle tenait tant à partager le sort du sorcier, il fallait la satisfaire et la tuer elle aussi.

Le tumulte était à son comble.

L'ivresse et les fumées de l'eau-de-vie se mêlaient aux vapeurs du sang versé.

Peut-être la troupe furieuse, hors d'elle-même, allait-elle se laisser aller à suivre cette épouvantable impulsion, lorsque la venue soudaine des deux militaires changea la face des choses.

Nous l'avons dit plus haut:

M. de Villiers s'était vigoureusement frayé un passage jusqu'au proscrit, et se plaçant tout à coup devant lui et devant sa fille, il leur fit un rempart de son corps.

Pendant que les planteurs stupéfaits de cette apparition reculaient de quelques pas, Rameau-d'Or s'occupait activement à trancher les liens qui attachaient le proscrit au tronc noueux de l'arbre changé en poteau de supplice.

En apercevant le capitaine, Angèle avait retrouvé la voix et avec cette force que seul peut donner l'amour filial, elle s'était précipitée à ses pieds en lui criant à travers ses sanglots :

— Sauvez-le, Louis ! sauvez mon père!

— Ne craignez rien, Angèle! Je vous réponds de lui, répondit le comte d'une voix ferme.

— Ils se connaissent ! murmura le vieillard qui dans cette terrible occurrence conservait le calme propre aux âmes fortes.

Cependant l'officier, fixant un regard menaçant sur les planteurs terrifiés et reculant devant la flamme qui jaillissait de ses yeux :

— Lâches bandits! continua-t-il; êtes-vous des bêtes fauves ou des Indiens sauvages, pour vous acharner ainsi sur un vieillard et une enfant! Vive Dieu! Je ne sais qui me tient de faire un exemple sur l'heure et de vous infliger la peine méritée par votre couardise et votre cruauté.

Rameau-d'Or, tranquille comme un jour de parade, se tenait au port d'armes comprenant l'idée de son chef et l'aidant de son superbe sang-froid.

— Bas les armes d'abord! ordonna le comte de Villiers.

Les planteurs baissèrent la tête sans répondre et plusieurs fusils tombèrent aux pieds de l'audacieux jeune homme.

La vue de l'uniforme français leur inspirait une terreur salutaire.

Les fumées de l'ivresse se dissipaient.

La honte de leur crime, le remords entraient dans leur cœur.

C'étaient des hommes ignorants, des natures abruptes et superstitieuses, mais ils s'étaient égarés les uns les autres et la première effervescence de la colère passée, ils comprirent leur faute.

Ils tremblaient à la pensée que la justice française, justice militaire et sommaire, pouvait leur demander un compte sévère de leur indigne action.

Le comte devina les sentiments qui les agitaient.

Il comprit sa victoire et résolut d'en tirer le parti le plus prompt.

— Rameau-d'Or, dit-il à son soldat, immobile à son côté et prêt à exécuter ses ordres quels qu'ils fussent, Rameau-d'Or, ces misérables vont être con-

duits au fort Duquesne. Fais avancer le détachement !

— Oui, capitaine, répliqua l'ordonnance faisant un mouvement comme pour obéir, sans donner la moindre marque d'hésitation.

Les planteurs échangèrent des regards désolés.

Les pauvres diables connaissaient la justice expéditive du gouverneur.

Ils se crurent perdus et se mirent à trembler de tous leurs membres.

Mais alors le proscrit intervint; arrêtant Rameau-d'Or du geste, il s'avança à pas lents vers M. de Villiers soutenu par sa fille, tant l'avait brisé la lutte qu'il venait de soutenir.

Sur un signe de son capitaine, Rameau-d'Or était revenu sur ses pas.

Le veillard s'inclina avec une suprême noblesse devant le jeune homme et lui dit :

— Monsieur, je vous dois la vie. Soyez béni, non pour me l'avoir conservée, j'ai déjà trop vécu, mais pour m'avoir rendu à l'amour de ma fille bien-aimée que ma mort aurait tuée. Pour ce bienfait, je suis éternellement votre obligé ! Mais je vous en supplie, ne soyez pas généreux à demi.

— Parlez, Monsieur.

— Accordez-moi une grâce.

— Je n'ai rien à vous refuser.

— Ces hommes étaient égarés; ils ne savaient ce

qu'ils faisaient. Ils se repentent. Pardonnez-leur comme je leur pardonne.

— Ce que vous demandez là..., répondit le capitaine, ayant l'air de ne pouvoir accéder à la prière du vieillard.

— Pardonnez! murmura la jeune fille à son oreille. Pardonnez, Louis! je suis si heureuse!

— Je vous en conjure, reprit le proscrit, au nom de ce Dieu tout-puissant qui vous a conduit ici, pour devenir mon sauveur et celui de mon enfant.

En voyant intercéder pour eux celui-là même qu'ils avaient voulu assassiner, les Canadiens éclatèrent en sanglots et tombèrent à genoux devant lui et devant l'officier.

Le comte demeura un instant silencieux.

Les colons attendaient suppliants.

Il leur ordonna enfin de se relever et s'adressant au proscrit:

— Soit, Monsieur, fit-il, à votre considération, à votre prière, je consens à laisser aller ces hommes. Qu'ils s'éloignent donc! Qu'ils partent, mais qu'ils le sachent bien, c'est vous seul qui leur donnez la vie. Puissent-ils conserver le souvenir de votre générosité. Mais si jamais..., ajouta-t-il avec menace en se tournant vers les colons... si jamais ils l'oublient, prompte justice serait faite de leur ingratitude.

Les planteurs, heureux d'en être quittes à si bon

marche, n'attendirent pas une seconde invitation de partir.

Ils se relevèrent, prirent leurs armes et s'éloignèrent en toute hâte sans même regarder derrière eux, craignant à chaque instant de voir déboucher le terrible détachement que Rameau-d'Or avait été sur le point de requérir.

Les deux soldats, le vieillard et la jeune fille attendirent que le dernier d'entr'eux eut disparu.

Alors un joyeux éclat de rire retentit. C'était Rameau-d'Or qui le poussait.

— Compagnons, camarades, soldats, cria-t-il gaîment, déposez les armes !

M. de Villiers allait étouffer cet éclat de rire intempestif, mais le proscrit ne lui en laissa point le temps.

— Merci, monsieur, lui dit-il, en lui tendant la main. Voici ma main. Il y a plux de dix ans que je ne l'ai tendue à une main aussi courageuse et, ajouta-t-il lentement, aussi loyale, je l'espère.

L'officier prit la main du proscrit et la serra.

Le vieillard respira, soulagé d'un soupçon affreux qui l'avait saisi en entendant sa fille l'appeler : Louis, en l'entendant appeler sa fille : Angèle.

Celle-ci remercia son père d'un regard et d'un sourire qui lui payèrent au centuple l'avance faite par lui au jeune homme.

— Partons, père, retournons à la maison, dit-elle doucement.

— Allons.

— Vous êtes trop faible pour regagner seul votre demeure, dit le capitaine après une certaine hésitation.

Le proscrit sourit tristement.

Il n'était pas dupe des sentiments qui poussaient l'officier à lui offrir son assistance.

Mais ne voulant pas avoir l'air de comprendre, il lui répondit :

— C'est vrai, mon habitation se trouve loin d'ici, je serai heureux de vous y recevoir.

Angèle était rouge comme une fraise des bois.

Son amant dissimulait à peine sa joie.

Rameau-d'Or se mit à siffler une marche triomphale entre ses dents et la petite troupe s'éloigna lentement de cette clairière, où un meurtre odieux avait failli s'accomplir.

VIII

LE CHAUMIERE DU PROSCRIT

Ce fut l'âme débordant de félicité que Louis de Villiers regagna son cantonnement, après avoir accompagné jusqu'au seuil de leur chaumière le proscrit et sa fille qui se trouvaient désormais en sûreté.

Mais une mauvaise nouvelle l'attendait au fort Duquesne.

Le courrier de Québec venait d'arriver ; au nombre des lettres apportées par lui, il s'en trouvait une à l'adresse du capitaine de Villiers.

Cette lettre était du baron de Grigny, officier au régiment de Guyenne, l'ami d'enfance de notre héros. Elle lui annonçait que la comtesse de Maleval était parvenue tout récemment à découvrir le stratagème employé par son séducteur pour arriver à se séparer, à se débarrasser d'elle et de son amour.

Furieuse de se voir si lestement abandonnée par l'homme auquel elle avait sacrifié sa renommée et sa vertu ; exaspérée de se trouver chaque jour en butte aux ironiques consolations de ses admirateurs évincés, aux sourires de toutes les femmes envers lesquelles elle s'était montrée si sévère jadis, elle avait juré de tirer une vengeance éclatante de ce lâche abandon qu'elle considérait comme une insulte sanglante.

Son amour-propre souffrait autant plus peut-être, que son amour.

Elle avait fermé sa porte, et vivant seule, dans la retraite la plus absolue, à quelques lieues de Québec, elle mûrissait un projet dont l'exécution ne devait pas se faire attendre.

Depuis ce moment, personne n'avait pu pénétrer auprès d'elle.

Elle s'était confinée dans une de ses terres et se laissait oublier.

Le baron de Grigny recommandait sérieusement au comte de Villiers de se tenir sur ses gardes.

La haine implacable que madame de Maleval lui avait vouée ne reculera devant rien, lui écrivait-il. En plus d'une circonstance, le caractère de cette femme s'était révélé à ses yeux sous un jour effrayant.

Il ajoutait en terminant sa lettre qu'avant peu il re-

joindrait son ami au fort Duquesne, le gouverneur de la Nouvelle-France devant le charger d'une mission pour le commandant du fort.

Il promettait à son ami des renseignements et des détails plus amples lors de son arrivée.

Tout en haussant les épaules à la lecture de cette missive écrite légèrement, quoique sur un fond sérieux, le jeune homme, au lieu d'éprouver un sentiment de crainte ou d'appréhension, respira plus à son aise.

La haine de sa dernière maîtresse le déliait entièrement de tout remords envers le passé.

Que pouvait-il avoir à redouter de la haine d'une femme, au fond des terres, dans une retraite où jamais la comtesse n'aurait l'idée ni la possibilité de mettre le pied?

Avant qu'il ne retournât à Québec, sa colère aurait cent fois le temps de s'user et de s'éteindre.

— Et puis, se disait-il en souriant, s'il fallait se préoccuper des menaces de toutes les femmes abandonnées qui ne savent point prendre leur abandon en patience, où irait-on?

D'ailleurs, l'image d'Angèle était là, qui se plaçait entre lui et le souvenir de sa vindicative créole.

Après quelques minutes de réflexion, il jeta la lettre du baron de Grigny et il n'y songea plus.

En agissant ainsi, M. de Villiers prouva qu'il ne connaissait pas les femmes, même les femmes dont il s'était fait le cavalier servant.

Mais la passion aveugle, et le comte aimait passionnément la fille du proscrit.

S'il s'était agi d'une autre, il eût vu clair dans le caractère de ces séduisants lutins aux griffes roses, aux regards magnétiques, aux sourires enivrants.

Il eût bien su se mettre en garde contre ces Circés que leur organisation nerveuse, que leur nature exaltée rend si dangereuses, contre ces sirènes extrêmes dans le bien comme dans le mal, qu'une insulte à leur beauté pousse parfois jusqu'au crime.

Cette ignorance, ou plutôt cette insouciance, devait avoir pour lui des conséquences terribles. Il ne croyait pas à un orage, et surtout à un orage si prochain.

Tout à l'emportement d'un amour qu'il considérait comme le premier de sa vie, M. de Villiers faisait litière à son passé galant, méprisait les menaces de l'avenir et résumait son existence tout entière dans le présent qui lui offrait des jouissances de cœur infinies.

Sans avoir failli au serment que la jeune Canadienne avait exigé de lui, il venait, grâce à un hasard inespéré, d'obtenir l'accomplissement de son désir le plus cher.

Il l'avait vue chez elle sans contrainte. sous les yeux de son père et par le consentement exprès de celui-ci.

En effet, à la suite de leur rencontre providentielle. le vieux planteur et sa fille avaient conduit M. de Villiers et son fidèle Rameau-d'Or jusqu'en vue de sa demeure.

Là, s'inclinant cérémonieusement devant le jeune homme, il avait retenu dans la sienne la main tendue par lui.

Puis, après quelques instants de silence et de réflexion, les yeux fixés sur ses yeux avec une ténacité étrange, il lui avait dit :

— Une dernière grâce, Monsieur ?

— Je suis tout à votre dévotion, répondit Louis de Villiers décidé à tout faire pour acquérir la bienveillance et l'amitié du père de celle qu'il adorait.

— Ne partez pas sans me laisser le nom de l'homme à qui je dois plus que la vie, ajouta le veillard.

— Je me nomme Louis Coulon de Villiers.

Le proscrit tressaillit.

Son interlocuteur continua.

— Je suis capitaine au régiment de Royal-Marine, actuellement en garnison au fort Duquesne.

— Le comte de Villiers ! murmurait le père d'Angèle.

— Comte de Villiers, oui, Monsieur, répartit le

jeune homme étonné de voir qu'on lui donnait un titre négligé par lui... mais vous pleurez, monsieur!

Le proscrit essuyait furtivement deux grosses larmes qui tombèrent de ses yeux levés vers le ciel avec une expression de bonheur indicible.

Mais il se remit promptement et reprit :

— Monsieur le comte, voici ma modeste habitation. Si la réputation qui m'a été infligée par des colons ignorants et injustes ne vous effraie pas, si l'amitié, la reconnaissance d'un homme qui n'a jamais commis un acte de méchanceté ni de forfaiture ne vous semble pas à dédaigner, venez le plus souvent possible vous asseoir à mon foyer. Ma fille et moi, nous nous estimerons toujours très-heureux de vous y recevoir.

Le jeune homme s'était incliné à son tour en signe de remerciement et s'était retiré, maîtrisant avec peine la joie qui le mettait hors de lui-même.

Rameau-d'Or l'avait suivi en faisant une réflexion philosophique sur les vicissitudes des choses de ce bas monde, l'aveuglement des pères pour les amoureux de leurs filles, et ils étaient rentrés au fort Duquesne où la lettre du baron de Grigny attendait le comte de Villiers.

Nous venons de voir l'effet que produisit sur ce dernier la lettre pleine de prévoyance de son ami.

Le lendemain, le jeune officier s'empressa de rendre visite au solitaire.

Les jours suivants, il reparut.

Cordialement reçu par les hôtes de l'habitation isolée, il finit par prendre une telle habitude de ces visites au vieillard et à la jeune fille que ses pas le conduisaient instinctivement à la chaumière, sans le secours de sa volonté.

Rameau-d'Or ne l'accompagnait plus que rarement.

— Il paraît que je gêne mon capitaine, s'était dit le brave garçon, et il ne questionnait même plus M. de Villiers au sujet du proscrit et d'Angèle.

Du reste on attendait l'officier chaque jour et on le recevait avec les marques non équivoques d'une joie réelle ; si bien que le jeune homme et la jeune fille, aussi libres en présence du vieillard que quand ils se rencontraient seuls dans la forêt, en étaient venus à ne plus regretter ces heures bénies du ciel.

— Quand vous ne venez pas, Louis, lui disait Angèle, dans son naïf langage, il me semble que le soleil ne se lève pas pour notre maison.

Le proscrit qui pour la première fois de sa vie, à la connaissance de sa fille, se départait de ses habitudes de sauvagerie et d'isolement, considérait le jeune homme comme s'il eut été de la famille.

Il prêtait les mains à la liaison, aux amours naissantes des deux jeunes gens.

Il leur laissait la plus entière liberté, allant, ve-

nant, sans autrement s'inquiéter d'eux, demeurant parfois quatre ou cinq heures en courses dans la forêt et ne semblant pas autrement étonné ni mécontent de les retrouver causant ensemble comme à l'heure de son départ.

A part le bonheur que le comte de Villiers trouvait dans ces entretiens avec Angèle, pour laquelle son amour augmentait de jour en jour, le jeune homme s'intéressait de plus en plus à ce vieillard mystérieux.

Pour lui comme pour les autres il s'appelait : *le proscrit.*

Tout en se révoltant contre la stupidité et le préjugé qui l'avaient jeté si brutalement en dehors de la société, qui en avaient fait le but de l'antipathie ou de la terreur générale, il ne pouvait de temps à autre s'empêcher de se demander si ce malheureux n'avait jamais mérité cette antipathie et ce mépris inexplicables par des actes quelconques, réprouvés par l'honneur.

Mais quand ces pensées lui venaient, un regard jeté sur la loyale figure de cet homme, un sourire de son innocente maîtresse le désarmaient et chassaient ses soupçons involontaires.

Peu à peu, la confiance finit par s'établir entre les deux hommes.

Durant leurs longues causeries le comte de Villiers avait été à même d'apercevoir et d'apprécier les

vastes connaissances, l'esprit cultivé et la rectitude du jugement de ce vieillard haï par tous, sans que jamais à sa connaissance, il eut causé de préjudice à âme qui vive.

Les ténèbres qui enveloppaient le passé de son hôte, piquaient sa curiosité.

Il se sentait attiré, dominé par cette nature forte, énergique, hautaine, qui acceptait, sans courber la tête, un opprobre immérité.

A l'injustice des colons et des planteurs, le proscrit répondait par le silence du dédain.

Jamais une plainte ni un murmure ne sortaient de sa bouche.

Il n'avait qu'indulgence pour ses persécuteurs et ses grossiers ennemis ; et si parfois il s'en occupait, c'était pour leur rendre des services dont aucun d'eux ne connaissait jamais l'auteur.

Le comte de Villiers se le disait avec juste raison : cet homme singulier avait vu des temps meilleurs.

Son existence n'avait pas toujours été réduite à la culture de ce coin de terre isolé.

La fréquentation de la haute noblesse se sentait en lui.

Ses manières révélaient malgré lui le grand seigueur.

Soit en Europe, soit en Amerique, il avait dû tenir une large place, occuper une position élevée.

Ces pensées avaient tellement germé et travaillé dans l'esprit du capitaine qu'elles étaient pour lui arrivées à l'état de certitudes.

Aussi plusieurs fois, sans en avoir l'air, avait-il essayé de pénétrer le mystère qui voilait la première vie du père de la jeune Canadienne.

Mais tous ses efforts pour l'amener sur le terrain des confidences furent vains.

Le vieillard qui parlait d'une façon si originale et si intéressante de toutes choses ne le concernant point, possédait un merveilleux talent pour rompre les chiens dès que le jeune homme mettait la conversation sur ce sujet.

Sans froisser son curieux interlocuteur, il trouvait facilement moyen de le dépister.

C'était à damner un saint.

Aussi l'amant d'Angèle se donnait-il au diable sans avancer d'un pouce dans ses recherches.

Le problème restait insoluble pour lui.

Après un mois d'une fréquentation aussi assidue, il était aussi peu instruit que le premier jour de leur rencontre, sur le nom véritable, sur la naissance et sur le passé de son hôte.

Un matin, M. de Villiers arriva à la chaumière de meilleure heure que d'habitude.

Il était venu en chassant à travers la forêt.

Il apportait un superbe coq de bruyères.

Le proscrit, occupé en ce moment à laver et à nettoyer son fusil, le reçut en le remerciant.

— Voilà qui m'évitera la peine d'aller en quête de notre repas du matin, ajouta-t-il, Angèle va accommoder ce gibier dont je ne suppose pas que vous nous refusiez de prendre votre part. A cette heure, vous ne devez pas avoir déjeuné?

— Ai-je déjeuné, Angèle? demanda gaîment le jeune homme.

— Vous ne devez même pas y avoir pensé, répondit la jeune fille sur le même ton.

— C'est vrai.

— Vous acceptez mon offre, alors?

— De grand cœur et de grand appétit.

— Reposez-vous. Dans une-demi heure au plus, nous nous mettrons à table, n'est-ce pas, fillette?

— Oui, père, répondit Angèle qui vaquait déjà à ses devoirs de bonne ménagère.

— Voulez-vous que je vous aide, fit l'officier en s'approchant de la fille du proscrit qui commençait à plumer le coq de bruyères.

Elle se mit à rire et se retira.

— Avouez que vous méritiez bien cette réponse dédaigneuse, dit son père.

— Tel père, telle fille, repartit finement le comte de Villiers.

Son hôte n'eut pas l'air de comprendre l'épigramme du jeune homme.

— Quoi de nouveau au fort? demanda-t-il

— Rien que je sache.

— Comment! vous n'avez reçu aucune nouvelle?

— Aucune.

— C'est singulier, fit le chasseur avec une certaine insistance qui étonna l'officier.

— Pourquoi?

— Pour... pour rien.

— Vous hésitez à me répondre?

Le vieillard avait eu en effet un moment l'air embarrassé. Il répliqua vivement :

— Non pas. Ma question vous étonne bien à tort; mais tout va si mal dans la colonie... que malgré soi on est toujours sur le qui-vive.

— C'est un peu vrai, le mal existe un peu partout, mais qu'y faire?

Le père d'Angèle secoua tristement la tête.

— Depuis combien de temps habitez-vous le fort Duquesne, capitaine?

— Depuis plus de deux mois.

— Vous avez passé quelque temps à Québec?

— Oui.

— Et vous ne savez rien de ce qui se passe ici?

— Pas grand'chose; et je ne demande pas mieux

que de compléter mon instruction. Entre nous soit dit, tout ce que j'ai vu m'a paru déplorable.

— Oui, déplorable est le mot, répondit le vieux chasseur avec amertume, et cependant, cette contrée est une des plus richement dotées du Nouveau-Monde. Il aurait été facile d'en faire une magnifique colonie.

— A qui la faute, s'il n'en est rien?

— A nous tous, répondit sèchement le vieillard.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est juste, mais en quelques mots je vous mettrai au courant. D'ailleurs, il n'est pas mauvais que, devant faire un assez long séjour en ce pays, vous sachiez comment les choses s'y passent.

— Je vous serais obligé de m'instruire à ce sujet. Vous devez d'autant mieux le connaître, que probablement depuis longues années vous habitez la colonie.

Un sourire équivoque plissa les lèvres du vieillard à cette question directe.

— Oh! répondit-il avec indifférence, le premier venu pourrait vous renseigner aussi bien que moi : mais n'importe, écoutez-moi, je vous prie.

Le capitaine aurait sans doute préféré causer avec la jeune fille qui venait de rentrer et mettre le couvert, mais comme, somme toute, la question était sérieuse et fort intéressante pour lui, il se résigna assez

facilement à prêter attention à ce qu'allait lui dire son interlocuteur.

— Ce que vous me demandez est grave, monsieur, un pauvre malheureux comme moi, mis pour ainsi dire au ban de la société, n'a guère le droit de porter un jugement sur ceux qui l'entourent, reprit-il tristement. Cependant, j'essaierai de vous satisfaire. Pour entrer du premier coup au cœur de la question, prenez en masse la population du Canada, et dans tous les rangs qui la composent, vous trouverez le même esprit de démoralisation, la même rapacité, la même bassesse.

- Eh quoi! En est-il donc ainsi, dans ce malheureux pays?

— Monsieur, nous marchons à une ruine certaine, cela est évident. Avant dix ans, cette magnifique colonie, qu'on avait nommée la Nouvelle-France, qui nous a coûté des flots d'un généreux sang, ne nous appartiendra plus et sera tout entière passée entre les mains des Anglais.

— Nos ennemis sont puissants, il est vrai; depuis longtemps déjà ils convoitent nos possessions, et avec l'entêtement particulier à leur race, ils essaient continuellement, sans se rebuter jamais, de nous en chasser, mais...

— Oui, les Anglais sont opiniâtres. Chaque tentative qui échoue est immédiatement suivie par une

tentative nouvelle ; mais si nous n'avions qu'eux à combattre, jamais ils ne réussiraient à nous vaincre. Nos ennemis les plus redoutables se trouvent au milieu de nous.

— Que voulez-vous dire?

— Quels sont les gens qui nous arrivent d'Europe comme colons? des hommes perdus de vices, des femmes de mauvaise vie pour la plupart. Les chefs de la colonie, ruinés en Europe par des débordements de toutes sortes, viennent ici pour refaire leur fortune, comme ils disent, et tous les moyens leur sont bons pour obtenir ce résultat : prenant l'argent de toutes les mains, sans se préoccuper de la façon dont ils le prennent, ils sacrifient tout à leur cupidité.

— Le tableau que vous me faites là est bien sombre ; pour l'honneur de l'humanité je veux croire qu'il est exagéré.

Le proscrit éclata d'un rire railleur.

— Les honnêtes gens se comptent ici, dit-il. Leur nombre ne va pas jusqu'à dix. Monsieur le marquis Duquesne de Menneville est un gentilhomme de grande maison, de haute capacité, d'une honorabilité proverbiale qui veut sincèrement le bien. Qu'a-t-il fait depuis son arrivée? Rien.

— Comment ! Rien ?

— Rien, je le répète, Monsieur; ses réformes ne sont qu'à la surface. Il ne pouvait en être autrement, vous

le reconnaîtrez bientôt. Pour obtenir un résultat, il faudrait arrêter tous les administrateurs de la colonie, les mettre en jugement et leur faire rendre gorge. Le gouverneur n'en a ni le pouvoir, ni la volonté, car il n'ignore pas qu'il se trouve entre les mains de ces administrateurs fort écoutés à Versailles, et qu'un rapport défavorable ruinerait non-seulement sa fortune, mais briserait encore sa carrière et anéantirait à tout jamais son crédit à la cour.

Le visage du jeune capitaine s'assombrit.

— Comment se fait-il que vous, dont l'existence s'est écoulée dans les bois, vous sachiez tant de choses que j'ignore, et que vous les sachiez si bien?

— Ah ! fit-il avec ironie, c'est que nous autres, habitants, ces choses nous intéressent au plus haut point, placés que nous sommes pour ainsi dire, entre l'enclume et le marteau, dépouillés tantôt par les uns, tantôt par les autres sous le plus futile prétexte et cela sans recours d'aucune sorte contre personne

— Puisque vous avez si bien commencé à m'instruire, continuez, je vous prie ; vous me rendrez un véritable service en le faisant et peut-être, grâce au crédit personnel dont je jouis auprès du gouverneur, cette révélation ne serait-elle pas inutile aux intérêts des colons.

Le vieillard secoua la tête en souriant avec amertume.

— Il est trop tard, monsieur, reprit-il. Le mal a jeté de trop profondes racines pour qu'il soit possible d'y apporter un remède efficace ; cependant, puisque vous le désirez, je continue.

— Je vous remercie de cette obligeance.

— Le mal dont je vous parlais remonte haut, Monsieur. Il date de la fondation de la colonie. Voici comment : Lorsque les premiers Français débarquèrent dans cette contrée, ils trouvèrent un pays vierge ; habité seulement par des nations Indiennes nomades, belliqueuses il est vrai, passionnées pour la liberté, mais avec lesquelles en somme, à part quelques-unes sans importance pour l'intérêt général, on parvint à s'entendre assez facilement. On contracta des alliances qui assurèrent la tranquillité du nouvel établissement. Pour le bien-être commun, il aurait fallu qu'on laissât chaque colon libre de choisir lui-même sa résidence et de s'établir où cela lui plairait ; le terrain ne manquait pas, grâce à Dieu. Eh bien, au contraire, on exigea que les nouveaux débarqués se fixassent tous sur le même point. En un mot on fonda une ville avant de songer aux moyens de nourrir les habitants. Puis après cette ville, une seconde, une troisième, que sais-je? de façon que tous les métiers prospérèrent hors le plus utile de tous, celui d'agriculteur, et que les colons mouraient de faim. Ce ne fut pas tout. Le roi divisa la Nouvelle-France inculte en-

core et presqu'inhabitée en Duchés, Comtés et Seigneuries dont il distribua généreusement les titres et les brevets à une foule de courtisans qui jamais n'avaient songé à passer la mer et qui expédièrent ici des intendants chargés de veiller à leurs intérêts. Or, ces intendants, pauvres diables toujours sans sou ni maille, n'ont pensé qu'à une chose : s'enrichir ; de sorte que la misère ne fit qu'aller en augmentant et que, malgré les efforts et le dévouement de certains hommes bien intentionnés, elle atteignit enfin, et cela en très-peu de temps, le point où nous la voyons aujourd'hui.

— Mais quel moyen employer pour remédier à cet état de choses ? demanda le capitaine, vivement ému par ce tableau si sombre de la situation de la colonie.

— Je vous le répète ; il est bien tard, Monsieur ; cependant, peut-être y parviendrait-on ; mais il faudrait trancher dans le vif.

— C'est-à-dire ?...

— Délivrer avant tout les colons des intendants ; rendre la terre libre en abolissant les Seigneuries et laisser chacun libre d'exploiter à sa guise.

— Hum ! fit le gentilhomme, c'est un moyen extrême.

— Nous ne ferions en cela que suivre l'exemple de nos voisins les Anglais ; de plus, purger le pays des mauvais sujets venus d'Europe, qui ne sont bons à

rien qu'à inoculer aux colons les vices dont ils sont infectés.

— C'est plus qu'une réforme que vous demandez là, Monsieur ; c'est presqu'une révolution sociale.

— Je le sais, capitaine. Aussi en ai-je depuis longtemps déjà reconnu l'impossibilité.

— Mais il me semble que tous les colons envoyés ici ne sont pas des mauvais sujets ainsi que vous le prétendez. Est-ce que, après la première paix avec les Iroquois, les officiers et les soldats du régiment de Carignan, tous fort braves et surtout fort honnêtes, n'obtinrent pas leur congé à la condition de se fixer dans la colonie?

Un nuage passa sur le front du proscrit dont une pâleur livide envahit subitement le visage.

— En effet, capitaine, reprit-il avec émotion; on distribua même des Seigneuries au plus grand nombre d'entr'eux; et comme la plupart étaient gentilhommes, la Nouvelle-France possède à elle seule à présent plus de noblesse que toutes les autres colonies ensemble.

— Mais que devinrent ces officiers et ces soldats?

— Ils se dispersèrent, ajouta-t-il, d'une voix altérée et se fixèrent sur toute l'étendue du territoire. Beaucoup d'entre eux s'enfoncèrent dans les forêts vierges dans lesquelles ils firent des défrichements. Ils épousèrent des Indiennes, devinrent chasseurs et peu à peu se mêlèrent aux naturels du pays. C'est aux

descendants de ces gentilshommes qu'on a donné le nom de *Bois-brûlés*, à cause de la teinte bistrée que le croisement des races a imprimée sur leur peau.

— Peut-être vous-mêmes êtes-vous un Bois-brûlé, mon hôte?

— Qui sait? répondit-il avec un sourire contraint.

— Une idée, un souvenir m'a toujours tourmenté, murmura le jeune homme.

— Quel souvenir?

— Un de nos parents faisait partie de ce régiment de Carignan.

— Ah! s'écria le vieillard qui se leva, comme s'il avait été atteint d'une balle en pleine poitrine. Voilà votre repas servi, ajouta-t-il brusquement en détournant la tête.

— Ne le partagerez-vous pas, demanda M. de Villiers stupéfait de ce changement singulier dans le ton et les manières de son hôte.

— Non, monsieur le comte, c'est impossible.

L'officier allait insister, mais un regard d'Angèle lui cloua les lèvres.

— Vous m'excuserez, continua le père, je me vois obligé de vous fausser compagnie... Une affaire... un rendez-vous auquel je ne puis manquer .. des voyageurs à qui j'ai promis de servir de guide.

— Ne vous gênez pas, mon hôte, dit le capitaine qui n'eut pas l'air de s'apercevoir que le vieux

chasseur cherchait un prétexte pour s'éloigner.

— Merci, capitaine. Je vous laisse avec ma fille. Elle vous empêchera de vous apercevoir de mon absence, ajouta-t-il en souriant.

— Je ferai de mon mieux, père, dit-elle ingénûment.

— *Bois-brûlé*, ou non, capitaine, réprit le proscrit en lui serrant la main, souvenez-vous que je vous suis dévoué corps pour corps.

— Je le sais.

— Si quelque jour vous avez besoin de mon aide, comptez sur moi.

— J'ai foi en vous.

Le vieillard embrassa sa fille et se dirigea vers la porte.

Mais au moment où il allait sortir, il se ravisa et revenant lentement sur ses pas :

— Monsieur le comte, avez-vous depuis peu reçu des nouvelles de votre frère? demanda-t-il.

— Non, pourquoi me faites-vous cette question, Monsieur?

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ? continua-t-il sans répondre à l'interrogatoire du capitaine.

- Je n'ai pas vu M. de Jumonville depuis mon débarquement en Amérique, dit le comte ; lorsque j'ai quitté Québec, je comptais le trouver au fort Du-

quesne, mais le matin même de mon arrivée il avait quitté le fort chargé d'une mission par le gouverneur, dont il est aide de camp.

— Une mission auprès des Anglais?

— Oui. Pauvre frère! Comme il a dû regretter de ne pas pouvoir retarder son départ de quelques heures afin de m'embrasser avant de se mettre en route.

— Et depuis lors?

— J'attends son retour impatiemment :

— Dans nos forêts, mieux vaut avoir affaire aux Peaux-Rouges et même aux bêtes fauves qu'aux Anglais, dit le proscrit avec une sombre amertume.

— Que voulez-vous dire ?

— Courage, Monsieur de Villiers, courage ! répondit le Proscrit d'une voix étouffée. Tournant brusquement le dos au jeune homme vivement émotionné par ces paroles énigmatiques, il s'éloigna à grands pas de sa demeure

———

IX

LES MESSAGERS

Les deux jeunes gens étaient demeurés immobiles.

Ce brusque départ, ces paroles d'encouragement empreintes d'une si grande tristesse les avaient frappés de stupeur.

Louis de Villiers s'était senti chanceler.

L'approche d'un malheur pesait sur lui ; un douloureux pressentiment lui serrait le cœur.

Un moment, il eut l'idée de se précipiter à la poursuite du père d'Angèle, de le rejoindre et de lui demander l'explication de son sinistre adieu.

Mais la vue de la jeune fille le retint.

Elle le regardait avec une anxiété touchante.

Elle le sentait souffrir, et elle partageait sa souffrance.

Il fit un effort et lui dit :

— Angèle, vous ne savez rien, n'est-ce pas ?

Elle lui répondit vivement :

— Rien, rien qui doive vous attrister, vous effrayer.

— Votre père m'a mis la mort dans l'âme.

— Pourquoi vous inquiéter ainsi, mon Louis? mon père ne vous a rien annoncé de positif.

— Peut-être n'a-t-il pas osé être plus explicite sur le malheur qu'il m'a fait pressentir.

— Quel malheur? Pourquoi ces pressentiments? Vous reverrez bientôt votre frère, mon ami.

— Dieu le veuille! mais les derniers mots prononcés par votre père ont retenti à mon oreille comme un glas funèbre.

— Espérez!

— Espoir, dites-vous, Angèle! Votre père lui, m'a crié : Courage. Pourquoi suis-je sans courage? Pourquoi suis-je sans espérance?

— Vous l'aimez donc bien, votre frère! interrogea-t-elle avec une légère émotion que le capitaine, tout à ses sombres pensées, ne remarqua point.

— Comme un autre moi-même, répondit-il.

Et se laissant aller au sentiment qui le dominait, il ajouta :

— Pauvre Jumonville! si beau, si brave, si loyal! C'était plus qu'un frère, mieux qu'un ami pour moi.

Sans s'en douter, le frère du comte de Jumonville parlait déjà au passé de ce frère bien-aimé et faisait son oraison funèbre.

La jeune fille s'en aperçut et voulant changer le cours de ses réflexions :

— Louis! lui dit-elle de sa voix la plus caressante.

— Angèle! répliqua le capitaine, cherchant à secouer sa torpeur et sa tristesse : Qu'avez-vous? Parlez.

— Est-ce donc cela aimer?

— Oui, chère enfant, c'est cela. L'amour, qu'il soit fraternel ou passionné est un composé de joies et de douleurs, de plaisirs et de peines, de désespoirs et d'espérances.

— Malheureux qui n'a pas ces joies et ces souffrances!

— Tu dis vrai, Angèle, fit tendrement l'officier.

— Mon Louis, je t'aime bien alors, puisque je ressens, puisque je partage toutes tes appréhensions?

— Tu m'aimes donc, Angèle? s'écria le jeune homme avec passion.

— Vierge Sainte! voilà la première fois que nous nous disons : tu.

— Je ne m'en étais point aperçu; je laissais parler mon cœur.

— En vous voyant si triste, si malheureux tout à l'heure, j'ai éprouvé comme une défaillance... mon cœur a cessé de battre.

— Vraiment?

— Oui! J'aurais donné tout au monde pour te.....,

elle se reprit pendant qu'il lui baisait les mains, pour vous rendre un peu d'espoir. Mon impuissance me désole.

— Cher ange !

Il l'écoutait avec ravissement.

Elle continua.

— N'est-ce pas que mon père est le meilleur des hommes ? N'est-ce pas que les autres sont des méchants de ne pas l'aimer? S'il nous a laissés seuls, c'est qu'il a compris ton besoin de consolation.

— Ne parle pas ainsi, Angèle, ne me rappelle pas que mon frère court un danger que je soupçonne, que je pressens sans pouvoir le comprendre. Laisse-moi ne voir que toi, laisse-moi lire dans tes yeux toutes les promesses d'un bonheur qui sera nôtre. J'oublierai peut-être des craintes chimériques. Oh ! c'est bien la première fois que j'aime, que j'aime avec mon cœur.

— Moi, c'est la première et dernière fois ! murmura la jeune fille du proscrit en posant ses deux mains réunies sur son cœur. Je voudrais toujours vivre comme je suis là, avec toi, près de toi !

Leur ivresse était pure et chaste.

Aucune pensée coupable ne venait à l'esprit du Lovelace, du Don Juan, du blasé coureur de ruelles de Versailles, aux genoux de cette enfant de la nature.

C'est à peine si, entendant un bruit de pas rapides et croyant au retour du proscrit, il osa s'approcher

d'Angèle, lui mettre un baiser au front et lui dire en tremblant :

— Angèle, à partir d'aujourd'hui, nous sommes fiancés. Nos âmes sont sœurs. Tu m'appartiens comme je t'appartiens. Désormais, aucune puissance humaine ne sera assez forte pour nous désunir. Aussitôt ton père revenu, je lui demanderai ta main.

La fille du proscrit jeta un cri de joie folle et s'élança rougissante et le visage inondé de larmes dans une autre pièce attenante à la salle commune.

Le capitaine inquiet fit un mouvement pour la suivre ; en ce moment on frappa à la porte de la chaumière.

Il s'arrêta, et après avoir jeté un dernier regard du côté où venait de disparaître la jeune fille

— Entrez, dit-il.

La porte s'ouvrit. Deux hommes parurent.

Le premier était un chasseur Canadien, le second un Peau-Rouge.

Leurs vêtements en désordre, usés, tachés de boue et déchirés en maints endroits indiquaient qu'ils avaient fait une longue route.

— Quel que soit le motif qui vous amène, reprit le capitaine, soyez les bienvenus dans cette chaumière. Si vous êtes fatigués, voici des siéges, si vous avez faim, sur cette table sont des aliments. Si vous avez soif, voici à boire. Donc, asseyez-vous, buvez et mangez.

Le chasseur Canadien s'inclina en signe de remerciement et faisant quelques pas dans l'intérieur de la chambre.

— Nous sommes fatigués, répondit-il d'une voix sombre, mais l'heure du repos n'a pas encore sonné pour nous. Si grandes que soient la faim et la soif que nous éprouvons, nous avons fait serment de ne point nous reposer, de ne pas boire et de ne pas manger avant d'avoir accompli la mission dont nous nous sommes chargés.

— Faites à votre guise, vous êtes les hôtes de cette demeure. Je n'ai le droit de vous contredire en rien; s'il vous plaît de garder le silence, je ne vous interrogerai pas.

— Interrogez, au contraire, monsieur, et nous répondrons, car c'est vous que nous cherchons.

— Moi! fit-il avec surprise.

— Vous-même.

— Vous ne me connaissez pas?

— Peut-être, monsieur. Mais, je vous le répète, c'est vous que nous cherchons. C'est à vous seul que nous avons affaire.

— Voilà qui est étrange, murmura le capitaine. Qui donc êtes-vous, vous-mêmes, pour être aussi sûrs de votre fait?

— J'ai l'honneur, n'est-ce pas, de parler au comte Louis Coulon de Villiers? reprit froidement le Cana-

dien, sans répondre autrement à la question qui lui était adressée.

— Je suis en effet le comte Louis Coulon de Villiers, fit le jeune homme, mais raison de plus, puisque vous savez qui je suis, pour que je sache qui vous êtes.

— Qu'à cela ne tienne, capitaine.

— J'attends, monsieur, dit l'officier avec impatience.

— Moi, je suis Pierre-Jean-Baptiste Berger, répliqua le chasseur. Celui-ci est Kouha-Handè, le chef des Loups-Hurons. Tous deux, nous accompagnions M. de Jumonville.

— Mon frère! s'écria le jeune homme.

— Oui, monsieur le comte, votre frère, dit le chasseur en baissant tristement la tête.

Enfin, reprit le comte avec joie, je vais donc apprendre des nouvelles de mon frère! Soyez les bienvenus, braves gens, parlez, je vous écoute.

— Les nouvelles dont nous sommes porteurs, reprit le Canadien, ce n'est pas ici que vous devez les apprendre.

— Où donc, alors?

— Venez, capitaine, vous le saurez.

— Où voulez-vous me conduire?

— Auprès de votre frère!

— Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnés? Qui peut le retenir?

— Je ne puis vous répondre en ce moment. Suivez-moi.

— Certes, je vous suivrai, car maintenant je me souviens avoir entendu parler de vous par mon frère comme d'un ami dévoué.

— Dévoué jusqu'à la mort; oui, capitaine, dit le Canadien d'un ton lugubre.

Le jeune homme tressaillit.

— Vous m'effrayez, dit-il. Parlez. Vive Dieu! je suis un homme; j'ai du courage! Mon frère serait-il blessé?...

— Vous le verrez dans quelques instants, capitaine. Alors vous saurez la vérité.

— Je ne vous demande qu'une minute pour prendre congé de la maîtresse de cette habitation.

— Faites, mais faites vite.

— Je vais...

Mais avant que le comte de Villiers eût achevé sa phrase, la porte de la chambre dans laquelle s'était réfugiée la jeune fille s'entr'ouvrit et une voix douce lui dit:

— Suivez ces hommes, mon bien-aimé Louis.

— Vous m'attendrez?

— Oui, et en vous attendant je prierai pour vous.

— Jeune fille, dit lentement le chasseur canadien, après que vous aurez prié pour les vivants, n'oubliez pas de prier pour les morts.

— Pour les morts? s'écria-t-elle avec effroi.

— Oui.

— Que signifie? demanda le comte de Villiers en se tournant vers Berger qui venait de parler.

Berger ne répondit pas.

Angèle lui évita une violente apostrophe de l'officier, en répétant à ce dernier:

— Allez! allez!

— Soit, fit-il, marchons, compagnons, je vous suis.

Et se retournant du côté de la porte toujours entr'-ouverte, il cria à la jeune fille:

— Merci, Angèle, merci, ma bien-aimée! Adieu, bientôt, dans peu, je serai de retour avec lui, avec mon frère qui va devenir le tien.

Un soupir lui répondit et la porte se referma.

X

LES DEUX FRÈRES

Les trois hommes perdirent bientôt de vue la chaumière du proscrit.

Une pirogue était amarrée dans le petit port.

— Voilà notre chemin, dit le chasseur, en montrant la rivière.

— Celui-là ou un autre, peu m'importe, répliqua le capitaine, pourvu que nous arrivions promptement.

Nous arriverons toujours à temps, fit Berger en détournant les yeux.

— Vous êtes sûrs que mon frère nous attendra?

— Oui. Il nous attendra.

— Dans combien de temps serons-nous arrivés?

— En moins d'une heure.

— Soit, partons.

Il monta dans la pirogue. Les deux hommes le sui-

virent, saisirent les rames et la légère embarcation commença à descendre rapidement le courant.

En moins de vingt minutes, elle se trouva dans l'Alleghany, sa course redoubla de vitesse.

Le capitaine était silencieux, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée, il réfléchissait profondément. Il se sentait peu à peu envahir par une inexprimable tristesse; les façons des deux hommes qui l'accompagnaients lui semblait étranges; leurs réticences obstinées, inexplicables ; il ne comprenait rien à leur conduite et cherchait vainement dans son esprit les motifs qui pouvaient les engager à agir à son égard ainsi qu'ils le faisaient.

Pourquoi, si son frère était malade ou blessé, ne pas le lui avoir dit tout de suite au lieu de le laisser dans une ignorance qui accroissait son inquiétude, au lieu de la calmer ? Deux ou trois fois, il avait essayé de les interroger, mais ils s'étaient bornés à détourner tristement la tête, sans rompre le silence auquel ils s'étaient voués.

Bien que Berger eût répondu au comte de Villiers qu'en moins d'une heure il serait rendu auprès de son frère, un plus long temps s'écoula avant que leur pirogue n'abordât.

Une seule fois l'officier, incapable de maîtriser plus longtemps son impatience et son inquiétude, leur

demanda s'ils étaient encore loin du terme de leur course.

Kouha-Handé n'était point sorti de son mutisme.

Berger lui avait répondu un :

— Nous arriverons, hélas !

Qui lui avait fait froid au cœur.

Enfin la pirogue dévia de la ligne droite, se rapprocha du bord de la rivière et bientôt son avant grinça sur le sable de la plage; les trois hommes sautèrent vivement à terre.

Le chef Indien tira l'embarcation hors de l'eau et il la cacha dans le tronc creux d'un arbre mort, mais encore debout.

— Venez, dit Berger

Ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Leur marche fut pénible et longue.

Les deux chasseurs marchaient lentement et comme à regret.

Le jeune homme se contraignait, afin de ne pas leur crier :

— Plus vite !

Enfin, ils débouchèrent dans une vaste clairière. On s'arrêta.

— C'est ici, dit Berger en se découvrant.

— Ici, répondit le capitaine, en regardant autour de lui avec surprise.

— Oui, reprit le chasseur, dans cette clairière.

— Mais, fit le jeune homme avec hésitation, je ne vois personne autre que nous?

— Parce que, capitaine, reprit le Canadien avec une ironie douloureuse, vous regardez sur la terre, au lieu de regarder dessous.

— Ciel! s'écria le comte en chancelant, mon frère!...

— C'est dans ce lieu qu'il a été tué.

— Oh! malheur à moi! s'écria le jeune homme en cachant sa tête dans ses mains et en éclatant en sanglots.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Les deux coureurs de bois se tenaient silencieux et mornes auprès de cet homme si fort et si brave, que la douleur avait terrassé et qui pleurait comme une faible femme, comme un enfant.

Soudain, il releva la tête et le visage pâle, les yeux étincelants, le regard fixe, il se dirigea vers une légère éminence qui se trouvait au centre de la clairière.

— C'est là que vous l'avez mis, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui, répondit sourdement le chasseur.

Le capitaine tomba sur les genoux et pria.

Cette prière fut longue, entrecoupée de sanglots déchirants.

Berger, agenouillé près de lui, priait aussi.

Le chef Indien, malgré l'impassibilite qui caractérise sa race, debout derrière les deux hommes,

courbait tristement la tête et les contemplait avec une expression de sympathie et de pitié aussi touchante que leur propre douleur.

Enfin le capitaine se releva. Il essuya ses larmes et serrant avec force le bras du Canadien :

— Maintenant, fit-il d'une voix brève et hachée par le désespoir ; maintenant vous qui l'avez vu mourir, dites-moi comment il a été frappé, pour que je connaisse ses assassins et que je puisse le venger.

— Vous avez dit vrai, capitaine, répondit le chasseur. Votre frère a bien réellement été assassiné et cela dans un lâche, dans un odieux guet-apens.

— Parlez, mon ami, parlez, je vous écoute, car, j'en suis certain, si vous m'avez conduit ici, c'est que vous avez compris que sur sa tombe seule devait m'être fait le récit de sa mort. Dites-moi bien tout. Je veux connaître jusque dans ses plus infimes détails le crime dont il a été victime.

— Ecoutez-moi donc, capitaine, et je vous dirai comment les choses se sont passées.

— Asseyons-nous près de cette tombe, reprit le capitaine. Mon frère assistera invisible à ce récit et Dieu permettra que son esprit m'inspire la conduite que je devrai tenir pour tirer de ses assassins une éclatante vengeance.

Berger prit alors la parole et rapporta dans les plus minutieux détails les faits tels qu'ils s'étaient passés.

Le récit fut long et souvent interrompu par les larmes du jeune homme et ses exclamations de colère et de douleur.

Depuis plusieurs heures déjà, le soleil était couché. Une nuit profonde couvrait la terre, aucun des trois hommes ne semblait s'en apercevoir. Berger parlait toujours et ses auditeurs l'écoutaient avec un intérêt sans cesse croissant.

Enfin il s'arrêta.

— Merci, dit le jeune homme, en pressant la main du chasseur. Merci de m'avoir instruit aussi bien ; je n'aurai garde d'oublier le nom des deux assassins. Ils sont à jamais gravés dans ma mémoire ; les soldats obéissent, seuls les chefs sont coupables. Ward, Georges Washington... un jour nous nous trouverons en présence et alors...

Il n'acheva pas sa pensée et redevint silencieux.

— Capitaine, dit Berger, au bout d'un instant, j'étais dévoué à votre frère, disposez de moi.

— Merci, j'accepte, répondit-il. Je sais combien il vous aimait. J'essaierai de le remplacer auprès de vous.

Il y eut un nouveau silence.

Ce fut encore Berger qui le rompit. Le comte de Villiers, perdu dans ses pensées, semblait ne plus avoir conscience, ni de l'endroit où il se trouvait, ni de ce qui se passait autour de lui.

— Capitaine, dit doucement le chasseur, il serait temps, je crois, de songer à nous retirer.

— Pourquoi donc ? répondit-il en le regardant avec étonnement.

— La nuit s'avance, monsieur, et nous sommes dans un désert.

— Qu'importe ? reprit le jeune homme ; puis après un moment de réflexion : Je saurai retrouver mon chemin, dit-il, laissez-moi seul. j'ai besoin de demeurer quelques heures encore auprès de la tombe de mon frère. Qui sait s'il me sera permis d'y revenir jamais !

— C'est bien, je n'insiste pas, capitaine

— Vous partez ? Adieu, mon ami.

— Non, je reste. Ne vous ai-je pas dit que j'étais à vous. Je ne vous abandonnerai pas seul ici.

— Qu'ai-je à redouter?

— Rien probablement, mais comme cela m'est parfaitement égal de passer la nuit ici ou ailleurs, je bivouaquerai auprès de vous.

— A votre aise et merci.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, monsieur le comte, que votre frère, qui m'aimait, me tutoyait. Si ainsi que vous me l'avez promis, vous consentez, monsieur, à m'aimer un peu, soyez donc assez bon pour ne plus me dire *vous*. Cela me rendra bien heureux, je vous assure.

— Soit, mon ami, répondit le jeune homme avec un triste sourire, tout en lui tendant la main, je te dirai *tu*.

— Merci, oh ! merci, monsieur le comte ! s'écria le chasseur avec émotion.

Le jeune homme se replongea dans ses méditations.

Le chasseur et le chef indien allumèrent du feu et bivouaquèrent sur la lisière de la clairière.

La nuit s'écoula sans que le capitaine fît un mouvement, sans que le sommeil vînt une seule fois clore ses paupières.

Berger ne dormit pas non plus ; jusqu'au matin, il surveilla le jeune homme.

Au lever du soleil, celui-ci se leva.

Son visage était pâle, mais ses traits avaient repris leur calme. Il s'approcha lentement de ses compagnons et leur tendant affectueusement la main :

— J'ai lutté corps à corps contre la douleur et je l'ai vaincue, leur dit-il ; puis, se penchant sur la tombe : Au revoir, mon frère, murmura-t-il, je te quitte, mais c'est pour te venger !

Et après avoir jeté un long et dernier regard sur la tombe de celui qu'il ne devait plus jamais revoir, il ajouta en s'adressant à Berger qui, en le voyant debout, s'était hâté, ainsi que l'Indien, de se lever :

— Partons !

— Où allons-nous? répondit le chasseur.

— Au fort Duquesne. En sommes-nous bien éloignés?

— Par eau, nous y serons avant midi, c'est-à-dire en moins de sept heures. La pirogue nous attend.

— Bon, hâtons-nous; je suis pressé.

Quelques minutes plus tard, le capitaine et ses deux compagnons avaient disparu dans la forêt.

La clairière était redevenue solitaire.

Seuls, les morts lui demeuraient.

FIN DU TOME DEUXIÈME

LES DERNIERS SCANDALES DE PARIS

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

Par DUBUT DE LAFOREST

60 centimes le volume illustré (**80 cent.** *franco*).

I. — **La Vierge du Trottoir.**
II. — **Les Souteneurs en habit noir.**
III. — **La Grande Horizontale.**
IV. — **Le Dernier Gigolo.**
V. — **Madame Don Juan.**
VI. — **Le Caissier du Tripot.**
VII. — **Le Doct^r Mort-aux-Gosses.**
VIII. — **Le Tartufe-Paillard.**
IX. — **Les Victimes de la Débauche.**
X. — **Ces Dames au salon et à la Mer.**
XI. — **Les Ecuries d'Augias.**
XII. — **Agathe-la-Goule.**
XIII. — **Esthètes et Cambrioleurs.**
XIV. — **Un Bandit Amoureux.**
XV. — **La Brocante.**
XVI. — **Pèr' Mich'.**
XVII. — **Maîtresses et Amants.**
XVIII. — **Faiseurs et Gogos.**
XIX. — **Haute Galanterie.**
XX. — **Le Lanceur de Femmes.**
XXI. — **Les Petites Rastas.**
XXII. — **Farabinas.**
XXIII. — **La Bonne à tout faire.**
XXIV. — **La Demoiselle de Magasin.**

LES ROMANS JOYEUX

PAR PAUL BURANI

60 centimes le volume illustré (**80 cent.** *franco*).

L'Oncle la Vertu.
La Mariée des Quatre Jeudis.
Le Fils de la Lune.
L'Enfant aux trente-six Pères.
Le Caporal Ya du Pied.
La Petite Vertu des Batignolles.
Une Maîtresse Collante.
La Culotte de ma Tante.
Brelan de Cornards.
La Cuisinière Enflammée.
Un Lapin... Espagnol.

LES GRANDS EXPLORATEURS

PAR PAUL D'IVOI

60 centimes le volume illustré (**80 cent.** *franco*).

I. — **La Mission Marchand.** (Congo-Nil)
II. — **La Mission Marchand.** (Fachoda).
III. — **La Mission Galliéni.** (Les Ministres).
IV. — **La Mission Galliéni.** (La Reine).
V. — **Le Lieutenant-Colonel Monteil** (Sénégal et Niger).
VI. — **Le Lieutenant-Colonel Monteil** (Le Tchad Mystérieux).

Volumes parus dans la Collection Louis NOIR à 15 Centimes

1 Le Mariage d'un Gorille.
2 Le Roi des Hommes à queue.
3 Le Massacre des Pères Blancs.
4 Un Naufrage au pays des Cannibales.
5 Av. d'une Carav. Europ. au sud de l'At.
6 Un Empire imp. au cœur de l'Afrique
7 Un Drame au fond du Désert.
8 La Mine de Diamants noirs.
9 A la conquête des Champs Diamants.
10 La Reine des Neiges.
11 A la Conquête des Perles Noires.
12 Le Secret du Volcan.
13 A la Conquête du Trône de Salomon.
14 Le Roi des Cannibales.
15 Le Cimetière d'Eléphants.
16 Le Canot Fantôme.
17 La Mer de Feu.
18 La Vénus Océanienne.
19 A la Recherche de la Mine d'Or.
20 Sur la Mine d'Or.
21 Dans la Mine d'Or.
22 Le Trou de l'Enfer.
23 Les Chasseurs d'Autruches.
24 Une Piste dans le Desert.
25 Le Géant du Lac.
26 Un Drame au fond de l'Abîme.
27 Le Trésor volé.
28 La Ville Fantôme.
29 Une Catastrophe dans le Désert.
30 La Caverne des Brigands.
31 Une Aventure sous Terre.
32 Dans la Caverne des Brigands.
33 La Belle Catalane.
34 Le Tueur de Lions.
35 Une Aventure au Maroc.
36 Un Grand Massacre.
37 Un Complot à Fez.
38 Deux Mariages à coups de canon.
39 Les Chercheurs d'Or.
40 Le Sorcier Blanc.
41 Le Docteur Noir
42 La Tête du Marabout.
43 Une Parisienne au Soudan.
44 Les Prisonnières de Samory.
45 Le Chemin de Tombouctou.
46 Un Combat naval sur le Niger.
47 Une Traversée dans la Mer de Glace.
48 La Tueuse d'Ours.
49 Un Hiver dans les Glaces
50 A travers les Glaces.
51 Les Esquimaux et les Peaux Rouges.
52 Les Jaguars du lac Garry.
53 Le Canot sur le Haut-Mississipi.
54 Sur la Grande Banquise.
55 Une Révolte aux Indes.
56 Les Flibustiers à Cuba.
57 Le Roi des Péons
58 En marche vers le Champ d'Emeraude
59 Le Général Trompe-la-Mort.
60 Le Champ d'Emeraudes.
61 Un Mariage à Tombouctou.
62 La Jeanne-d'Arc des Afridis.
63 La Vengeance de Marionita.
64 La Sanglante Caravane.
65 Les Mineurs de l'Alaska.
66 Le Chercheur d'Or.
67 L'Evadé de Cayenne.
68 En fuite chez les Peaux-Rouges Fr
69 Les Millions de l'Alaska.
70 Les Chasseurs d'Ours.
71 Les Bandits du contesté Franco-Brésilien.
72 Le Tour de l'Afrique.
73 Un Prestidigitateur chez Ménélick.
74 Les Naufragés d'Australie.
75 Le Sorcier des Eaux.
76 Les Aéronautes de l'Alaska.
77 Au Pôle Nord en Montgolfières.
78 Les Singes de Sir Garnett.
79 Les Chasseurs d'Eléphants.
80 La Foret Vierge.
81 Les Prisonnières des Nègres nains.
82 Les Cannibales de l'Oubanghi.
83 Prisonnières des Gorilles.
84 Le Lion de Samory.
85 Seule dans les Glaces.
86 Les Brigands de l'Alaska.
87 La Délivrance de Juanita.
88 Un Drame passionnel sur le Chiari.
89 Les Corsaires Flibustiers.
90 Vers le Sahara.
91 La Traversée du Sahara en Montgolf.
92 Une Caravane en péril.
93 De Tombouctou au roy. de Samory.
94 Le Roi des Bongos.
95 Les Fiancés de la Mort.
96 Les Aventures de Sidi Mustapha.
97 Les Caïmans de la prairie tremblante.
98 Le Charmeur de Serpents.
99 Un Pirate sans le savoir.
100 Un Pirate de terre ferme.
101 A la recherche d'Andrée
102 A Fachoda.
103 L'Armée des Morts
104 Le Chameau d'argent.
105 Un Hivernage dans les glaces.
106 Les Robinsons Australiens.
107 Le Secret du Pôle.
108 Les Aventures du major Pontarlier
109 Le Major Pontarlier à la Mecque.
110 La Prise de Samory.
111 Le Trésor de Samory.
112 Les Nègres blancs.
113 Le Secret de la Montagne.
114 Une Catastrophe au pays des Apach.
115 Les Forbans de l'île Erromango.
116 Un Drame à Oran.
117 Requin Cœur-de-Pierre.
118 Un Drame d'amour dans la Savane.
119 Corsaire, Corsaire et demi.
120 Prisonnières des Apaches.
121 La Vierge Blanche.
122 Les Prisonnières de Si-Sliman.
123 Le Trésor d'Ousda.
124 Les Rois de la Mer.
125 Les Vaudoux de Saint-Domingue.

Envoi franco contre 20 centimes en timbres
à MM. FAYARD frères, 78, boulevard Saint-Michel, à Paris

Voyages — Explorations — Aventures

COLLECTION LOUIS NOIR, A **20** CENTIMES

1. *La Tueuse d'Eléphants.*
2. *La Mission Marchand au Congo.*
3. *Les Amazones au Sahara.*
4. *Le Sultan amoureux.*
5. *Six cents lieues dans le Sahara.*
6. *Les Diamants roses.*
7. *La Montagne d'or.* — 8. *La Fièvre de l'or.*
9. *Le commandant Marchand à Fachoda.*
10. *Un Drame militaire à Fachoda.*
11. *La Mission Marchand en Abyssinie.*
12. *En Route pour le Pôle.*
13. *Le Trappeur La Renardière.*
14. *Un Mariage polaire.*
15. *Une Chasse à courre au Pôle Nord.*
16. *Une Française captive chez les Peaux-Rouges.*
17. *Au Pôle et autour du Pôle.*
18. *Les Rubis du Colorado.* — 19. *Les Champs de Rubis.*
20. *La Vénus aux yeux verts.*
21. *Le Ballon-Fantôme.* — 22. *Le Grand Sorcier.*
23. *Le Pendu Rouge du Niger.*
24. *Un Sultanat improvisé au cœur de l'Afrique.*
25. *Les Prisonnières des Touaregs.*
26. *Le Secret du Chercheur d'or.*
27. *Le Fakir.* — 28. *Le sultan Rabat.*
29. *Les Singes mineurs du Transvaal.*
30. *L'Escadron volant de Pretoria.*
31. *Une Héroïne prisonnière des Anglais.*
32. *Prisonnier des Boers.*
33. *L'Ange de la Déroute.*
34. *La Vénus du Transvaal.*
35. *Le Tueur de Léopards.*
36. *Les Cavaliers Fantômes.*
37. *Le Capitaine La Plaquette.*
38. *L'Infernal Redermoor.*
39. *L'Aventure d'une Mariée.*
40. *La tante de Marlborough.*
41. *Un Mariage à la corde de Pendu.*
42. *Le Pendu.* — 43. *Le tour des Indes.*
44. *Le petit cousin de Pezon.*
45. *A la conquête d'Hérat.*
46. *Les Cosaques du Turkestan.*
47. *Bou-Amama.* — 48. *D'In-Çalah à Ghadamès.*
49. *La chute de Rabat.*
50. *Un Joueur d'orgue de Barbarie à Tombouctou.*

Envoi franco contre 25 centimes en timbres
à MM. **FAYARD** frères, 78, boulev. St-Michel, à Paris

IMP. CH. LÉPICE, 8-10, RUE DES CÔTES, MAISONS-LAFFITTE

Paris. — Imp. Michels et Fils.

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

GUSTAVE AIMARD

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

TOME TROISIÈME

PARIS

FAYARD FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

X

AU FORT DUQUESNE

Depuis le commencement des hostilités avec la France, le but des Anglais avait été de s'établir solidement dans la vallée de l'Ohio au sud du lac Erié, à proximité du Mississipi.

De la sorte, ils coupaient toute communication entre la Louisiane et le Canada.

Sous le prétexte assez peu plausible du reste de porter secours aux Indiens qu'ils avaient armés et soulevés contre les colons, les planteurs et les chasseurs canadiens, ils faisaient sourdement de grands préparatifs. Mais personne ne s'y trompait. Chacun se doutait qu'ils se préparaient à nous attaquer à l'improviste de ce côté.

M. le marquis Duquesne de Menneville, nommé gouverneur de la Nouvelle-France en remplacement

de M. de Longueil. avait trouvé la colonie dans un état de démoralisation et de désorganisation presque complète. Homme probe, énergique et bien intentionné, il avait accepté la mission ardue de rétablir l'ordre dans l'administration, de raffermir la discipline presque perdue, et de mettre la colonie en situation de résister à la guerre dont elle était menacée.

Cette tâche difficile, il l'avait accomplie, non sans peines, grâce à de salutaires exemples et à une sévérité qui ne transigeait pas.

Ses espions l'avaient averti des intentions encore secrètes des Anglais. Le gouverneur, avec ce coup d'œil infaillible que possèdent certains hommes de guerre, visita la vallée de l'Ohio, reconnut le point précis formant la clef du pays que les Anglais prétendaient lui enlever, et il résolut de s'y établir solidement.

Les mesures furent prises en conséquence.

Un détachement de soldats d'élite, placés sous le commandement du capitaine Marin, officier brave et expérimenté, reçut l'ordre d'élever un fort, au confluent des deux rivières Alleghany et Manangahela qui, par leur union, forment l'Ohio ou Belle-Rivière.

Le capitaine Marin, comprenant toute l'importance de la mission qui lui était confiée, se mit aussitôt à l'œuvre et cela avec une ardeur telle qu'il succomba

à ses fatigues avant même que le fort se trouvât en état de défense.

L'érection de ce fort remplit le gouverneur anglais de la Virginie d'une inexprimable colère. Les Français avaient deviné ses intentions et les avaient déjouées.

En effet, quelque temps auparavant, ce gouverneur venait d'envoyer dans la vallée de l'Ohio, afin d'y reconnaître et d'y prendre position en élevant un fort dans la situation la plus convenable, un jeune officier de beaucoup d'avenir, âgé de vingt et un ans, nommé Georges Washington et major dans les milices Virginiennes.

Washington était venu en qualité de commissaire, sous le prétexte de parlementer avec les Français, mais en réalité afin d'étudier les localités, d'observer les forces, d'entamer des intelligences parmi les nations indiennes alliées de la France et de reconnaître l'endroit le plus propice pour élever un fort; bref, il était à la fois espion et ambassadeur.

L'excellente position de la *Belle-Rivière* n'avait pas échappé aux regards clairvoyants du jeune major qui, à son retour en Virginie, l'avait indiquée au gouverneur anglais.

Malheureusement, malgré l'empressement que mit celui-ci à s'emparer de ce point, la diligence des Français fut plus grande, et lorsque les Anglais arrivèrent sur l'Ohio, ils trouvèrent le fort construit,

armé d'une façon formidable et défendu par une garnison nombreuse et bien disciplinée.

Le major Washington, contraint de se retirer devant des forces supérieures, voulut cependant accomplir autant que faire se pourrait la mission qui lui était confiée, il donna l'ordre à l'enseigne Ward, commandant son avant-garde, d'élever sur l'Ohio une forteresse rivale de celle des Français.

Mais, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, à peine construite, cette forteresse avait été attaquée et prise par les Français, qui en avaient retenu la garnison prisonnière.

C'était à la suite de cette inqualifiable invasion de notre territoire en temps de paix et à la suite du châtiment mérité infligé par nos troupes au détachement anglais, que M. Villiers de Jumonville avait été lâchement assassiné.

Meurtre commis par un bas sentiment de vengeance impuissante qui ne pouvait imprimer qu'un caractère plus féroce à la guerre, sans donner sur nous aucun avantage aux assassins.

Si nous avons autant insisté sur tous ces détails, c'est qu'à notre avis, la vérité, toute cruelle qu'elle soit, est due aux morts, si grands qu'ils aient été de leur vivant. Il est bon que la postérité sache que le Cincinnatus américain, cet homme d'un caractère antique qui, pendant le cours de ses deux présidences,

se promenait dans les rues de New-York dans un char traîné par quatre chevaux blancs et entouré d'une garde nombreuse galopant à ses côtés, tout comme n'importe quel roi de droit divin de l'ancien monde, avait marqué le commencement de sa carrière par une tache de sang et préludé par un inqualifiable assassinat à ses hautes destinées futures. De plus, nous tenons à constater une fois pour toutes que du premier jour au dernier, pendant la lutte glorieuse soutenue si vaillamment par nous au Canada, la justice et la loyauté furent toujours de notre côté, tandis qu'au contraire la trahison et la duplicité furent constamment de celui de nos adversaires.

La garnison du fort Duquesne se composait des régiments de Royal-Marine et de Guyenne, d'un détachement d'artillerie et de deux compagnies de pontonniers, le tout formant un effectif de plus de trois mille hommes, sans compter quelques centaines de chasseurs Canadiens, engagés pour un laps de temps plus ou moins long au service du gouvernement colonial et remplissant surtout les fonctions d'éclaireurs et de batteurs d'estrade.

Sur le bord de la Belle-Rivière se trouvait un village indien, village improvisé, bien entendu, placé sous la protection des canons du fort et dont les cabanes, construites par les Français, étaient destinées à recevoir les naturels qui venaient trafiquer avec les *habi-*

tants, c'est-à-dire avec les colons libres. Ce village était en ce moment inhabité. Ses derniers hôtes l'avaient quitté quelques jours auparavant pour regagner leurs forêts.

Le capitaine Louis de Villiers et le Canadien Berger, après s'être séparés du chef indien, sur la lisière de la forêt dont les derniers arbres s'élevaient à environ deux portées de canon du fort, se présentèrent vers midi à une poterne qui leur fut immédiatement ouverte.

Après avoir traversé sans s'arrêter plusieurs passages aboutissant à des cours dans lesquelles en ce moment des soldats de la garnison étaient occupés à faire l'exercice, ils s'arrêtèrent devant une large porte sur le seuil de laquelle se tenait en faction un grenadier du régiment de Guyenne.

Ce grenadier était connu du capitaine.

A sa vue, il porta vivement l'arme avec une précision indiquant un vieux soldat et s'effaça, afin de laisser le passage libre aux arrivants.

Mais avant de pénétrer dans l'intérieur du bâtiment, le capitaine après le salut rendu, s'arrêta devant le soldat et lui demanda :

— Risquetout, depuis quand ta compagnie est-elle arrivée au fort?

— Depuis hier soir, mon capitaine, répondit le

grenadier flatté d'être interpellé et reconnu par le comte de Villiers.

— Quand avez-vous pris la garde?

— Ce matin, moi et quinze camarades.

— Bien. Dis-moi, ta compagnie est arrivée à Québec avec son cadre d'officiers?

— Oui, mon capitaine.

— Au complet?

— Au complet.....

— Ainsi M. de Grigny est ici?

— Oui, mon capitaine; à preuve que dès notre arrivée, il m'a envoyé l'annoncer chez vous.

— Ah!

— Mais vous n'étiez pas dans le fort, et ce matin quand je suis retourné prendre de vos nouvelles, Rameau-d'Or m'a annoncé d'un air assez inquiet que vous n'étiez pas encore rentré.

— Ce cher baron! je serai heureux de l'embrasser, fit M. de Villiers. J'entre chez le commandant. Fais par un de tes camarades prévenir M. de Grigny que je suis de retour.

— Ce sera fait, mon capitaine, mais...

— Mais quoi?

— Ce sera bien inutile, allez!

— Explique-toi.

— M. le baron s'est installé chez vous.

— Chez moi?

— Dans votre appartement même, en disant : Il faudra bien que de Villiers... pardon, mon capitaine, c'est monsieur le baron qui parle;... il faudra bien que de Villiers rentre un jour ou l'autre. Je ne sortirai d'ici qu'après l'avoir embrassé.

— Je le reconnais bien là, dit l'officier en souriant malgré lui. Qu'il m'attende, je ne tarderai pas à le rejoindre.

Et, après un geste amical au grenadier, il franchit le seuil de la porte, suivi pas à pas par le chasseur Canadien.

Un planton l'annonça au commandant, qui donna l'ordre de l'introduire immédiatement.

M. de Contrecœur, commandant en chef le fort Duquesne, était à cette époque un homme de quarante-cinq ans environ, aux traits sévères, durs même, mais empreints d'une rar[illegible]tion.

Il était colonel du régiment de Guyenne.

Depuis quinze mois, il habitait la colonie où il était arrivé capitaine.

Esprit d'un grand sens, brave à toute épreuve, résolu, énergique, il cachait une exquise sensibilité de cœur sous des apparences austères, sous une feinte dureté.

Le marquis Duquesne de Menneville, plusieurs fois mis à même d'apprécier ses brillantes qualités, faisait de lui le plus grand cas.

Il l'avait choisi pour remplacer le capitaine Marin, ne manquait pas de le consulter dans les circonstances les plus graves et souvent il agissait d'après ses conseils et ses inspirations.

A l'arrivée du capitaine du Royal-Marine, il se tenait assis auprès d'une table recouverte d'un tapis vert et soutenant une foule de plans et de cartes déployés.

La lecture d'un volumineux manuscrit ouvert devant lui absorbait toute son attention.

En entendant le nom du comte de Villiers, annoncé par le planton, il releva la tête et tendant la main au jeune homme :

— Eh! arrivez donc, déserteur, lui dit-il du ton le plus amical; je commençais à désespérer de vous... sur mon honneur, j'étais inquiet et j'allais envoyer à votre recherche, si vous aviez tardé quelques heures de plus.

— Me voici à vos ordres, commandant.

— Asseyez-vous près de moi; là, très-bien. Nous avons à causer sérieusement ensemble; et jetant un regard interrogateur sur le Canadien modestement demeuré debout et appuyé sur son fusil près de la porte : Quel garde de corps amenez-vous à votre suite? ajouta-t-il. N'est-ce pas un chasseur Bois-Brûlé?

— Oui, commandant.

— Et vous répondez de lui?

— Comme de moi-même.

— La caution est bonne et je l'accepte. Vous pensez qu'il nous sera utile ?

— Je l'espère. M. Berger était dévoué à mon pauvre frère qu'il a vu mourir.

— Quoi ! vous savez ? reprit le colonel dont le visage se rembrunit subitement.

— Oui, monsieur, grâce à ce brave homme, répondit tristement le jeune homme, j'ai vu la place où mon pauvre frère a été si lâchement assassiné et j'ai pu pleurer sur sa tombe. Voilà la cause de ma longue absence.

M. de Contrecœur lui tendit la main de nouveau.

— Nous le vengerons, mon ami, dit-il avec émotion.

— Merci, monsieur, répliqua le capitaine, et faisant un effort sur lui-même pour maîtriser sa douleur ravivée par ces paroles, il reprit d'une voix ferme : Mon frère est mort à son poste, en soldat ; je prie Dieu qu'il nous réserve à tous une fin aussi belle. Revenons, je vous prie, à ce brave chasseur ; il m'est dévoué comme il l'était à mon pauvre frère ; je lui ai dit que j'avais besoin de lui. Vous voyez, commandant, que cela était suffisant, puisque le voilà.

— C'est juste, mais ne l'avez-vous pas nommé Berger ?

— En effet, monsieur, je l'ai nommé ainsi.

— Est-ce donc le fameux chasseur si redouté des Anglais et des Indiens de leur parti, auquel les Peaux-Rouges ont donné le nom de...

— Sans-Piste, interrompit le Canadien en souriant, oui, mon colonel, c'est moi.

M. de Contrecœur l'examina un instant avec un mélange d'intérêt et de curiosité.

— Soyez le bienvenu, mon brave, lui dit-il, depuis longtemps je désirais vous connaître, car j'ai bien souvent entendu parler de vos exploits; je remercie M. de Villiers de vous avoir amené. C'est une bonne fortune pour moi en ce moment surtout où j'ai grandement besoin de vous.

— Eh bien! me voilà, mon colonel, répondit-il gaîment, prêt à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

— Merci, mon ami, je ne tarderai pas à mettre votre bonne volonté à l'épreuve.

— Faites, colonel; maintenant, comme vous avez sans doute à vous entretenir avec M. de Villiers de choses qui vous regardent seuls, je vous demanderai la permission de me retirer.

— Non pas, s'il vous plaît, diable! Je ne vous lâche pas ainsi; demeurez au contraire; je n'ai rien à dire à M. de Villiers que vous ne puissiez entendre: j'ai à vous demander d'ailleurs certains renseignements.

Le Canadien salua respectueusement, s'assit sur un

tabouret, plaça son fusil entre ses jambes et se tint prêt à répondre aux questions qui lui seraient adressées.

— Mon cher de Villiers, continua M. de Contrecœur en se tournant vers le capitaine, j'ai à vous annoncer une bonne nouvelle; le baron Armand de Grigny, pour lequel vous professez une si chaude amitié est ici.

— Je l'ai appris à l'instant, Monsieur, par le factionnaire placé à votre porte.

— Ce diable de Risque-tout est bavard comme une pie; il lui est impossible de retenir sa langue. Vous n'avez pas vu votre ami, alors?

— Pas encore, Monsieur. Je sais seulement qu'il m'attend dans mon appartement. Vous avez donc demandé des renforts à M. de Menneville?

— Ma foi, non. La compagnie de Grigny m'est arrivée sans que je l'attendisse; je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle n'en est pas moins la bienvenue, surtout en ce moment. Le baron était porteur de dépêches du gouverneur.

— Ah! et ces dépêches sont importantes?

— Jusqu'à un certain point. Elles m'annoncent que nos voisins les Anglais se remuent beaucoup, qu'ils font de grands préparatifs, en un mot qu'ils se mettent en mesure de nous tailler de la besogne.

— Tant mieux, Monsieur. Ces nouvelles me sem-

blent bonnes à moi; car nous avons une rude revanche à prendre.

— Et nous la prendrons, soyez tranquille ; malheureusement nos projets se trouvent ajournés.

— Ajournés ! s'écria le jeune homme avec dépit.

— Oh ! rassurez-vous. Pour quelques jours seulement.

— Dieu soit loué ! Vous m'aviez effrayé, colonel.

— Il ne s'agit que d'un retard de quinze jours, un mois au plus.

— C'est bien long, Monsieur. Et pendant ce temps-là, les assassins de mon frère échapperont sans doute.

— Ils n'auront garde. Au contraire, ils se préparent à nous assiéger. Ils comptent nous prendre sans vert.

— Une telle audace me confond.

— La jeunesse est présomptueuse, répondit en riant le colonel, mais nous ne laisserons pas le temps à ce bouillant major de mettre ses beaux projets à exécution.

— Dieu le veuille, Monsieur.

— Vous avez ma parole, mon cher de Villiers.

— Je n'insiste pas, Monsieur. D'ailleurs, je sais l'amitié qui vous liait à mon brave et regretté Jumonville. Maintenant, de quoi s'agit-il?

— Tout simplement de leur rendre ce qu'ils veulent nous faire, pas autre chose. Voici, en deux mots, ce que le gouverneur attend de nous : Vous savez que les Anglais qui tentent de nous supplanter partout ont fondé en 1668, il y a environ quatre-vingts ans, sur la baie d'Hudson découverte par eux, le fort Rupert ?

— Oui, monsieur, je sais cela.

— Eh bien, vous savez sans doute aussi, qu'un an après, une compagnie fut formée pour l'exploitation exclusive des contrées avoisinant la baie d'Hudson, c'est-à-dire pour faire en grand le commerce des pelleteries. Or, soit incurie, soit par un vice inhérent à l'organisation de cette société, malgré le vif désir qu'elle en a, jamais elle n'a pu réussir à nous faire une concurrence sérieuse. Toujours nous avons eu une supériorité incontestable et incontestée sur nos rivaux. A quoi cela tient-il ? Je ne saurais le dire.

— Je vous le dirai, moi, monsieur, si vous le désirez, fit le Canadien en s'inclinant.

— Certes, je ne demande pas mieux.

— Cela tient simplement, colonel, à ce que nos agents sont plus alertes, plus intrépides que les Anglais ; qu'ils poussent sans hésiter leurs aventureuses excursions à des distances considérables dans le Nord, découvrant sans cesse de nouvelles régions d'animaux à fourrures ; qu'ils se plient avec une facilité extrême

aux usages, au genre de vie et jusqu'au langage des Indiens avec lesquels ils se mêlent; que par leur gaieté, leur insouciant courage et leur loyauté, ils se font des amis et des auxiliaires des Peaux-Rouges, épousant des femmes indiennes, se faisant adopter dans les tribus, et oubliant pour ainsi dire la civilisation européenne au milieu des hôtes sauvages qui leur ouvrent leur cabanes. Voilà, mon colonel, les seules causes de cette supériorité.

— En effet, cela pourrait bien être. Vos observations me paraissent d'une grande justesse.

— S'agirait-il de surprendre le fort Rupert? demanda le capitaine.

— Non, pas tout à fait, répondit M. de Contrecœur. Le gouverneur a appris que la compagnie de la baie d'Hudson vient d'expédier, il y a environ un mois, un convoi considérable à destination d'un des ports de la Virginie; lequel? voilà jusqu'à présent ce qu'il a été impossible de découvrir. Mais ce détail est quant à présent de peu d'importance. Le gouverneur m'a donné l'ordre d'enlever ce convoi. L'expédition est des plus difficiles, car elle ne peut être confiée qu'à des hommes, non-seulement d'un courage éprouvé, mais connaissant à fond le pays. Il faut entrer sur le territoire anglais, s'y engager peut-être à une distance de soixante ou quatre-vingts lieues. Le gouverneur pense, et je partage son avis, que l'enlè-

vement de ce convoi sera d'autant plus sensible à nos implacables ennemis, qu'il les blessera dans leur amour-propre national. Malheureusement, je vous le répète, l'expédition est des plus périlleuses et n'a que très-peu de chances de succès.

— C'est possible, monsieur, mais n'en aurait-elle qu'une seule, cela nous suffirait, je crois, pour la tenter.

— Je le sais bien. Ce qui m'embarrasse, ce n'est pas d'expédier un détachement, mais de le faire assez secrètement pour que nos ennemis n'en aient pas connaissance. Nous sommes entourés d'espions.

— Pourquoi préparer l'expédition ici? Je n'en vois nullement la nécessité. Berger nous servira de guide, n'est-ce pas? Je dis nous, monsieur, parce que je suppose que c'est moi que vous avez choisi pour commander le détachement. S'il devait en être autrement, vous ne m'auriez pas entretenu de cette affaire.

— J'ai pensé vous être agréable en vous confiant cette corvée périlleuse.

— Je vous remercie sincèrement, monsieur. Puisqu'il en est ainsi, faites-moi la grâce, je vous prie, de me laisser régler tout cela avec Berger. Je vous en donne ma parole de gentilhomme et d'officier français, si fins que soient les Anglais, nous leur mettrons un

bandeau tellement épais sur les yeux, qu'ils n'y verront goutte.

– Je vous donne carte blanche, mon cher de Villiers; agissez à votre guise. Dès ce moment l'organisation de l'expédition vous concerne seul.

— Mille grâces, mon colonel, je ne demande qu'un mois.

— Prenez tout le temps nécessaire, mon ami.

— Dans un mois, j'aurai réussi ou je serai mort.

— Ou nous serons morts, ajouta Berger avec sa placidité ordinaire, morts tous les deux.

— Vive Dieu! voilà qui est parler, s'écria M. de Contrecœur.

Il allait continuer, mais une voix reprit à leur grande surprise:

— Morts tous les trois, s'il vous plaît.

M. de Contrecœur, le comte de Villiers et le Canadien se retournèrent vivement.

Un officier du régiment de Guyenne se tenait devant ou derrière eux, comme il vous plaira.

Cet officier n'était autre que le baron de Grigny, l'ami de M. de Villiers, l'enfant gâté du colonel commandant le fort Duquesne

XII

PLAN DE CAMPAGNE

Tout d'abord le colonel avait fait un geste de menace et froncé le sourcil avec colère, se promettant de tancer d'importance, de punir même sévèrement l'indiscret qui se permettait de pénétrer ainsi dans la salle du conseil.

Mais en voyant les deux jeunes gens se précipiter dans les bras l'un de l'autre, l'expression de sévérité qui envahissait son visage disparut et ce fut le sourire aux lèvres qu'il regarda l'écervelé gentilhomme.

Pendant que les deux amis s'embrassaient, M. de Contrecœur ne put s'empêcher de dire gaîment au chasseur Canadien immobile et impassible sur son tabouret :

— Ne croyez pas au moins, mon brave, qu'on manque toujours de la sorte à toutes les convenances, au fort Duquesne.

— La jeunesse est la jeunesse ! grommela le chasseur. Laissez-les faire ; c'est une folie qui se corrige tous les jours.

— Passe pour cette fois ! L'étourdi ! ajouta le commandant en désignant le baron de Grigny. Voyez seulement s'il se doute qu'il est devant son chef !

— Attendez, monsieur, votre tour viendra, repartit Berger, en riant doucement.

— J'y compte, fit le colonel sur le même ton.

Cependant l'officier de Guyenne disait au capitaine de Royal-Marine :

— Par tous les saints, je te tiens donc ! Te voilà, c'est bien toi ! Il faut que je vienne te relancer jusqu'ici pour mettre la main sur toi.

— Pardonne-moi, mon cher Armand. La faute n'est point à moi. Un malheur si grand m'a frappé !

— Un malheur ? demanda le baron qui ne connaissait pas la nouvelle de la mort de M. de Jumonville.

— Plus tard tu sauras tout. Averti depuis quelques minutes à peine de ton arrivée au fort Duquesne, j'allais en quittant M. de Contrecœur m'empresser de me rendre auprès de toi.

Le baron de Grigny se tournant alors vers le colonel auquel il daigna faire attention, le salua respectueusement.

— Veuillez, je vous prie, monsieur le comte, dit-il, agréer toutes mes excuses pour la facon brusque et...

t déplacée avec laquelle je me suis permis de pénéer céans.

— Vous avez eu deux torts, répartit M. de ontrecœur, voulant essayer de garder son sérieux; eux torts graves, capitaine.

— Lesquels, mon commandant?

— Le premier de ne pas venir au commencement e notre entretien, continua-t-il gracieusement, et en nangeant de ton; le second, de m'adresser des excues. J'allais vous prier de passer au gouvernement.

— Décidément, vous êtes un brave homme, fit Berer, ne résistant pas au désir qu'il ressentait de témoiner toute sa sympathie à ce chef si intelligent et si ffable.

— Merci, Berger; mon cher de Villiers, vous serez ssez aimable, n'est-ce pas, pour mettre votre ami au ourant de notre conversation.

— Oui, mon colonel.

— Ses conseils ne peuvent que nous êtres utiles.

— Les conseilleurs ne sont pas les payeurs, fit sennciensement le chasseur qui peu à peu devenait issi familier avec M. de Contrecœur qu'il l'était rec le frère de feu M. de Jumonville.

— Que voulez-vous dire, mon garçon?

— Je veux dire que M. le baron de Grigny est op généreux pour se contenter de nous donner des nseils.

Cependant, pour obéir aux ordres qui venaient de lui être donnés, M. de Villiers s'inclina devant le colonel, indiqua un siége à son ami et lui apprit en deux mots ce qui avait été convenu entre lui et M. de Contrecœur. Le gentilhomme prêta la plus sérieuse attention à ce récit succinct.

— Vous comprenez, baron, ajouta le colonel, que pendant l'absence de votre ami, c'est vous qui le remplacerez ici.

M. de Grigny hocha la tête à plusieurs reprises.

— Pardon, Monsieur, fit-il, ne dites-vous pas que je remplacerai M. de Villiers ici pendant son expédition?

— Certes, je le dis, répondit le colonel. En quoi cela vous étonne-t-il, s'il vous plaît, M. le baron? N'êtes vous pas après M. de Villiers l'officier le plus ancien de grade ?

— En effet, Monsieur; aussi ce que vous me faites l'honneur de me dire ne m'étonne pas.

— Eh! bien, Monsieur?

— Cela m'afflige, Monsieur. Je vous avoue en toute humilité que je n'ai demandé à tenir garnison au fort Duquesne que dans le but d'être auprès de mon ami dont j'ai trop longtemps été séparé, de partager ses périls, de vivre enfin de sa vie... Me permettrez-vous d'implorer de votre bienveillance...

— Diable! interrompit en souriant le colonel, pen-

dant que les jeunes gens échangeaient un serrement de mains, c'est de la plus pure mythologie cela, mon cher baron: vous renouvelez tout simplement Nysus et Euryale, Oreste et Pylade et tous les amis célèbres des temps héroïques.

— C'est ainsi, Monsieur, répondit le baron en saluant, vous m'affligeriez réellement en nous condamnant à une nouvelle séparation.

Le colonel se pencha vers M. de Villiers.

— Que pensez-vous de cela ? lui dit-il. C'est vous que cette affaire regarde puisque vous êtes le chef de l'expédition.

— Oh ! merci, Monsieur, s'écrièrent ensemble les deux jeunes gens. Ainsi vous consentez ?

— Pardieu ; mais à une condition.

— Laquelle ? demanda le baron.

— C'est que vous ne vous ferez tuer ni l'un ni l'autre. Les officiers comme vous sont rares et j'y tiens.

— Nous tâcherons, Monsieur, répondit en riant le baron. Seulement nous ne pouvons vous l'assurer malgré notre désir de vous satisfaire.

— Maintenant je vous rends votre liberté, reprit le colonel. Vous devez avoir mille choses à vous dire, vous ne quitterez point le fort sans me prévenir, n'est-ce pas ?

— Nous aurons l'honneur de prendre vos ordres et de vous faire nos adieux, colonel.

— Allez donc, Messieurs et à bientôt.

Les jeunes gens se retirèrent, accompagnés de Berger auquel M. de Villiers avait fait signe de les suivre et que M. de Contrecœur avait congédié d'un signe amical.

Au lieu de rentrer dans ses appartements, le comte passa son bras sous celui de son ami et toujours accompagné du Canadien, il se dirigea vers une des poternes du fort.

— Les murs ont des oreilles, dit-il en souriant ; la place est bourrée d'espions anglais ; et pour ce que nous avons à nous dire, mieux vaut le grand air et l'espace sous l'œil de Dieu.

— Bien, murmura Berger avec satisfaction, voilà de la véritable prudence.

Et il prit les devants pour leur servir de guide.

Au bout d'une vingtaine de minutes, les trois hommes se trouvèrent en rase campagne, au sommet d'un léger monticule, entièrement dépouillé d'arbres et que dominait le cours de la rivière.

— Maintenant, dit M. de Villiers, après avoir jeté un regard satisfait autour de lui, nous ne risquons plus d'être entendus ; asseyons-nous sur l'herbe et causons.

Avant de continuer notre récit, nous présenterons plus intimement au lecteur le baron Armand de

Grigny destiné à jouer un rôle important dans la suite de cette histoire.

Au physique, le baron Armand de Grigny était un grand et beau jeune homme de vingt-cinq ans au plus, au front vaste, à l'œil perçant, aux traits réguliers, à la physionomie loyale, à la poitrine large, à la taille hardiment cambrée, aux manières élégantes et dont toute la personne respirait un indicible parfum de noblesse et de distinction.

Le baron, issu d'une de ces vieilles races normandes dont la généalogie remontait à Rollon, possédait une fortune considérable, jouissait d'un crédit solide à la cour et se trouvait en passe de parvenir aux plus hautes dignités du royaume. Tout à coup, sans que rien motivât une semblable détermination de la part d'un homme si heureux en apparence, M. de Grigny acheta une compagnie au régiment de Guyenne ; il donna sa démission de toutes ses charges, puis après avoir brusquement pris congé de ses amis, il quitta Paris et il alla s'embarquer à Dieppe pour la Nouvelle-France. Il donnait pour prétexte à cette étrange résolution, l'amitié fraternelle qui le liait à M. de Villiers avec lequel il avait été élevé, et un désir irrésistible de voir ces mystérieuses contrées d'outre-mer sur lesquelles on faisait en Europe de si émouvants récits.

Ses amis n'avaient accepté qu'avec des sourires

d'incrédulité les raisons plus ou moins plausibles mises en avant par le jeune homme afin de justifier son départ à leurs yeux : mais ce fut vainement qu'ils essayèrent de découvrir les motifs réels de l'espèce d'exil volontaire que s'imposait le baron; si ces motifs existaient véritablement, le secret en était si bien gardé que rien n'en avait transpiré au dehors et malgré les plus minutieuses recherches, la curiosité générale demeura inassouvie.

La première personne rencontrée par lui en débarquant était précisément cet ami qu'il venait chercher si loin.

A son arrivée dans la colonie, le jeune gentilhomme avait été reçu ainsi que devait l'être un personnage de son nom et de son rang, c'est-à-dire avec la plus vive sympathie; et s'il l'avait voulu, rien ne lui aurait été plus facile que de passer, soit à Québec, soit à Montréal une existence toute de fêtes et de plaisirs.

Mais telle n'était pas l'intention du jeune homme. A peine arrivé, il prit le commandement de sa compagnie, s'occupa sérieusement de ses devoirs militaires, qu'il semblait prendre à cœur de remplir avec la plus scrupuleuse exactitude.

Il ne profita de l'influence que lui donnait son nom que pour réclamer à chaque occasion les postes les plus dangereux et les missions les plus périlleuses.

Une conduite aussi extraordinaire de la part d'un homme que nul motif d'ambition ou de fortune ne pouvait diriger, en appelant l'attention sur lui, lui attira la bienveillance et l'estime générales. Tout en le faisant passer aux yeux de ses camarades pour un homme d'un caractère singulier et incompréhensible, elle le posait sur un piédestal glorieux.

Seul, M. de Villiers son ami, s'étonnait sans cependant lui en faire l'observation, de sa conduite bizarre. Il s'affligeait de le voir jouer chaque jour avec une insouciance railleuse sa vie dans des rencontres obscures et sans gloire, soupçonnant peut-être avec raison que l'humeur belliqueuse du baron et la gaîté souvent forcée qu'il affectait en public, cachaient une blessure secrète et toujours saignante. Il aimait trop réellement le fier jeune homme pour essayer mal à propos de provoquer sa confiance et de pénétrer malgré lui dans le secret de ses douleurs. Ecartant au contraire avec soin tout prétexte d'explication entre le baron et lui, le comte feignait de ne pas remarquer le changement qui s'était opéré dans le caractère autrefois si calme et si réservé de son ami et d'accepter comme vraie son insouciance et sa gaîté dont les éclats dégénéraient si souvent en sanglots étranglés. Il attendait patiemment que l'occasion s'offrît de déchirer le voile que celui-ci avait vainement essayé d'épaissir autour de sa personne.

Nous ne nous appesantirons pas davantage sur le baron de Grigny dont le caractère se développera aux yeux du lecteur au fur et à mesure que nous avancerons dans cette histoire, et nous reprendrons notre récit trop longtemps interrompu.

Ce fut M. de Villiers qui au bout d'un instant entama l'entretien.

— Ainsi, mon cher Armand, dit-il d'une voix affectueuse au baron, ce n'est pas une plaisanterie, vous êtes bien réellement dans l'intention de nous accompagner ?

— Pardieu, mon cher Louis, répondit en riant le jeune homme, je trouve votre question précieuse. Ne me suis-je pas offert de mon plein gré? suis-je de Bordeaux ou de Versailles?

— Vous vous êtes offert en effet, mon ami, cependant, pardonnez-moi si j'insiste, je n'ai pas pris cette offre au sérieux.

— Et vous avez eu tort, mon cher Louis, rien n'est plus sérieux.

— Réfléchissez, je vous prie, que cette expédition sort complétement des règles ordinaires.

— C'est justement ce qui m'enchante. Nouveau venu en ce pays dont je connais à peine le littoral, je serais charmé de faire en votre compagnie surtout une tournée d'exploration dans l'intérieur. Ainsi, brisons là, si vous tenez à m'être agréable; ma détermination

est prise irrévocablement, et à moins d'un refus catégorique de votre part.....

— Refus que vous n'avez pas à redouter, mon ami, interrompit vivement le capitaine, votre présence m'est trop précieuse, vous le savez, pour que j'essaie de m'en priver. J'ai cherché à vous faire comprendre que l'expédition que nous entreprenons, fort périlleuse en elle-même, n'offre aucune compensation de gloire ou de profit; vous insistez, c'est bien, n'en parlons plus, vous serez des nôtres.

— Merci, Louis, merci du fond du cœur. Vous n'imaginez pas le plaisir que vous me faites en me parlant ainsi. Donc, voilà qui est convenu.

— Oui, fit M. de Villiers avec un soupir étouffé. Vous avez ma parole, maintenant occupons-nous de notre affaire, arrêtons notre plan de campagne.

— Quant à cela, cher ami, je décline toute responsabilité, moi; je suis trop neuf dans cette guerre, pour émettre un avis quel qu'il soit.

— Voyons, Berger, puisqu'il en est ainsi, c'est à toi de parler, mon camarade, reprit-il en s'adressant au Canadien qui, assis à quelques pas, avait semblé n'attacher qu'un médiocre intérêt à la conversation des deux jeunes gens.

En s'entendant interpeller ainsi, le chasseur releva la tête comme un cheval de guerre aux premiers sons

de la trompette sonnant la charge, et se tournant vers le capitaine :

— Je suis à vos ordres, monsieur Louis, dit-il, que désirez-vous savoir ?

— Mon ami, tu es un vieux coureur des bois. M. de Grigny et moi nous sommes au contraire des Français ignorants. Instruis-nous donc de quelle manière il nous faut procéder, afin de mener à bien l'expédition dont nous sommes chargés.

— Hum ! dit-il, ce n'est pas facile, à vous parler franchement, monsieur Louis, nous ne sommes point ici en France où les routes sont toutes tracées et où par conséquent on n'a qu'à les suivre, sans compter que nous devons nous attendre à trouver sur notre passage des ennemis de toutes les couleurs, blancs ou rouges, hommes féroces et bêtes fauves.

— Très-bien. Maintenant supposons qu'au lieu de me donner la direction de cette expédition, M. de Contrecœur te l'eût donnée à toi, comment aurais-tu manœuvré pour réussir? En un mot quelles eussent été tes dispositions?

— Eh! eh! fit-il entre ses dents, on ne sait pas trop.

— Parle hardiment, mon ami, tu es homme de bon conseil, nous faisons le plus grand cas de ton expérience.

— Ma foi, monsieur Louis, répondit avec une bonhomie enjouée le Canadien, puisqu'il en est ainsi, je

serai franc avec vous et je vous dirai ma façon de penser sans tergiverser. Vous en ferez ce que vous voudrez, après tout.

— C'est ce que je désire, mon ami... Parle.

— Pour lors, voici ce que je ferais, moi ; les contrées que nous avons à traverser sont pour la plupart des déserts parcourus seulement par des Indiens nomades ; nous ne devons espérer de rencontrer ni routes, ni villages. Plus nous avancerons vers le Nord, plus il nous faut attendre à trouver d'obstacles, de difficultés et d'ennemis à combattre. Me comprenez-vous bien, monsieur Louis ?

— Parfaitement, mon ami, continue.

— Ce n'est donc pas une expédition militaire que nous faisons, nous ne sommes plus des soldats, mais des chasseurs.

— Fort bien. Après ?

— Donc si nous prenons avec nous des soldats de Guyenne ou de Royal-Marine, marchant au pas avec leurs fifres et leurs tambours, nous devons nous attendre, malgré leur courage et leur discipline, à ne pas cheminer un jour entier sans donner dans une embuscade où nous laisserons nos chevelures. Les Indiens avertis de notre arrivée nous guetteront et nous massacreront sans que nous ayons seulement le temps de songer à nous défendre.

— Ce raisonnement est fort judicieux. Alors, à ton avis ?

— A mon avis, M. Louis, il vaut mieux laisser les soldats au fort Duquesne où ils sont très-utiles, et prendre avec nous des chasseurs du pays, habitués à suivre les sentes des forêts, connaissant à fond les ruses indiennes et, par conséquent, seuls capables de nous conduire où nous voulons aller.

— Bien. Rien n'est plus facile; justement, il y a en ce moment au fort des Canadiens qui, j'en suis convaincu, ne demanderont pas mieux que de nous accompagner, en leur donnant une bonne solde, bien entendu.

— Ce n'est pas cela, sauf votre respect, M. Louis, dit le chasseur. Les Canadiens qui sont dans le fort ne peuvent nous convenir, voici pourquoi. Nous sommes entourés d'espions, ici, vous le savez; aussi vous n'aurez pas plutôt essayé d'enrôler des hommes que déja ils auront deviné dans quel but vous le faites. Les Anglais seront prévenus, ils se tiendront sur leurs gardes et tout sera manqué.

— C'est vrai, mais que faire alors? le cas est difficile, tu en conviendras.

— Nullement, M. Louis, rien n'est plus simple au contraire.

— Ah! par exemple, si tu peux me prouver cela?

— Vous allez voir. Je vous quitte, vous et votre ami. Vous rentrez dans le fort. En vous promenant, vous avez soin de dire assez haut pour qu'on

vous entende que les frontières étant tranquilles, M. de Contrecœur vous a permis de vous absenter pour aller pendant quelques jours à la chasse. Vous quittez ce soir vos uniformes pour prendre le costume du pays. Vous vous faites suivre chacun par un homme résolu dans lequel vous aurez toute confiance; et après avoir salué le commandant vous partez du fort.

— Très-bien, mais après?

— Après, je vous attends dans ma pirogue à la baie des Marmousets; vous vous embarquez et je vous conduis n'importe où, à ma plantation par exemple. Une fois là, vous chassez sans vous occuper d'autre chose. Pendant ce temps-là, moi à qui naturellement on ne fait pas attention, et qui par conséquent suis libre de mes mouvements, je réunis une troupe de chasseurs, tous hommes d'élite, connus par moi, des *bois-brûlés* pour lesquels le désert n'a conservé aucun secret.

C'est l'affaire de deux ou trois jours au plus. Je m'adjoins quelques éclaireurs indiens Hurons ou Algonquins fidèles pour battre l'estrade, puis, lorsque tout est prêt, je vous rencontre par hasard pendant une de vos parties de chasse, vous prenez le commandement du détachement; nous partons et à la grâce de Dieu.

Voilà mon plan, M. Louis, il est simple comme

vous voyez, mais je le crois bon. Si vous en avez un meilleur à me proposer, je ne demande pas mieux que de l'accepter.

— C'est inutile, mon ami ; ton plan est excellent. Je le suivrai de grand cœur. Il offre à mon avis toutes les conditions de succès désirables. Qu'en pensez-vous, Armand ?

— Moi, répondit le jeune homme, tressaillant, comme s'il se fût éveillé en sursaut, je pense, mon cher Louis, qu'il nous serait impossible de trouver mieux et que par conséquent nous ferons bien de nous en tenir là, sans nous rompre la tête à chercher davantage.

— Bien dit, sur mon âme ! Ainsi, voilà qui est convenu, mon vieux Berger, sauf une légère modification, toutefois.

— Laquelle, M. Louis ?

— C'est que, pour certaines raisons à moi connues, le départ ne peut avoir lieu aujourd'hui.

— Bon et quel jour voulez-vous partir alors ?

— Demain, si cela t'est égal.

— A moi, parfaitement, M. Louis.

— C'est entendu, mais à quelle heure alor

— Au coucher du soleil, s'il vous plaît : c'est l'heure où d'ordinaire les chasseurs vont se mettre à l'affût. Votre sortie du fort n'étonnera personne.

— C'est vrai ; tu n'oublies rien. Ainsi à demain soir.

— A demain soir, répondit-il en se levant.

— Parfait ! et toi, que vas-tu faire d'ici là ?

— Tout préparer pour le voyage. Au revoir, M. Louis, et la compagnie.

— Au revoir, mon ami.

— Bonne chance, mon brave, dit le baron.

Le Canadien jeta son fusil sous son bras, descendit le monticule et s'enfonça dans les bois qui bordaient la rivière, de ce pas gymnastique et cadencé particulier aux Indiens et aux chasseurs.

— Je crois qu'il est temps de rentrer, fit observer le comte.

— Bah ! pourquoi cela ? répondit son ami, nous avons le temps, d'ailleurs nous sommes très bien ici ?

M. de Villiers regarda fixement le jeune homme :

— Vous avez à me parler, Armand, lui dit-il ?

— En effet, répondit celui-ci, mais je n'ai que deux mots à vous dire.

— Est-il donc nécessaire que vous me les disiez ici ?

— Je ne sais ; pourtant je vous rappellerai vos paroles : les murs ont des oreilles.

— C'est donc un secret ?

— Non, c'est un avertissement.

— Hein ! un avertissement. Vous savez que je ne vous comprends pas du tout, mon ami.

— C'est probable, mais en deux mots vous serez au fait.

— Parlez alors, je vous écoute.

— Mon cher Louis, vous avez dû recevoir une lettre de moi, il y a quelques jours.

— Effectivement, j'en ai reçu une.

— Bon! Vous rappelez-vous ce qu'elle contenait?

— Je vous avoue que je n'en ai gardé qu'un vague souvenir.

— Je m'en doutais. Permettez-moi, puisqu'il en est ainsi, de vous rappeler que je vous parlais assez longuement d'une certaine dame connue et méconnue par vous, mon cher Louis.

— La comtesse de Maleval?

— C'est cela même. Vous souvenez-vous de ce que je vous disais à son sujet?

— A peu près, mais je vous avoue que cela ne m'a que très médiocrement intéressé.

· C'est un malheur, car c'est fort intéressant pour vous.

— Que voulez-vous dire, mon ami?

— Je veux dire que si la comtesse vous a voué une haine implacable, si elle a juré de tirer de vous une vengeance terrible, entre un homme perdu et vous, la différence n'est pas grande.

Le comte haussa les épaules.

— Que m'importe? dit-il avec dédain, haine de

femme est un feu de paille qui s'éteint aussi vite qu'il s'allume.

— Dieu vous garde, mon ami, répondit le baron d'une voix altérée, d'être en butte à une de ces haines que vous méprisez tant. Elles sont à craindre, croyez-moi.

— Mais ne le suis-je pas, d'après votre dire, cher Armand ? reprit Louis de Villiers avec insouciance.

— Il se peut que je me trompe ; j'espère que cela est, je le désire surtout.

— Alors, à quoi bon nous inquiéter ?

— Ecoutez, Armand, j'espère que je m'abuse et que mes craintes sont exagérées. Le créateur n'aura pas sans doute voulu mettre à la fois sur la terre deux créatures aussi implacables.

— Hein ! de qui parlez-vous donc là, baron ?

— Rien, rien, mon ami, reprit vivement le jeune homme. Ne faites pas attention à des paroles vides de sens et qui ne se rapportent en aucune façon au sujet que nous traitons.

— Soit, continuez, mon ami.

— Je vous disais donc qu'il est possible que je me trompe ; pourtant j'ai comme un pressentiment d'avoir deviné le caractère de cette femme, ajouta-t-il avec un soupir.

— Eh ! bien, répondit le comte avec étonnement, où voulez-vous en venir ?

— A ceci : elle a disparu de Québec sans que personne sache ce qu'elle est devenue.

— Bah ! peut-être est-elle partie pour la France ?

— Non, repartit le jeune homme. Elle n'est point femme à quitter ainsi la partie.

— Que soupçonnez-vous ?

— Je la soupçonne de s'être enfoncée dans l'intérieur des terres.

— De notre côté ?

— Oui.

— Ah ! ah ! fit le comte en souriant. Ce serait alors une idée fixe, une résolution bien arrêtée chez elle, de me faire disparaître de la surface de ce monde misérable.

— D'autant plus que la comtesse a entraîné à sa suite une douzaine de bandits, des coupe-jarrets de la pire espèce.

— Quel sérail !

— Vous riez, Louis, vous raillez... Vous avez tort. Je vous jure que vous jouez avec le feu.

— Etes-vous plus prudent que moi, Armand ? fit sérieusement le comte de Villiers en regardant ce dernier bien en face.

Le baron de Grigny détourna les yeux et cherchant à faire bifurquer la conversation, il reprit :

— La nouvelle du départ de la comtesse de Maleval m'a effrayé pour vous, mon cher et seul ami.

Je vous ai écrit et j'ai suivi ma lettre de près, comme vous le voyez. A deux, nous conjurerons plus facilement ce danger peut-être imaginaire.

— Je vous remercie de votre venue, Armand, mais pourquoi prendre tant de précautions, pour chercher à me faire comprendre que la situation est tendue et peut-être périlleuse? De deux choses l'une, ou comme vous l'insinuez en hésitant, le danger est imaginaire, et alors vous ne vous seriez pas mis en quatre pour venir me rejoindre.

— Mais, mon affection pour vous?

— Laissez-moi finir.,. où le danger existe et je suis, ou plutôt nous sommes assez braves pour nous en soucier comme d'un nuage qui passe.

— D'accord. Cependant cette femme....

— Je la connais... un peu, mon ami, ajouta le comte de Villiers souriant. Quoi qu'il en soit, elle me tuerait volontiers le lundi, quitte à me pleurer le mardi.

— C'est cela.

— Mais à quoi bon nous préoccuper d'elle et de ses désirs de vengeance au moment où nous partons pour une expédition dont ni vous ni moi ne reviendrons peut-être pas?

— Vous avez raison. Quand partons-nous?

— Demain.

— J'eusse préféré partir ce soir.

— Enfant!

— Louis ! Louis ! Notez ces paroles dans votre mémoire.

— J'écoute.

— La haine d'une femme est plus à craindre que celle de dix hommes.

— Bast.

— Ne vous récriez pas... je suis une preuve vivante de... mais ne m'interrogez pas... vous me regardez avec surprise... Oui, Louis, oui... moi aussi j'ai passé par là : et quand ces souvenirs se réveillent, je me reprends à trembler doublement pour vous et pour moi.

— Mon cher Armand, pourquoi ne m'avoir jamais confié... ?

— Un secret qui vous pèserait autant qu'à moi... non... l'heure n'est point arrivée de cette confidence.

Et le jeune homme rendu sombre malgré tous ses efforts, ne chercha point à lutter plus longtemps contre ses idées noires.

Il dit au comte de Villiers :

— L'heure passe, rentrons.

Et revenant sur ses pas, il reprit le chemin du fort Duquesne ; le comte suivit son ami, devenu pensif par ces dernières paroles.

Ils rentrèrent au fort, sans avoir échangé un mot de plus.

XIII

UNE SILHOUETTE DE COUPE-JARRETS

Il était à peine sept heures du matin.

Après avoir jeté un manteau sur son uniforme, le comte sortit avec précaution de son appartement.

Il craignait de troubler le sommeil profond de son ami.

Le baron de Grigny, brisé par les fatigues de la longue route qu'il avait faite, ne devait pas se réveiller avant quelques heures.

Ce sommeil faisait parfaitement le compte de M. de Villiers.

Il appela Rameau-d'Or.

Celui-ci se trouvait déjà à son poste, dans l'antichambre. Il s'empressa d'accourir.

Son jeune chef lui enjoignit de dire au baron de Grigny qu'il allait inspecter les glacis de la forteresse et qu'il ne tarderait pas à rentrer

Cela fait, il se dirigea vers une poterne que la sentinelle lui ouvrit et il se trouva dans la campagne.

Le comte, en refusant de partir le soir précédent, et en remettant à vingt-quatre heures le départ de l'expédition, n'avait pas voulu faire connaître à son ami le motif de ce retard. Ce motif tenait au secret le plus cher de son cœur, à son amour pour Angèle.

Si grande que fût l'amitié que le comte professait pour son ami, avec cette pudeur des âmes bien éprises, surtout des âmes éprises pour la première fois, il avait tenu à conserver pour lui seul le secret de son amour; il aurait cru le profaner en le révélant à un tiers, bien que ce tiers fût son meilleur ami.

Le jeune homme ne s'était pas cependant senti le courage de quitter celle qu'il aimait pour entreprendre une expédition périlleuse dont peut-être il ne reviendrait pas, sans la revoir une fois encore, lui dire adieu et puiser dans ses regards le courage nécessaire à une si cruelle séparation; aussi, profitant du sommeil de son ami, il était sorti doucement, dans le but de se rendre par le plus court chemin à la chaumière du proscrit.

Enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau, pour éviter d'être reconnu, le comte traversa d'un pas pressé les rues à peine tracées de l'espèce de ville que les colons et les aventuriers de toutes sortes élevaient à l'abri du canon du fort, attirés qu'ils étaient,

comme des oiseaux de proie, par l'espérance d'un gain toujours facile dans les nouveaux établissements.

Les portes commençaient à s'ouvrir à peine. La population dormait encore.

Le comte passa donc inaperçu, ou du moins il le crut ainsi ; il s'enfonça dans la forêt, convaincu que nul n'avait remarqué la direction prise par lui.

Depuis que le comte avait contracté la douce habitude de se rendre chaque jour à la chaumière, il avait cherché à abréger le trajet afin de rester plus longtemps auprès de celle qu'il aimait. Son premier soin avait été de renoncer à la pirogue et de chercher à se faire un chemin à travers la forêt.

Cela ne lui avait pas été difficile, par la raison toute simple que ce chemin existait réellement ; la seconde fois qu'il se rendit à la demeure d'Angèle, la jeune fille le lui indiqua elle-même.

Ce chemin était une sente, à peine tracée dans l'herbe, serpentant à travers la forêt. En moins de trois quarts d'heure, il mettait le jeune homme à l'entrée même du clos dont la chaumière était entourée.

Cette fois, lorsqu'il atteignit la clôture, le comte vit Angèle debout contre la porte, ce qu'elle ne faisait jamais ; elle guettait son arrivée, penchée à la fenêtre. Un vif incarnat colora le visage de la jeune fille en l'apercevant.

— Je vous attendais, Louis, dit-elle en penchant vers lui son front, sur lequel il posa respectueusement ses lèvres.

Baiser de fiancé, ressemblant à un baiser de frère.

— Vous m'attendiez? répondit-il avec étonnement. A cette heure matinale? Comment donc avez-vous deviné que je devais me rendre auprès de vous?

— Je ne l'ai pas deviné, fit-elle avec un charmant sourire, en rougissant encore davantage; mon cœur m'avait avertie. Voilà pourquoi vous m'avez trouvée là, près de la porte; j'étais sûre de votre visite, et je voulais vous voir plus vite.

— Merci, ma bien-aimée, j'avais hâte d'être près de vous. C'est seulement lorsque je vous vois que je me sens vivre et que je suis heureux.

— Venez, mon ami, vous avez besoin de vous reposer, la sueur inonde votre front... Venez...

Ils se dirigèrent vers la chaumière en se tenant la main. Près de cette fille tendre et pure, le comte n'avait pas vingt ans.

— Et votre père! demanda le jeune homme, je le verrai sans doute ce matin?

— Non, il est sorti au point du jour.

— C'est fâcheux, j'aurais été heureux de causer avec lui.

— Nous allons déjeuner, voulez-vous? dit la jeune fille.

— Je ne demande pas mieux ; la marche m'a donné un appétit d'enfer, d'ailleurs ce me sera un prétexte pour rester plus longtemps auprès de vous.

— Avez-vous donc besoin de prétexte, Louis? Est-ce que c'est moi jamais qui vous engage à vous retirer? dit-elle avec une gentille petite moue.

— J'ai tort, je ne sais ce que je dis, répliqua-t-il en saisissant une de ses mains au passage et la baisant avec passion. Mais, voyez-vous... il ne faut pas m'en vouloir... ce matin, je ne suis maître ni de mes pensées ni de mes paroles.

Cependant la jeune fille avait placé la table au milieu de la chambre ; en quelques minutes, un déjeuner composé de fruits et de laitage était servi.

Malgré l'appétit dont le comte avait fait parade, il ne mangeait que difficilement, son assiette demeurait pleine. Angèle en fit la remarque, elle le railla doucement.

— Je suis triste, répondit-il.

Elle fixa sur lui ses grands yeux bleus d'un air interrogateur.

— Oui, reprit-il en la regardant avec amour, j'espérais que votre vue me rendrait le courage... il n'en est rien.., depuis mon arrivée, je sens mon cœur qui se brise... et ma douleur redouble!

— Qu'avez-vous donc, mon ami? vous m'inquiétez.. Je ne vous ai jamais vu ainsi ; parlez, parlez!

— Angèle, ne vous est-il pas venu quelquefois dans la pensée qu'un jour peut-être nous serions séparés?

— Oh! souvent, s'écria-t-elle avec un frissonnement de terreur. Sommes-nous donc menacés d'une séparation?

— Hélas! oui.

— Expliquez-vous, mon ami; vous me faites mourir, reprit-elle avec agitation.

— Oui, fit le jeune homme en prenant sa résolution à deux mains, il vaut mieux tout vous dire, je suis venu exprès pour cela... et vous êtes une fille courageuse!

— Je vous écoute, parlez, au nom du ciel! je vous en supplie... Vous pouvez être sûr de moi.

Le comte enferma les mains de la jeune fille dans les siennes, la contempla pendant quelques minutes avec passion, et se décida enfin à prendre la parole, sur une dernière prière de la charmante enfant.

— Angèle, dit-il, vous le savez, je suis soldat. J'ai prêté au roi serment de fidélité et je dois obéissance aux chefs sous les ordres desquels je suis placé.

— Je sais cela, mon ami, continuez.

— Oui, mais ce que vous ignorez, chère enfant, c'est que le commandant du fort Duquesne prépare une expédition.

Elle le regarda en souriant.

— Vous vous trompez, Louis, dit-elle, je le sais. Je sais même que c'est à vous que le commandement de cette expédition très-périlleuse a été confié.

— Vous! vous savez cela? s'écria-t-il avec une surprise qui le fit bondir sur sa chaise. Par qui donc avez-vous été si bien instruite?

— Par mon père, Louis, par mon père, pour lequel il n'existe point de secrets, et qui est tout à vous, n'en doutez point.

— C'est étrange! murmura le jeune homme.

— Non, c'est très-naturel au contraire; lorsque vous connaîtrez mieux mon père, vous comprendrez cela.

— Mais comment se fait-il qu'il puisse se trouver au courant?...

— Je ne puis rien vous dire, interrompit-elle en mettant un doigt mignon sur ses lèvres rosées. Les secrets de mon père ne m'appartiennent pas; je n'ai point le droit de les divulguer, même à vous, mon ami, sans son autorisation.

— C'est juste, je suis fou! pardonnez-moi, Angèle.

— Je vous pardonne, mon ami, et cela de grand cœur; mais continuez, vous ne m'avez pas appris l'époque de votre départ. C'est le seul détail que j'ignore.

— Hélas! chère enfant, cette époque est plus pro-

chaine que vous ne le supposez; je pars aujourd'hui même, au coucher du soleil.

La jeune fille tressaillit et devint pâle comme si elle allait mourir; mais, par un effort suprême, rendue forte par son amour, elle dompta sa douleur et reprit en souriant :

— Vous m'aviez effrayée tout à l'heure, Louis; maintenant je suis rassurée... oh! mais rassurée tout à fait.

— Je ne vous comprends pas, Angèle.

— Ne m'aviez-vous pas parlé de séparation... d'adieux?

— En effet, cette expédition, ce départ n'entraînent-ils pas?...

— Eh bien quoi? mon ami, ce n'est qu'une absence... voilà tout; absence cruelle, bien cruelle même, pour vous et pour moi, mais que notre amour nous donnera la force de supporter et après laquelle nous nous retrouverons avec un bonheur plus grand.

— Ah! fit-il avec tristesse, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, Angèle; car vous vous consolez bien facilement de cette séparation qui me désespère, moi!

— Ingrat! s'écria-t-elle avec animation, ingrat et injuste! qui voit ce que je souffre, la violence que je me fais pour lui donner le courage d'accomplir noblement son devoir, et qui, au lieu de me remercier, m'adresse des reproches.

— Oh! je suis fou, chère Angèle adorée! fit-il en tombant à ses genoux et couvrant ses mains de baisers ardents; pardonnez-moi, je ne sais ce que je dis, la douleur m'accable. Oh! maintenant, quelque grande que soit cette douleur, je partirai; malgré mon amour, mon vœu le plus cher est de partir au plus tôt afin de vous revoir plus vite.

— Soyez homme, mon cher Louis, répondit-elle à travers ses larmes; ayez foi en la Vierge, qui protége notre amour. Qui sait? sa bonté est si grande! Peut-être nous reverrons-nous plus tôt que vous ne le supposez, vous, plus tôt que je ne l'espère moi-même.

— Que voulez-vous dire?

— Rien, mon ami; un de ces pressentiments comme j'en ai quelquefois, voilà tout, pressentiments qui viennent du cœur et qui ne trompent jamais, car c'est Dieu qui les envoie pour consoler et soutenir ceux qui souffrent.

— Oh! le ciel puisse-t-il vous entendre! fit le jeune homme.

— Je ne sais pourquoi, mais il me semble que si notre séparation devait être aussi longue que nous le craignons, bien que la douleur que j'éprouve soit grande, je souffrirais davantage encore. Oui, je crois et j'espère.

Soudain, elle se leva, bondit comme une jeune chevrette, et s'élança hors de la chambre, mais

presque aussitôt elle reparut, tenant dans sa main une fine chaîne d'or à laquelle était suspendu un scapulaire en drap rouge.

— Il faut nous quitter, Louis! dit-elle; votre présence est nécessaire au fort Duquesne pour terminer vos préparatifs de départ. Je ne veux pas vous retarder. Quel que soit mon désir de vous garder près de moi, je ne chercherai jamais à vous faire oublier vos devoirs.

— Il n'est pas encore l'heure, dit l'officier, qui ne pouvait se résoudre à cette séparation, peut-être éternelle! J'ai le temps: il n'est point tard encore.

— Déjà midi, mon ami, regardez le soleil.

— J'aime mieux regarder vos yeux, chère et bien-aimée Angèle, dit-il en souriant: ce sont pour moi des soleils autrement brillants que celui qui nous éclaire là-haut. Ah! vous aurez beau faire, mon Angèle, ils ne parviendront jamais à me dire: Louis, allez-vous-en, c'est l'heure des adieux.

— Taisez-vous, monsieur! murmura la pauvre enfant qui faisait les plus héroïques efforts pour empêcher ses larmes de couler le long de ses joues, pâlies par la douleur.

— J'obéis, mademoiselle! répondit Louis de Villiers plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Écoutez-moi.

— Parlez.

— Voyez-vous ceci?

Et elle lui tendait la chaîne et le scapulaire

— Je le vois.

— C'est une relique bénie.

— Ah ! fit le jeune homme, naturellement assez incrédule et fortement imbu, comme tous les gentilshommes de cette époque, d'idées philosophiques.

Un regard sévère d'Angèle le rappela subitement à lui-même.

— Ne riez pas, Louis. C'est le dernier souvenir de ma mère ; je vous le donne.

— Chère Angèle, je ne vous enlèverai pas cette relique sacrée, dit-il avec émotion... Gardez, gardez-la ; je le veux.

— Et moi, je veux que vous la placiez sur votre cœur, mon Louis. Nous sommes superstitieuses, nous autres filles des forêts. Je m'étais juré de ne jamais me séparer de cette chaîne et de ce scapulaire.

— Eh bien ?

— En vous le confiant, Louis, je ne fausse pas mon serment. Nos âmes sont sœurs ; vous et moi nous ne faisons qu'un. Souvenez-vous bien de mes paroles, mon ami, et ne riez pas, je suis sûre de ce que je vous dis : Tant que vous porterez ce talisman révéré, vous passerez impunément à travers tous les dangers.

— Vraiment ? ne put s'empêcher de dire le jeune

homme en souriant malgré lui de cette gracieuse et naïve croyance.

— Je vous le jure sur mon salut et par la mémoire de ma mère ! dit-elle avec des larmes dans la voix.

Le jeune officier chassa tout sourire de ses lèvres. Il comprit que la jeune Canadienne prenait sa touchante superstition au sérieux.

Il prit donc la chaîne et le scapulaire et se les passa autour du cou.

La fille du proscrit rougit de plaisir et de joie.

— Vous me promettez, mon Louis, lui dit-elle en souriant, que de temps à autre, vous jetterez les yeux sur cette relique ?

— Souvent, chère Angèle.

— Toutes les fois que vous penserez à moi.

— Je vous le jure.

— Bien, cela ! Vous me rendez bien heureuse ; je suis à présent tranquille sur votre sort. Nous nous reverrons, mon Louis ; soyez sûr que nous nous reverrons avant peu.

— Dieu le veuille !

— Et maintenant, partez !

— Vous me chassez, Angèle ?

— Il le faut.

— Pourquoi, demanda le jeune homme, étonné de son ton un peu bref.

— Parce que si vous restiez, Louis, je n'aurais plus

le courage de vous laisser aller; parce que je suis à bout de forces, et que si vous restez quelques minutes seulement encore auprès de moi, toute ma résolution tombera, tout mon courage disparaîtra.

— Chère enfant! s'écria Louis avec passion. Que je vous aime!

— Est-ce cela que vous voulez, mon ami? Restez... vous serez témoin de ma faiblesse et de mes larmes.

Le jeune homme sentit qu'elle disait vrai.

Il ouvrit la bouche pour lui répondre; mais, voyant un sanglot qui montait du cœur aux lèvres de sa bien-aimée, il la prit dans ses bras, l'embrassa avec passion, murmura un adieu étouffé, et bondissant au dehors, il s'enfuit à toutes jambes, sans même retourner la tête.

Bien lui en prit d'agir ainsi.

S'il s'était retourné, il serait revenu sur ses pas.

Qui sait même?

Il ne serait pas parti.

A son adieu passionné, la fille du proscrit avait tout d'abord senti un feu brûlant couler dans ses veines, puis un froid glacial lui succéder.

Elle s'était affaissée sur elle-même.

La force factice qui l'avait soutenue jusque-là venait de l'abandonner.

Elle sentit tout tourbillonner autour d'elle.

Et, poussant un cri d'oiseau blessé mortellement,

elle tomba sur ses genoux, hors d'elle-même, sanglotant et priant.

Cependant le comte, affolé par la douleur, s'enfuyait à travers la forêt, sans suivre de route tracée, frayée.

Il marchait au hasard, n'ayant qu'un but : fuir, s'éloigner de cette demeure solitaire, dans laquelle il laissait tout ce qui lui était cher en ce monde.

Il ne songeait nullement à s'orienter.

Mais le hasard le servit.

Au bout d'une heure de cette marche, de cette course effrénée à travers les halliers et les taillis, il reconnut avec étonnement qu'il venait d'atteindre la lisière de la forêt.

A peine lui restait-il quelques pas à faire pour émerger dans la plaine.

La fatigue physique avait sinon étouffé, du moins amorti en lui les premières atteintes de son désespoir, de sa souffrance morale.

Une tristesse invincible l'accablait.

Pourtant la rapidité de sa course avait rafraîchi son front brûlant.

Le calme revenait peu à peu dans son esprit, un certain équilibre se faisait dans ses pensées.

Il s'arrêta un moment, jetant autour de lui un regard investigateur. Rien de suspect, aucun indice de danger pour lui.

Il se reconnut.

Après avoir repris haleine un moment, il continua sa route vers le fort Duquesne, dont il ne se trouvait éloigné que d'une lieue à peine.

En ce moment, deux coups de feu presque simultanés retentirent à ses oreilles.

Il fit un bond de côté.

Un troisième coup fut tiré sur lui, et son chapeau roula sur le sol, percé d'outre en outre par une balle.

Le comte de Villiers mit l'épée à la main et s'élança vers le taillis d'où les coups de feu étaient partis.

— Vive Dieu! s'écria-t-il, on assassine ici!... mais on assassine mal! Ah! messieurs les chasseurs à l'affût, gare à vous!... Le sanglier revient et vous fait tête.

Des pas rapides, des exclamations assourdies de colère, des imprécations furieuses lui répondirent : ce fut tout.

Au moment où il atteignait le taillis qui abritait les assassins, ceux-ci étaient déjà loin.

L'officier ne trouva personne.

Il pestait contre sa mauvaise étoile qui ne lui permettait pas d'atteindre un des bandits placés en embuscade à son intention.

Mais, tout en pestant, il continuait sa poursuite acharnée.

Il s'arrêta tout à coup.

Trébucher, faillir de tomber, et se retenir aux branches du premier arbre venu, ce fut pour lui l'affaire d'un instant.

Il baissa les yeux, pour voir quel était l'obstacle qui se mettait en travers de son chemin.

Cet obstacle n'était autre chose que les jambes d'un homme tranquillement assis au pied du susdit arbre.

Cet homme lisait ou feignait de lire.

A la vue, à l'arrivée du comte, qui venait de donner, de s'embarrasser à l'aveuglette dans ses mollets, l'individu, le philosophe, sur qui les coups de fusil qu'il devait avoir entendu ne produisaient sans doute pas une grande impression, ferma son livre et se leva prestement.

— Holà! fit-il d'une voix qui ressemblait vaguement au bruit que produit une porte mal graissée, holà! qui que vous soyez, homme ou femme, ange ou diable, halte!

L'officier s'arrêta, non point qu'il éprouvât le moindre désir d'obéir à un ordre donné si harmonieusement, mais pour examiner de plus près et plus à son aise l'individu qui l'interpellait de cette façon singulière.

Ce personnage était un grand drôle d'une cinquantaine d'années.

Il avait cinq pieds dix pouces au moins.

Maigre comme un clou, fendu comme un compas,

il montrait orgueilleusement une face patibulaire, ornée d'une paire d'énormes moustaches cirées à la Henri III et poignardant le ciel.

Ses os saillants, formant excroissance à tous les angles de son visage, faisaient un jeu d'échecs de ce dernier.

Son costume fané, fripé, râpé, attestait la plus grande misère ou, tout au moins, le plus profond détachement des choses de ce monde.

Des nœuds de rubans qui avaient dû être jaunes quelques années auparavant, pendaient tristement, suspendus à chacune de ses épaules, et la plume effiloquée de son feutre bosselé tombait et retombait sur son nez, en tout semblable au bec d'un oiseau de proie.

En somme, le possesseur de ce visage disgracieux, orgueilleusement drapé dans ce ramassis de loques, ne paraissait être rien moins qu'un de ces compagnons assez désagréables à rencontrer au coin d'un bois.

Voyant que le comte de Villiers s'arrêtait, ce singulier personnage mit son chapeau à la main, opération qui nécessita plusieurs tentatives infructueuses de sa part, les rebords de son couvre-chef étant plus usés que la semelle trouée de ses bottes.

Cela fait, il salua le plus courtoisement qu'il lui fut possible.

L'officier reconnut, au premier coup d'œil, la nature et l'espèce de son bizarre interlocuteur; il ne se

donna donc pas la peine de répondre à cette politesse exagérée, et sans plus de cérémonies il lui dit vivement:

— Vous n'avez donc pas entendu les coups de feu qu'on vient de tirer sur moi, monsieur ?

— Quels coups de feu, s'il vous plaît? répondit l'autre d'un air béat.

— Trois coups de fusil, pardieu !

Tout en parlant, Louis de Villiers regardait s'il ne se trouvait pas une de ces armes à la portée de la main de son adversaire, car dès l'abord il avait reconnu en lui un adversaire.

— Je n'ai pas plus entendu siffler les balles dont vous parlez, mon gentilhomme, répondit l'inconnu avec rudesse, que je n'ai vu la couleur du salut que vous n'avez pas jugé à propos de me rendre.

Le comte se mordit les lèvres, il fut sur le point de lever la main sur le drôle qui lui parlait aussi légèrement, il réfléchit et il s'arrêta.

Désirant savoir s'il ne s'était pas trompé, voulant s'assurer si ce personnage famélique faisait partie des bravi payés pour l'assassiner, il se rendit à ses désirs, et le saluant à son tour:

— Mille pardons, monsieur, lui dit-il de sa plus douce voix ; c'est un oubli de toutes les convenances que je déplore et que je m'empresse de réparer, comme vous le voyez.

— Il suffit, répliqua l'autre d'un ton d'importance

qui n'eût pas déparé un grand d'Espagne du temps de Charles-Quint.

— Non, il ne suffit point

— Ah !

— Oui.

— Et que désirez-vous, mon maître ?

— Je désire savoir pourquoi vous ne vous êtes pas dérangé en voyant qu'on tirait sur un chrétien comme sur une bête fauve.

— Je pourrais vous répondre, fit-il en ricanant, que je suis mahométan, et que par conséquent l'existence d'un chien de chrétien m'importe peu, mais je sortirais de la réalité ; et, quoique, entre nous, je ne sache pas bien à quelle religion j'appartiens, je ne farderai pas la vérité.

— C'est-à-dire que vous avez l'intention de ne pas mentir ?

— Précisément, fit l'individu en question, avec un aplomb qui ne devait pas dater de la veille.

— Je vous écoute. Expliquez-vous.

— Mon gentilhomme, la seule, la meilleure raison que j'aie à vous donner de mon abstention...

— Est votre lâcheté ? interrompit tranquillement le comte.

— Non pas, repartit son interlocuteur, non moins tranquille. Je lisais, monsieur.

— Ah ! vous lisez ?... Vous savez donc lire ?

— Grâce à la belle éducation que mes nobles parents — Dieu ait leur âme! — daignèrent me faire donner dans ma tendre enfance.

L'officier avait envie d'éclater de rire au nez de cet étrange personnage, qu'il avait insulté deux fois de suite et qui lui répondait, le sourire aux lèvres, comme si de rien n'était.

Mais il était résolu à aller jusqu'au bout, à tirer la chose au clair.

Il continua donc sérieusement l'entretien :

— Que lisiez-vous donc de si attachant ?

— Ceci, monsieur, fit-il en lui présentant complaisamment le volume qu'il tenait à la main.

— Les *Principes de philosophie ?*

— De Descartes.

— Vous vous occupez de philosophie ?

— Un peu.

— Pas du tout, ajouta l'officier en riant.

Louis de Villiers commençait à croire qu'il avait affaire à un fou.

— Voilà qui vous expliquera, monsieur, reprit l'autre, comment il se fait que je n'ai rien entendu, et qu'il a fallu pour que j'interrompe une lecture aussi attachante que l'on m'écrase, délicatement j'en conviens, le bout du pied, comme vous venez de me l'écraser tout à l'heure.

— Allons donc! pensa l'officier, une querelle? nous

y arrivons. Franchement, mon démenti suffisait: pourquoi a-t-il attendu si longtemps? Et tout haut:—Cher monsieur, fit-il avec aménité, vous me voyez au désespoir.

— De quoi?

— De cette maladresse.

L'autre, qui caressait la poignée d'une énorme rapière lui battant les mollets, regarda le comte avec un certain étonnement.

Il ne s'attendait pas à tant de gracieuseté et de patience de la part du fougueux officier.

Pour s'édifier complètement, il demanda:

— Ainsi, mon gentilhomme, vous me faites des excuses?

— Dame!

— Dame! oui... ou dame! non!

— Dame! oui.

— Les excuses les plus significatives?

— Les plus franches... répondit Louis de Villiers, résolu à aller jusqu'aux dernières limites de cette pasquinade, quelle que fût son impatience.

— Ah!

— C'est ainsi.

Le lecteur assidu de Descartes ne laissa pas d'être tant soit peu désorienté.

Tant de longanimité l'ahurissait.

Il sortit de son ahurissement par un long éclat de rire.

Le comte attendait, sur ses gardes.

— Pardieu ! s'écria le bravo d'un air majestueux, monsieur, vous voulez vous moquer de moi.

— En aucune façon, monsieur

— Je vous jure que si.

— Je vous jure que non.

— Vous me donnez un démenti? Sang de bœuf! c'est la première fois que le fils de mon père en reçoit un, savez-vous, monsieur!

— Allons donc, grommela l'officier, nous en arrivons donc à nos fins !

— Monsieur, reprit le bravo en se campant fièrement sur la hanche, savez-vous que je m'appelle don Palamède...

— Beau nom !

— Bernardo de Bivar y Carpio.

— Vous remontez au Cid? fit le comte en s'inclinant d'un air railleur.

— Hidalgo depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

— Je n'en doute pas, diantre !

— Et, pour le moment, capitaine en disponibilité.

— Dans quel régiment, s'il vous plait ?

— Dans le régiment de... Au fait, s'interrompit-il en frisant sa moustache, vous me semblez bien curieux !

— Curieux, moi ? oh !

— Certes, voilà une heure que vous m'adressez un tas

de questions plus biscornues les unes que les autres.

— Moi?

— Vous-même!

— Permettez, don Palamède... vous me dispensez de répéter tous les autres noms qui suivent, n'est-ce pas?

— Allez toujours! fit-il d'un air superbe, je les sais par cœur!

— Tant mieux. Alors permettez-moi de vous faire observer...

— Je n'ai pas besoin de vos observations.

— Pourtant, señor, il faudra bien que vous m'entendiez ; je vous ai bien écouté jusqu'au bout, moi!

— Vous, cela vous amusait; moi, cela m'ennuiera.

— Misérable drôle! murmura le comte, qui faisait d'incroyables efforts pour conserver son sang-froid :

— Vous dites?

— Je dis que vous avez des reparties excessivement drôles.

— Drôles... dans le sens de spirituelles?

— Sans doute... Voyons, terminons-en. J'ai, sans le vouloir, interrompu votre lecture un peu brusquement ; vous vous êtes formalisé.

— Cela vous étonne-t-il? demanda superbement l'hidalgo.

— Pas le moins du monde, seulement ne perdez pas de vue que je vous ai adressé des excuses. Qu'exi-

gez-vous de plus d'un gentilhomme, ainsi que j'ai la prétention de l'être?

— Corne-bœuf! mon gentilhomme, puisque vous vous donnez ce titre, fit-il avec un ricanement railleur, je prétends que vous me rendiez raison de vos paroles, de vos faits et de vos gestes.

— Eh bien! soit, et finissons-en tout de suite!

— Bravo! voilà qui est parler, dit l'hidalgo en ôtant son habit, qu'il plia soigneusement et sur lequel il posa son chapeau, le tout avec une célérité remarquable.

— Ma foi! je passerai au moins ma colère sur quelqu'un, grommela le comte en dégainant son épée.

Mais au moment de se mettre en garde, il se frappa le front, et, piquant son épée en terre, au grand étonnement de son nobilissime adversaire:

— Un mot, monsieur? fit-il.

— Bon! que voulez-vous encore me demander?

— *Encore* n'est pas poli. Je vous le ferai observer à mon tour, je ne vous ai encore rien demandé.

— C'est bien, parlez!... Mais hâtez-vous. *Ravageuse* a soif!

— Qu'est-ce que cela *Ravageuse?*

— C'est mon épée, pour vous servir. Une lame qui descend en droite ligne de *Tisona*, l'épée du Cid.

— Merci, elle a un beau nom. Eh bien! elle attendra.

— Pas longtemps?

— Je l'espère bien. Ecoutez-moi donc: Vous ne me

croyez pas assez niais, n'est-ce pas, pour supposer que c'est sérieusement que vous vous êtes considéré comme offensé par moi ?

— Hein ? fit-il avec hauteur.

— Avouez plutôt, continua le comte avec un dédaigneux haussement d'épaules, que vous êtes de connivence avec les bandits qui ont tiré sur moi, du milieu des taillis, et que vous vous êtes posté ici, tout exprès pour m'achever au passage, au cas où ils me manqueraient ?

— Monsieur, fit l'hidalgo avec hauteur, sachez que le capitaine don Palamède Bernardo de Bivar y Carpio ne travaille pas ainsi : il tue souvent, il n'assassine jamais. Vous n'y êtes point. Cherchez, monsieur, cherchez mieux.

— J'admets cela à la grande rigueur, dit le comte pensif ; alors je changerai la forme de ma question.

— Faites, mais dépêchez-vous ; nous perdons le temps en paroles.

— On vous a payé pour me chercher querelle, n'est-ce pas? et pour m'envoyer si faire se peut dans un monde meilleur ?

Un rire sinistre plissa les lèvres de l'aventurier.

— Cette fois vous brûlez, dit-il en saluant avec une grâce sans seconde.

— Et la somme est ronde sans doute ?

— Monsieur, répondit le drôle avec une dignité

narquoise, ces questions ne sont pas de celles qu'on adresse a un gentilhomme de ma sorte. Passons outre, je vous prie.

— Parfaitement répliqué, dit le comte en riant. Puis-je vous demander sans indiscrétion quelle est la personne qui s'intéresse assez à moi, pour désirer me délivrer des misères d'ici-bas?

L'aventurier ricana en frisant sa moustache.

— Voilà ce que c'est que d'être trop beau! grommela-t-il.

— Bon! je vous comprends, merci. Je sais ce que je tenais à savoir.

— Peut-être. Je n'ai rien dit. Vous plaît-il que nous commencions?

Et don Palamède prit sa garde la plus élégante

— Quand vous voudrez. Vous avez donc soif de mon sang, señor de Bivar y Carpio etc.? dit-il en riant.

— Moi?... Pas le moins du monde. J'ai seulement hâte d'en finir avec vous; j'ai un rendez-vous pressé quelque part, dans les alentours.

— Hum! vous pourriez bien le manquer, mon beau capitaine!

— Allons! en garde, sans plus de paroles, et tenez-vous bien. Je tire assez proprement.

— Moi aussi, à vos ordres.

Le comte croisa le fer en riant, toujours; cette aventure lui avait rendu toute sa folle gaieté d'autrefois.

L'hidalgo ne tarda, malgré sa magnifique effronterie, pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à forte partie, et il serra son jeu.

Le comte était d'une adresse remarquable aux armes; il maniait son épée en riant et narguait son adversaire, que la résistance qu'il éprouvait, et à laquelle il ne s'attendait pas, avait subitement rendu sérieux.

— Vous ne parlez plus, cher seigneur? fit le comte, tout en ferraillant. Seriez-vous inquiet par hasard pour votre rendez-vous ?

— Parez celle-là, tonnerre? hurla le spadassin en poussant une botte désespérée.

— Voilà! répondit froidement le comte. Vous jouez l'ancien jeu. Vous avez tort. Tenez, à vous!

Il se fendit et piqua légèrement l'hidalgo en pleine poitrine.

— Massacre! cria celui-ci, en rompant de deux pas.

— J'aurais pu vous tuer, je ne l'ai pas voulu. Soyez tranquille, vous ne perdrez rien pour attendre; je vous montrerai bientôt un coup qui, si vous en réchappez, vous sera très-utile plus tard. Malheureusement je doute que vous puissiez en faire votre profit. Etudiez-le : je vais vous le détailler mathématiquement.

Tout en parlant ainsi, le comte avait tout doucement déplacé son adversaire, qui maintenant avait le soleil dans les yeux. Don Palamède rugissait de rage impuissante.

— Là! dit le comte, vous êtes juste où je voulais vous mettre. Faites bien attention, voici le coup promis : une... deux... et trois !

Il se fendit à deux reprises avec une rapidité foudroyante, fit un dégagé brillant, et lia l'épée du bravo.

Avant que celui-ci eût eu le temps de se reconnaître dans cette tempête de dégagements, de coups droits et de feintes brillantes, il roula sur le sol, le corps traversé de part en part, en poussant un hurlement de rage et de douleur.

— Voilà qui est fait ! dit paisiblement le comte, tout en plongeant deux ou trois fois son arme dans le gazon avant de la remettre au fourreau.

— Je suis mort ! hurla le spadassin en se roulant à terre, humide de son sang, qui coulait à flots.

— Hum ! je le crois. D'ailleurs, je dois vous avouer que j'ai tout fait pour cela. Je devrais peut-être vous achever, mais bah ! c'est inutile... pour le moment.

— Ah! tonnerre !... si j'en reviens !... dit don Palamède avec un geste de terrible menace.

— Oui, mais vous n'en reviendrez pas, reprit le comte en haussant les épaules. Quel dommage que vous ne puissiez profiter du coup que je vous ai enseigné là !

— Demain !... grommela l'autre en se tordant comme un serpent.

Mais il réfléchit au milieu de ses douleurs et il se tut pour ne pas exaspérer son adversaire triomphant.

— A propos, à présent que vous n'avez plus aucune raison pour garder le silence, voulez-vous m'apprendre le nom de la personne en question? Dites-le, señor don Palamède, et je ferai réciter deux messes pour le salut de votre âme !

— Allez au diable ! s'écria-t-il en roulant des yeux furibonds.

— Doucement, señor de Carpio, reprit le comte d'une voix railleuse ; parlez avec plus de respect d'un personnage devant lequel vous comparaîtrez bientôt. Croyez-moi, ne vous brouillez point avec lui... Vous ne voulez pas parler?... Alors, adieu !

Il lui tourna le dos et s'éloigna sans s'occuper de lui davantage.

— Massacre ! hurla le spadassin lorsqu'il fut seul, être tué ainsi ! Embroché comme un oison, moi ! Oh ! c'est à en devenir fou, si je n'en crève pas !... C'est égal, murmura-t-il après un instant, le coup est joli !... Démon ! que je souffre !

Il se tordit avec d'épouvantables grimaces et contorsions.

— Ahan !... Oh ! c'est fini ! reprit-il d'une voix de plus en plus faible, au diable !... Massacre !... je suis mort... Bonsoir !

Il se laissa retomber en arrière, eut encore deux ou trois convulsions, ferma les yeux et ne bougea plus.

Il avait perdu connaissance

XIV

LE DEPART

Le comte de Villiers sortit de la forêt sans se préoccuper davantage du misérable aventurier si agréablement accommodé par lui.

Il reprit la route du fort Duquesne.

Cependant, sans s'en rendre compte, tout en cheminant, il jetait des regards inquiets à droite et à gauche, sur les buissons et sur les fourrés.

Il tenait la main sur la poignée de son épée, prêt à dégaîner à la moindre alerte.

La double attaque dont il avait failli devenir la victime lui donnait fort à réfléchir.

Tout était bien clair pour lui : l'aventurier l'attendait pour lui chercher une mauvaise querelle et le tuer roide. Les individus dont les balles avaient troué son chapeau à un pouce de sa tête étaient non pas des

chasseurs maladroits, mais bien des bravi embusqués sur son passage pour l'assassiner.

Mais qui pouvait avoir un si grand intérêt à sa mort? Il ne se connaissait point d'ennemis, n'ayant jamais, à sa souvenance du moins, fait de mal à personne; de plus, il était trop nouveau dans la colonie pour avoir excité contre lui une si grande haine.

Le souvenir de la comtesse de Maleval traversa sa pensée, mais il repoussa bien loin l'idée que cette femme qu'il avait aimée, qui appartenait au meilleur monde, et dont rien dans la vie passée ne justifiait un pareil soupçon, eût ainsi de sang-froid, par dépit d'amour, comploté sa mort.

C'eût été pousser loin le désir de se venger d'un abandon qui, à son compte à lui, l'homme aux nombreuses bonnes fortunes, n'avait rien que de très-naturel.

Ce n'était point admissible.

Quel était donc cet ennemi implacable?

Etait-ce une haine indigène?

Le coup venait-il des Anglais?

Le comte de Villiers s'arrêta plus volontiers à cette dernière idée.

Les Anglais, qui quelques jours auparavant, avaient fait tomber son frère, M. de Jumonville, dans un si odieux guet-apens, pouvaient bien avoir intérêt à se débarrasser de lui, son vengeur présumé.

Mais, toutes réflexions faites, il reconnut l'inanité de cette supposition.

Il finit par en rire.

Les Anglais savaient-ils seulement si le comte de Jumonville laissait un frère ?

La position secondaire du comte de Villiers, sa toute récente venue dans la colonie, ne lui donnaient pas malgré sa bravoure et sa témérité, une importance telle que les représentants du gouvernement britannique dussent en venir à de semblables extrémités contre lui.

Le jeune homme se creusait vainement le cerveau à chercher la solution de ce problème.

Aucune lueur n'éclairait les ténèbres qui entouraient l'audacieux attentat dont il avait failli être victime.

Par moments, il se prenait à douter de la réalité des coups de feu qu'il avait essuyés ; mais les trous de son chapeau étaient là.

De guerre lasse, il finit par renoncer à chercher plus longtemps à percer ce mystère.

Il résolut de laisser aller les événements et de s'en fier au temps, ce grand découvreur des choses cachées, qui probablement, lorsqu'il y songerait le moins, lui révélerait la vérité.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il atteignit les glacis de la forteresse et qu'il rencontra son ami Armand de Grigny.

Le baron venait au-devant de lui.

Les deux jeunes gens se joignirent à quelques pas seulement de la poterne.

— Pardieu ! dit le baron en serrant la main du comte, c'est affaire à vous, mon cher ami, de vous échapper ainsi, sans rien dire à personne. Que diantre !...

— Ma foi, vous dormiez de si bon cœur ce matin, répondit en riant M. de Villiers, que je me suis fait scrupule de troubler votre sommeil.

— Vous avez eu mille fois tort. Moi qui ne suis ici que depuis vingt-quatre heures, et qui, par conséquent, ne connais pas les environs, j'aurais été charmé de faire, en votre compagnie, un tour dans la campagne, que l'on dit fort belle, et cela d'autant plus que devant partir ce soir même, l'occasion ne se retrouvera pas de si tôt pour moi d'admirer les points de vue accidentés de la Belle-Rivière. Vous êtes un égoïste, comte.

— Je l'avoue ; du reste, j'ai failli payer cher cet égoïsme

— Que voulez-vous dire? auriez-vous couru un danger? Je vous en voudrais de ne pas m'y avoir mis de moitié. Vous savez toute mon affection pour vous.

— Oui, mon ami, j'ai couru un danger, deux même. Mais ne vous hâtez pas de me blâmer ; j'ignorais complètement, en sortant ce matin, à quoi je m'exposais. Ma promenade était toute pacifique. Je ne m'attendais pas au dénoûment qu'elle a eu.

— Vous m'inquiétez : que vous est-il donc arrivé ?

— Tout simplement ceci, mon ami, que d'abord on a tiré sur moi comme à la cible, si bel et si bien que... voyez ! voilà les trous des balles qui ont traversé mon chapeau.

— Diable ! c'est sérieux, cela, et sans doute vous avez un peu massacré les assassins ?

— Pas le moins du monde ! Je ne les ai seulement pas aperçus ; mais, à leur place et en courant après eux, j'ai donné du pied sur un grand escogriffe à face patibulaire, lisant assis au pied d'un arbre. Ce monsieur m'attendait là sans doute dans la louable intention de m'achever, au cas où je n'aurais été que blessé par ses acolytes. Je l'ai échappé belle !

— Mais c'est toute une tragédie que vous me contez là ! Vous êtes sauf au moins ?

— Je n'ai pas une égratignure.

— Dieu soit loué ! Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Il est arrivé que l'escogriffe susdit s'est levé comme un furieux, a dégaîné une colichemarde démesurément longue et m'a demandé satisfaction.

— Satisfaction de quoi ?

— De toutes les insultes que j'aurais pu lui faire, répondit le comte en riant.

— Bien. Et alors ?

— Alors, nous nous sommes battus.

— Et ?...

— Et, ma foi, je crois que je lui ai passé mon épée à travers le corps.

— *Vous croyez* est charmant. Est-il mort?

— Il doit être pour le moins en fort mauvais état.

Tout en causant ainsi, les deux jeunes gens avaient traversé les cours de la forteresse et se trouvaient à la porte de leur appartement.

Le front du jeune baron s'était assombri.

— Hum ! dit-il, savez-vous, cher ami, que tout cela me semble constituer un très-joli guet-apens.

— C'est assez mon avis.

— Et, pardon si j'insiste sur ce sujet, qu'avez-vous fait de l'escogriffe en question ?

— Que diable vouliez-vous que jen fisse ? Je l'ai laissé là, râlant, sacrant, et recommandant son âme à mons Satanas, qui se sera bien gardé de laisser échapper l'occasion de s'en emparer. Si je sais à quoi elle lui servira, par exemple?...

— Mais vous ne l'avez pas ainsi tué, sans lui demander un peu ses noms et qualités?

— Je n'ai pas eu à prendre ce soin ; avant de dégaîner, il m'a défilé une kyrielle de noms plus barbares les uns que les autres. C'est un hidalgo qui descend de Pélage ; il se nomme Don Palamède Bernardo de Bivar y Carpio, il se donne le titre de capitaine.

— Et quel homme est-ce? Ne pourriez-vous pas me faire son portrait?

— Rien de plus facile. Grand, noir, sec comme un parchemin, des jambes et des bras de faucheux, des yeux ronds, un nez de perroquet, un menton de galoche, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et des moustaches hérissées jusqu'aux sourcils : un accent circonflexe retourné ! Avec cela, la mine et la tournure d'un grand d'Espagne en goguette.

— Cordieu ! s'écria le baron en se frappant le fron il serait curieux que ce drôle fût mon homme !

— Quel homme ?

— Un assez ténébreux coquin, cousu de mauvaises affaires, escroc, brelandier et spadassin, que j'ai eu occasion de rencontrer deux ou trois fois à Québec.

— En supposant que ce fût le même, que ferait cela ?

— Pardon, ce doit être le même, insista M. de Grigny.

— Je l'accorde. Après ?

— Après ?... Savez-vous où je l'ai rencontré pour la dernière fois, mon cher comte !

— J'attends que vous me le disiez.

— Sortant de la maison de la comtesse de Maleval, entre dix et onze heures du soir, il se cachait de son mieux.

— Corbœuf !

— Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, parfaitement, d'autant plus que je me remémore à présent certaines plaisanteries de ce drôle ; ce doit être le même. Voilà ce que c'est, m'a-t-il dit, que d'être trop aimé.

— C'est le même, je le jurerais.

— Alors votre opinion est...

— Pardieu ! que le coup vient de la comtesse ; la chère âme a tout simplement voulu vous *égorgeter*, comme disait le bon petit roi Charles IX.

— Mais c'est affreux, cela ! si affreux que je ne le crois pas encore.

— Ne vous ai-je pas averti ?

Le comte se détourna et marcha rapidement vers une des sorties du fort.

— Où allez-vous donc ? s'écria le baron en le suivant de son mieux.

— Trouver le drôle, et, s'il n'est pas mort, le confesser si bien qu'il avouera tout.

— L'idée est bonne, seulement vous n'irez pas seul.

— Soit ! allons-y ensemble.

— Un moment, prenons des pistolets, on ne sait pas ce qui peut arriver ; rien ne nous prouve que les bandits qui déjà ont tiré sur vous n'aient pas regagné leur embuscade.

— Vous avez raison ; armons-nous donc, mais faisons vite.

— Patience, mon ami, dit le baron; n'agissons pas à la légère, s'il vous plaît. Cette affaire est beaucoup plus sérieuse que vous ne le supposez, et avec des ennemis qui procèdent aussi brutalement, on ne saurait user de trop de prudence. Venez!

Les deux jeunes gens entrèrent dans l'appartement, où ils trouvèrent Rameau-d'Or et Risque-Tout occupés à jouer à la prime.

Les soldats se levèrent en apercevant leurs maîtres, et ils attendirent respectueusement leurs ordres.

– Pendant que vous allez vous rendre chez le colonel de Contrecœur, dont vous prendrez congé en votre nom et au mien, fit le baron, Rameau-d'Or vous préparera vos vêtements de chasse. Il est inutile qu'au retour de notre promenade, nous rentrions dans le fort; mieux vaudra, à mon avis, nous rendre tout de suite au lieu désigné pour l'embarquement. Qu'en pensez-vous?

— Je vous comprends et je suis votre conseil, dans quelques minutes je serai de retour.

Et il sortit.

— Maintenant, mes enfants, dit le baron aux soldats, alerte, vous autres; il s'agit de ne pas perdre de temps. Vous êtes de braves garçons dont le comte et moi nous connaissons le dévouement; vous nous accompagnerez dans une expédition que nous allons faire. Quittez vos uniformes, préparez et fourbissez vos

armes, et ce soir, à six heures, trouvez-vous tous deux, avec nos bagages, à l'anse des Marigots, où sera le Canadien Berger, avec une pirogue. Vous le connaissez, Berger, n'est-ce pas, Rameau-d'Or?

— Oui capitaine, répondit celui-ci ; c'est un rude homme.

— Très-bien, vous attendrez notre arrivée.

— C'est entendu, capitaine, dirent ensemble les deux grenadiers.

— Ah ! ça, je ne veux pas vous tromper, mes enfants ; le danger sera grand là où nous allons ! Pouvons-nous compter entièrement sur vous ?

— A la vie et à la mort, capitaine !

— Bien ! tout est dit. Ah ! une dernière recommandation ; tâchez, autant que possible, que votre départ ne soit pas remarqué. Ceci est de la plus haute importance. Peut-être ferez-vous mieux de vous donner rendez-vous au dehors et de ne sortir que l'un après l'autre.

— Soyez calme, capitaine, répondit Risque-Tout, nous sommes de trop vieux soldats pour nous laisser surprendre ou deviner.

— Donc, plus un mot, et à ce soir !

Tout en parlant ainsi, M. de Grigny avait quitté son uniforme ; il venait d'endosser un costume de fantaisie, ressemblant assez à celui adopté par les chasseurs canadiens. Il passait ses pistolets à sa cein-

ture après en avoir visité les amorces, lorsque la porte s'ouvrit. M. de Villiers entra.

— Eh bien ? demanda le baron.

— Tout est terminé, répliqua le comte ; M. de Contrecœur a reçu notre congé, il m'a remis mes intructions et il nous souhaite une bonne réussite.

— Alors tout est pour le mieux.

— Oui, et nous pouvons partir quand nous voudrons.

— J'attends que vous soyez prêt.

— C'est l'affaire de quelques minutes.

En effet M. de Villiers changea de costume avec une rapidité qui témoignait de son désir de partir au plus vite, si bien qu'il fut prêt au bout de cinq minutes.

Les soldats attendaient.

— Vous avez compris, n'est-ce pas, vous autres ? leur dit le baron.

— Soyez calme, capitaine, répondit avec un sourire narquois Risque-Tout, qui affectionnait particulièrement cette phrase d'un laconisme expressif.

— Alors, à ce soir, à l'anse aux Marigots.

Les deux officiers prirent leurs fusils de chasse et sortirent.

Ils se retrouvèrent bientôt dans la campagne, et ils commencèrent à marcher à grands pas, afin de rattraper autant que possible le temps que leur avaient fait perdre leurs préparatifs.

Les deux jeunes gens, si gais et si insouciants d'ordinaire, étaient sérieux, presque sombres; non pas qu'ils éprouvassent la plus légère crainte, mais ils savaient que leur vie servait d'enjeu dans la partie qu'ils entamaient.

Cette considération, fort grave, suffisait pour les faire réfléchir et les engager à agir avec la plus grande prudence. La réussite de leur mission les préoccupait plus que leur vie.

— Il doit être mort maintenant, dit le comte au bout d'un instant, ne cessant de penser à don Palamède.

— Qui sait? repartit le baron. Les drôles de cette espèce ont la vie dure. Dans tous les cas, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Vous rappelez-vous bien l'endroit où vous vous êtes battus? Ce ne doit pas être difficile à retrouver.

— Au besoin, je m'y rendrais les yeux fermés.

En causant ainsi, ils marchaient d'un bon pas, de sorte qu'il ne leur fallut qu'une demi-heure pour atteindre la lisière de la forêt.

— Voici le chemin qu'il nous faut suivre, dit le comte en indiquant du doigt un étroit sentier qui se trouvait un peu à leur droite.

— Bon! je le vois; attendez un instant pour respirer d'abord et prendre nos précautions ensuite. Armez votre fusil et surveillez les buissons, il ne s'agit

pas ici de nous faire tuer comme des coqs de bruyère. Au moindre mouvement suspect dans les taillis : feu !

— Ne craignez rien : ce sera fait.

Ils s'engagèrent dans la forêt.

Elle était calme et silencieuse, les oiseaux eux-mêmes se taisaient, et, blottis sous la feuillée, dormaient la tête sous l'aile. On était à l'heure la plus chaude de la journée.

Après quelques détours, ils atteignirent une place assez vaste, complètement dépourvue d'arbres et formant une espèce de clairière.

FIN DU TOME TROISIÈME

27 **Millanvoye et Etiévant** .	Le Petit Bossu	1 vol.
28 **Alfred Assollant**	Hyacinthe	1 —
29 **Paul Margueritte**	Maison ouverte	1 —
30 **Gustave Claudin**	Les Caprices de Diomède	1 —
31 **Jules de Gastyne**	L'Affaire du général X.	1 —
32 **Louis Noir**	Une Revanche de Vidocq	1 —
33 **Léon Cladel**	Ompdrailles	1 —
34 **André Theuriet**	Le Secret de Gertrude	1 —
35 **Alfred Assollant**	Un Mariage au couvent	1 —
36 **Dubut de Laforest**	Mademoiselle Tantale	1 —
37 **Pierre Zaccone**	Mémoires d'un commissaire de police. Tome I. La Lanterne rouge	1 —
38 **Adolphe Belot**	Une Affolée d'amour	1 —
39 **Pierre Zaccone**	Mémoires d'un commissaire de police. Tome II. L'Enveloppe noire	1 —
40 **Gaboriau**	Le Capitaine Coutenceau	1 —
41 **Théodore Reinach**	Looking Backward (100 ans après).	1 —
42 **Constant Guéroult**	Le Juif de Gand	1 —
43 **Henry de Kock**	Le Château du bonheur	1 —
44 **Alexis Bouvier**	La Grande Commune	1 —
45 **Ponson du Terrail** . . .	Le Capitaine Coquelicot	1 —
46 **Adolphe Belot**	Courtisane	1 —
47 **Georges Beaume**	La Proie	1 —
48 **Xavier de Montépin** . . .	Une Passion	1 —
49 **Paul Féval**	Le Roman de minuit	1 —
50 **Charles Joliet**	Bérengère	1 —
51 **Maurice Drack**	Madame Lise	1 —
52 **Ponson du Terrail**	Diane de Lancy	1 —
53 **Camille Lemonnier** . . .	Le Mort	1 —
54 **Alfred Assollant**	Un Millionnaire	1 —
55 **Louis Jacolliot**	Le Père la Fouine	1 —
56 **Adolphe Belot**	La Petite Couleuvre, suite et fin d'Affolée d'amour	1 —
57 **Émile Richebourg**	40,000 francs de dot	1 —
58 **Auguste Lepage**	Maître Normand notaire	1 —
59 **Oscar Méténier**	Outre-Rhin	1 —
60 **Pierre Zaccone**	Les Aventuriers de Paris	1 —
61 **Henri de Bornier**	Le Jeu des Vertus	1 —
62 **Charles Vincent**	Lina	1 —
63 **Maurice Montégut**	La Faute des autres	1 —
64 **Charles Beaumont**	Le Cahier de Marcel	1 —
65 **Léon Cladel**	Kerkadec	1 —
66 **Paul Perret**	Histoire d'un honnête homme. .	1 —
67 **Albert Le Roy**	Le Mariage de Laure	1 —

68	**Jean Blaize**	Les Planches	1 vol
69	**Catulle Mendès**	La divine Aventure	1 —
70	**Achille Mélandri**	La Gouvernante	1 —
71	**Camille Lemonnier**	Un Mâle	1 —
72	**Xavier de Montépin**	La Maîtresse du Mari	1 —
73	**Gourdon de Genouillac**	L'Homme au nez coupé	1 —
74	**Dubut de Laforest**	Les Dames de Lamète	1 —
75	**G. de La Landelle**	Un Corsaire sous la Terreur	1 —
76	**Bertol-Graivil**	Victime d'amour	1 —
77	**Alfred Assollant**	Les Crimes de Polichinelle	1 —
78	**De Lescure**	Les Maîtresses du Régent	1 —
79	**Camille Debans**	Guy de Saint-Guy	1 —
80	**E. Montagne et L. Gallet**	Jeanne de Soyans	1 —
81	**E. Montagne et L. Gallet**	Saltimbanques	1 —
82	**Louis Jacolliot**	Un Policier de génie	1 —
83	**Léopold Stapleaux**	La Langue de Mme Z.	1 —
84	**Mie d'Aghonne**	La Reine des Batailles	1 —
85	**Jacques de Martels**	Les Tentations de l'abbé	1 —
86	**Lucien Descaves**	Une Vieille Rate	1 —
87	**Georges Peyrebrune**	Les Roses d'Arlette	1 —
88	**Jules de Gastyne**	Premières Caresses	1 —
89	**Emmanuel Gonzalès**	Les Gardiennes du trésor	1 —
90	**Etienne Enault**	Histoire d'une Conscience	1 —
91	**Paul Alexis**	Le Collage	1 —
91 *bis*	**Paul de Musset**	Une Vie du diable	1 —
92	**Arsène Houssaye**	La Couronne de bleuets	1 —
93	**Vast Ricouard**	La Negresse	1 —
94	**Jules Claretie**	Mlle Cachemire	1 —
95	**Chincholle**	La Ceinture de Clotilde	1 —
96	**Théodore de Graves**	Les Drames de l'épée	1 —
96 *bis*	**Alfred Assollant**	Deux Amis en 1792	1 —
97	**Eugène Muller**	La Mionnette	1 —
98	**Emile Faure**	Les Dernières favorites	1 —
99	**Carette (Mme)**	Passion	1 —
100	**Edmond Lepelletier**	Le Capitaine Ango	1 —
101	**Mie d'Aghonne**	Le Vampire aux yeux bleus	1 —
102	**Paul Feval**	La Cosaque	1 —
103	**Mary Summer**	Scandales d'hier	1 —
104	**Alfred Assollant**	Mémoires de Gaston Phœbus	1 —
105	**Champfleury**	Les Souffrances du Professeur Delteil	1 —
106	**Ch. Joliet**	Le Train des Maris	1 —
107	**A. Lapointe**	Les Sept hommes rouges	1 —
108	**Champfleury**	La Pasquette	1 —
109	**Alfred Assollant**	Le Docteur Judassohn	1

110	**F. du Boisgobey**	Le Pignon maudit	2 vol.
111	**Alfred Assollant**	Rose d'Amour	1 —
112	**Claude Vignon**	Lisa	1 —
113	**Alfred Assollant**	Chiffon	1 —
114	**Louis Dépret**	Deux Cœurs sensibles	1 —
115	**Élie Berthet**	Le Martyre de la Boscotte	1 —
116	**Constant Guéroult**	La Bourgeoise d'Anvers	1 —
117	**Champfleury**	Monsieur de Boisdhyver	1 —
118	**Charles Diguet**	La Vierge aux cheveux d'or	1 —
119	**Gourdon de Genouillac**	La Misère en Habit noir	1 —
120	**Ed. Picard**	La Forge Roussel	1 —
121	**Camille Lemonnier**	Contes Flamands	1 —
122	**André Theuriet**	Madame Véronique	1 —
123	**Gonzalès**	L'Hôtesse du Connétable	1 —
124	**Charles Deslys**	Les Compères du Roi	1 —
125	**G. Le Faure**	Au Drapeau	1 —
126	**Paul Féval**	Le Crime du Juge	1 —
127	**Mie d'Aghonne**	La Maudite	1 —
128	**Lamartine**	Fior d'Aliza	1 —
129	**Ponson du Terrail**	Le Bal des Victimes	1 —
130	**Ernest Daudet**	Henriette	1 —
131	**Paul Saunière**	Le Capitaine Bel Humeur	1 —
132	**Albéric Second**	La Vicomtesse Alice	1 —
133	**Paul Perret**	La Belle-Renée	1 —
134	**Etienne Enault**	Le Roman d'une Altesse	Sous presse.
135	**Charles Deslys**	Les 17 ans de Marthe	
136	**Charles Diguet**	Histoire galante de Henri IV	
137	**Victor Perceval**	Une Chanoinesse de 17 ans	
138	**Ernest Daudet**	La Petite Sœur	
139	**Paul Saunière**	Les Écumeurs de Rivières	
140	**Henri Demesse**	La Petite Dufresnoy	1 —
141	**Gay**	Le Sergent Villajoux	1 —
142	**Paul Féval**	La Fabrique de Crimes	1 —

60 centimes LE VOLUME

Pour recevoir franco, joindre **15** centimes par volume, jusqu'à **4** volumes, et **60** centimes pour **5** à **10** volumes.

Au-dessus de **10** volumes, envoi franco gare, sans augmentation de prix.

ŒUVRES
D'HECTOR MALOT

En fascicules de luxe à **DIX** centimes

Chaque fascicule renferme 24 pages de texte compact, imprimé en caractères neufs, sur beau papier, et est revêtu d'une couverture en couleurs de JOSE ROY.

MICHELINE (complet en 15 fascicules illustrés.	1 50
LE DOCTEUR CLAUDE (complet en 30 fascicules illustrés). . . .	3 »
ZYTE (complet en 15 fascicules illustrés)	1 50
LE LIEUTENANT BONNET (complet en 15 fascicules illustrés) . .	1 50
POMPON (complet en 16 fascicules illustrés)	1 60
SANS FAMILLE (complet en 27 fascicules)	2 70
EN FAMILLE (complet en 16 fascicules).	1 60
UN BEAU-FRERE (complet en 15 fascicules illustrés)	1 50
LE SANG BLEU (complet en 15 fascicules illustrés)	1 50
MONDAINE (complet en 15 fascicules illustrés)	1 50
CONSCIENCE (complet en 16 fascicules illustrés)	1 60
PAULETTE (complet en 15 fascicules illustrés)	1 50

Œuvres illustrées de PIERRE SALES

60 centimes le volume broché

(80 centimes *franco*)

Le Sergent Renaud.
La Jeune France.
A l'américaine.
Bas les masques.

Chaine dorée.
La Baronne de Candia.
Olympe Salverti.
La Revanche de l'Amour.

Le Corso Rouge.
Justice humaine.
L'Écuyère.
L'Expiation.

Viviane.
L'héritier du Crime.
Marquis de Trevenec.
Le Remords du Juge.

Sacrifiée !
Les Sans-Pitié.
Pierre Sandrac.
L'Effondrement.

Vipère !
Les Ravageurs.
Orphelines !
Le Châtiment.

Voyages — Explorations — Aventures

Collection LOUIS NOIR, a 20 centimes

1. *La Tueuse d'Eléphants.*
2. *La Mission Marchand au Congo.*
3. *Les Amazones au Sahara.*
4. *Le Sultan amoureux.*
5. *Six cents lieues dans le Sahara.*
6. *Les Diamants roses.*
7. *La Montagne d'or.* — 8. *La Fièvre de l'or.*
9. *Le commandant Marchand à Fachoda.*
10. *Un Drame militaire à Fachoda.*
11. *La Mission Marchand en Abyssinie.*
12. *En Route pour le Pôle.*
13. *Le Trappeur La Renardière.*
14. *Un Mariage polaire.*
15. *Une Chasse à courre au Pôle Nord.*
16. *Une Française captive chez les Peaux-Rouges.*
17. *Au Pôle et autour du Pôle.*
18. *Les Rubis du Colorado.* — 19. *Les Champs de Rubis.*
20. *La Vénus aux yeux verts.*
21. *Le Ballon-Fantôme.* — 22. *Le Grand Sorcier.*
23. *Le Pendu Rouge du Niger.*
24. *Un Sultanat improvisé au cœur de l'Afrique.*
25. *Les Prisonnières des Touaregs.*
26. *Le Secret du Chercheur d'or.*
27. *Le Fakir.* — 28. *Le sultan Rabat.*
29. *Les Singes mineurs du Transvaal.*
30. *L'Escadron volant de Prétoria.*
31. *Une Héroïne prisonnière des Anglais.*
32. *Prisonnier des Boers.*
33. *L'Ange de la Déroute.*
34. *La Vénus du Transvaal.*
35. *Le Tueur de Léopards.*
36. *Les Cavaliers Fantômes.*
37. *Le Capitaine La Plaquette.*
38. *L'Infernal Redermoor.*
39. *L'Aventure d'une Mariée.*
40. *La tante de Marlborough.*
41. *Un Mariage à la corde de Pendu.*
42. *Le Pendu.* — 43. *Le tour des Indes.*
44. *Le petit cousin de Pezon.*
45. *A la conquête d'Hérat.*
46. *Les Cosaques du Turkestan.*
47. *Bou-Amama.* — 48. *D'In-Çalah à Ghadamès.*
49. *La chute de Rabat.*
50. *Un Joueur d'orgue de Barbarie à Tombouctou.*

Envoi franco contre 25 centimes en timbres
à MM. FAYARD frères, 78, boulev. St-Michel, à Paris

ROMANS D'AVENTURES ET DE VOYAGES

Par Louis NOIR

25 centimes *le volume de 160 pages*

CATALOGUE DES VOLUMES

En Vente chez tous les Libraires et dans les Gares

LE COUPEUR DE TÊTES	3	volumes.
DANS LE DÉSERT	3	—
LE LION DU SOUDAN	3	—
L'HOMME AUX YEUX D'ACIER	2	—
LE CAPITAINE RÈGLEMENT	2	—
LA FLOTTE FANTOME	1	—
LE CORSAIRE AUX CHEVEUX D'OR	[illegible]	—
LE ROI DE LA GRÈVE	2	—
LA MONTAGNE DES LIONS	1	—
L'ONCLE DE BOU-AMENA	1	—
UN DRAME EN KABYLIE	1	—
L'AMOUR AU PAYS DE LA [illegible]	1	—
L'EMMURÉ DE SALMAIZE	1	—
LE SECRET DES TOUAREGS	1	—
LA FONTAINE D'AMOUR	1	—
UN MYSTÈRE AU HAREM	1	—
LA POUDRE D'OR	1	—
LA BELLE ANDALOUSE	1	—
UN MYSTÈRE SOUS BOIS	1	—
LA CHASSE FANTASTIQUE	1	—
LE BARON VERT-DE-GRIS	1	—
LE SECRET DE LA DUCHESSE	1	—
LA VILLE AUX SERPENTS	1	—
LE TIGRE DE SIVA	1	—
LE FEU AU NAVIRE	1	—
LUTTE A MORT	1	—
LE BANDIT ARESKI	1	—
SOUVENIRS D'UN ZOUAVE	1	—

25 centimes le volume broché

(30 centimes franco par la poste)

Toute commande de 20 volumes à la fois sera expédiée franco gare sans augmentation de prix.

FAYARD Frères, Éditeurs, 78, Bd Saint-Michel, Paris

IMP. CH. LÉPICE, 8-10, RUE DES COTES, MAISONS-LAFFITTE

PARIS. — IMP. MICHELS ET FILS.

Tome 4

20 CENTIMES LE VOLUME

GUSTAVE AIMARD

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE



FAYARD FRÈRES ÉDITEURS

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

GUSTAVE AIMARD

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

TOME QUATRIÈME

PARIS
FAYARD FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78

LA BELLE RIVIÈRE

LE FORT DUQUESNE

XIV

LE DÉPART (*Suite*)

— C'est ici, dit le comte.

— Il n'y a personne, répondit le baron en jetant un regard scrutateur autour de lui... ni mort ni vivant !

En effet, la clairière était déserte.

Cependant, les traces du combat qui, deux heures auparavant, s'était livré en cet endroit, étaient clairement indiquées, et une large flaque de sang marquait la place où était tombé l'aventurier.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura le comte.

— Pardieu ! reprit son ami en haussant les épaules, cela signifie que les complices de ce digne gentilhomme l'ont enlevé, voilà tout. Maintenant, est-il mort? est-il vivant? c'est ce que je ne saurais vous dire. Corbleu! c'est avoir du guignon et jouer de malheur ; nous ne pourrons rien apprendre aujourd'hui.

Pendant que M. de Grigny se livrait à ces réflexions

peu encourageantes, le comte se baissait vivement et se relevait presque aussitôt en poussant un cri de joie.

— Au contraire, s'écria-t-il en montrant à son ami un objet qu'il tenait dans sa main, nous savons tout ! Regardez ce bijou.

— Le cachet de la comtesse de Maleval ! dit le jeune homme avec stupeur ; je la croyais moins imprudente.

— Vous aviez raison, Armand; tous nos doutes sont levés. C'est bien la comtesse qui a voulu me faire assassiner.

— A la bonne heure ! nous savons au moins à quoi nous en tenir. Maintenant, que comptez-vous faire ?

— Rien, mon ami. Se venge-t-on d'une femme qu'on a aimée... et qui vous aime encore assez pour vous haïr ?

— Bah ! bah ! reprit le baron, billevesées que cela ! L'héroïsme est une duperie en cette circonstance; la comtesse n'est plus une femme pour vous, prenez-y garde. C'est une ennemie acharnée, qui, si vous ne la tuez pas, vous tuera sans le moindre ménagement.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, mon ami ; mais jamais je n'aurai le courage d'armer mon bras contre une femme, si coupable qu'elle soit envers moi.

— C'est bon, je n'insiste pas, répondit rudement le jeune homme. Je me plais à croire que vous réfléchirez.

— Ma résolution est immuable, reprit le comte tristement.

— C'est bon ! vous dis-je, n'en parlons plus. Reprenez ce bijou, qui nous servira un jour ou l'autre.

— Espérons que non.

— Ah ! vous pensez que cette belle dame s'en tiendra là ? demanda ironiquement le baron.

— Oui.

— Louis, mon cher Louis, vous eussiez mieux fait de ne jamais quitter les boudoirs et les ruelles de Versailles.

— Pourquoi ?

— Au moins, là-bas, si les femmes ne sont pas des tigresses de vertu, elles ne deviennent pas des hyènes altérées de sang et de vengeance.

— Mme de Maleval ne recommencera pas de tentative avortée, qui a déjà fait couler le sang d'un homme.

— D'un homme ! vous êtes bien bon, comte. Je vous parle sérieusement, et ce que j'en dis, je le dis aussi bien pour vous que pour moi : soyons sur nos gardes, ne nous fions qu'à nous-mêmes, et voyons des ennemis dans toutes les nouvelles connaissances que le hasard nous fera rencontrer.

— Charmante existence que vous nous préparez là, mon cher Armand, fit le comte avec un sourire contraint.

— La mort de votre frère et l'embuscade à laquelle

vous venez d'échapper sont des arguments assez péremptoires pour que je ne me donne pas la peine de soutenir pareille thèse plus longuement. Nous n'avons plus rien à faire ici, partons !

— Soit !

Ils quittèrent alors la clairière et se dirigèrent vers l'anse aux Marigots.

Ne voulant pas continuer à s'entretenir des événements qui venaient de se passer, événements sur lesquels ils avaient chacun leur manière de voir, les deux officiers se mirent à causer de la pluie et du beau temps.

Ils atteignirent le lieu du rendez-vous à l'heure fixée pour le départ.

Berger et Kouha-Handé attendaient dans une pirogue.

Les deux soldats, vêtus en paysans canadiens et bien armés, fumaient leurs pipes, admirant philosophiquement un de ces merveilleux couchers de soleil comme on n'est jamais à même d'en admirer dans le vieux monde.

Après un court entretien, les six hommes prirent place dans l'embarcation.

La nuit tombait.

Au moment où parut la première étoile, la pirogue quitta la rive.

XV

AU CHATEAU DE MALEVAL

Nos lecteurs nous permettront de retourner sur nos pas, afin de leur présenter un nouveau et important personnage de ce récit.

Ce que nous allons leur raconter se passait peu de temps avant le départ du fort Duquesne des six aventuriers envoyés en mission par M. de Contrecœur.

Ils voudront bien perdre de vue, pour un moment, les environs du fort Duquesne, et nous suivre sur les bords du fleuve Saint-Laurent.

Le Saint-Laurent fut ainsi nommé par Jacques Cartier, qui le remonta le premier en 1535. Ce fleuve est l'un des plus majestueux de l'univers, son cours dépasse trois mille kilomètres.

A l'endroit où il se jette dans le golfe qui porte son nom, à l'ouest de l'île Anticosti, entre le cap du Chat

et le cap des monts Pelés, sa largeur moyenne est de quarante kilomètres. Au cap Rosier, où il se confond avec l'Océan Atlantique, ses deux rives sont à cent vingt kilomètres l'une de l'autre.

Dans les deux tiers de son cours, il est navigable pour les bâtiments de haut bord.

Aucune description ne saurait donner une idée complétement exacte de la magnificence de ce fleuve, dont les rives offrent les sites les plus pittoresques aux regards charmés des voyageurs.

Accidenté par une multitude d'îles et de rochers, coupé par des cataractes imposantes, traversant une chaîne de lacs, profondes masses d'eau, vastes comme des mers intérieures, le Saint-Laurent change plusieurs fois d'aspect dans son cours immense.

Du sommet des hauteurs qui bordent ce fleuve, on découvre une infinité de baies aux sinueux contours, de caps qui s'avancent fièrement et de larges rivières dont les unes coulent, silencieuses, jusqu'à lui, tandis que d'autres s'y précipitent furieuses et mugissantes.

Puis ce sont des forêts vierges, sombres et mystérieuses, se déroulant à l'infini; des prairies dont les hautes herbes ondulent au moindre souffle de la brise; des villes, des villages, épars çà et là, semblant surgir du fouillis de verdure qui les enserre de toutes parts.

Aujourd'hui, les rives du Saint-Laurent, frangées de

riches plantations, de cités magnifiques, ont presque changé d'aspect.

Mais, à l'époque où se passe notre histoire, ses eaux n'étaient encore sillonnées que par de rares bâtiments de guerre et des pirogues indiennes.

L'empreinte sublime du doigt tout-puissant du Créateur était visiblement marquée sur cette nature majestueusement sauvage.

Ce paysage empruntait une étrangeté grandiose à cette privation d'industrie et de mouvement commercial qui, aujourd'hui, l'a complètement transformé, ou, pour être plus juste, déformé en le rapetissant.

Parmi les nombreux affluents du Saint-Laurent, se trouve la rivière de Montmorency.

Cette rivière, fort peu importante par elle-même, possède un cours très-irrégulier qui traverse un pays boisé, sur un lit de rochers aigus.

Les eaux arrivent enfin à un précipice, et là, ne rencontrant aucun obstacle, elles s'élancent d'une hauteur de deux cent cinquante pieds, formant cette magnifique chute du Montmorency, à laquelle la chute du Niagara elle-même ne saurait être comparée.

Au sommet de la cataracte, la largeur de la rivière ne dépasse pas cinquante pieds.

Au-dessous, les eaux sont retenues dans un bassin formé dans un rocher, monolithe gigantesque occupant la largeur entière de la cataracte

De ce bassin, elles s'échappent et coulent doucement dans le fleuve Saint-Laurent.

Soit qu'on remonte, soit qu'on descende le fleuve, le spectacle qui s'offre aux regards de tout voyageur arrivé en face de la cataracte est d'une majesté sublime.

Dans la saison des débordements, la chute d'eau est grandiose.

Cela est facile à comprendre.

Mais, même dans les saisons ordinaires, où le volume de la rivière est peu considérable, la masse liquide se trouve considérablement accrue par l'écume résultant d'un frottement incessant.

Alors se produit une nappe d'eau ressemblant, à s'y méprendre, à une nappe de neige.

Joignez à cela la vapeur qui s'élève lentement et toujours du gouffre, ajoutez l'auréole dont l'entourent les rayonnements du soleil, et vous aurez une vague idée de ce prisme aux mille couleurs.

Sur les bords de la rivière, à pic en plusieurs endroits, s'élèvent des pins séculaires dont les cimes penchent vers l'abîme.

Spectacle sauvage, poétique, étrange, qui porterait l'âme la plus prosaïque à la rêverie et à la contemplation.

A l'époque de notre récit, en face même de la chute de Montmorency, au centre d'une verte prairie, était bâti un château de forte et belle apparence.

Un large fossé en défendait les approches.

Cette demeure quasi-féodale portait le nom du comte de Maleval, qui l'avait construite une vingtaine d'années auparavant.

Par lettres-patentes du roi, M. de Maleval l'avait érigée en seigneurie.

Elle avait été choisie comme lieu de retraite par la comtesse lors de l'abandon de M. de Villiers.

La courte distance existant entre le château de Maleval et Québec permettait à madame de Maleval de se rendre à la ville aussi souvent que ses affaires ou ses plaisirs le lui demandaient.

Du reste, elle ne profitait guère de cette facilité de communication, le désir de vivre dans la solitude la plus absolue étant le seul qu'elle éprouvât.

De la sorte, elle s'était délivrée de l'incessante curiosité, de l'espionnage malveillant des oisifs et des jaloux.

C'est dans cette demeure que nous conduirons le lecteur huit jours après le départ précipité du comte Louis Coulon de Villiers pour le fort Duquesne.

Bien que la saison fût peu avancée, ce jour-là le soleil s'était levé voilé de nuages.

A peine, par éclaircies, laissait-il tomber sur la terre quelques rayons pâles et sans chaleur.

Vers le soir, le vent avait commencé à souffler violemment à travers les arbres, dont les branches

s'entre-choquaient avec de lugubres murmures semblables à des plaintes humaines.

Tout présageait un orage terrible, imminent, devant crever vers le milieu de la nuit.

Dans une chambre servant de boudoir, meublée avec un luxe rococo, c'est-à-dire coquet et maniéré, une femme se tenait sur un lit de repos.

En face du lit, dans une vaste cheminée, flambait un feu clair et répandant une douce chaleur dans ce délicieux réduit.

Dans cette femme, nous retrouvons la comtesse de Maleval.

Sa tête pensive, appuyée dans sa main, avait une expression de tristesse morne et concentrée.

Les longues et soyeuses tresses de ses cheveux noirs, flottant en désordre autour de son visage, en faisaient ressortir la pâleur mate.

Ses yeux cerclés de bistre, brillaient d'une flamme sombre.

A chaque instant, ils se fixaient avec une impatience fébrile sur le cadran d'une pendule en marqueterie posée au-dessus de la cheminée, entre deux merveilleuses glaces de Venise.

Un roman nouveau, que la jeune femme venait de commencer, gisait sur le tapis qui se trouvait au pied de son lit de repos, ne courant guère le risque de se voir achevé par la belle dédaigneuse.

Le bruit sec, produit par l'échappement du timbre se fit entendre, et la demie après neuf heures sonna.

La comtesse se redressa comme si elle avait reçu une commotion électrique.

Elle s'approcha de la cheminée et s'occupa activement à réparer le désordre de sa toilette.

Un pas léger résonna dans une pièce voisine, la portière fut soulevée, et une jeune servante parut.

— Eh bien? demanda la comtesse sans se retourner et en continuant à se regarder dans la glace qui se trouvait le plus près d'elle.

— Il est là, répondit la suivante.

— Seul?

— Oui et non, madame.

— Comment... que voulez-vous dire! s'écria-t-elle en se retournant brusquement.

— Je veux dire, madame, qu'il est venu seul à la vérité ; mais il paraît qu'à la porte il s'est rencontré avec une autre personne et que cette personne est rentrée avec lui.

— Comment le service est-il donc fait chez moi? dit-elle avec colère. Chacun peut-il ainsi, malgré ma volonté, s'y introduire? Prévenez Jean que je le chasse.

— Pardonnez au pauvre Jean, madame. reprit humblement la suivante : s'il a péché en cette circonstance, c'est par excès de zèle.

— Par excès de zèle... que signifie cette énigme?

— Il paraît, madame, que la personne a insisté pour qu'on lui livrât passage, prenant toute la faute sur elle, et répondant à Jean que, dès que madame connaîtrait son nom, au lieu de reproches ce seraient des compliments et des remerciements que madame lui adresserait.

— Que me chantez-vous là, petite? vous vous moquez sans doute... Quelque fat! quelque sot!...

— Oh! madame peut-elle supposer que j'ose...

— C'est bien, assez! interrompit-elle avec violence. Voyons, dites-moi ce nom qui doit produire un si grand prodige.

— Je l'ignore, madame, mais il paraît qu'il est écrit sur ces tablettes.

— Donnez-les donc, au lieu de tant bavarder!

La jeune fille présenta alors en tremblant un charmant carnet à coins d'or à la comtesse. Celle-ci le lui arracha presque des mains et l'ouvrit avec un geste d'impatience.

Tout à coup elle poussa un cri étouffé de surprise, et, refermant les tablettes :

— Julie, dit-elle d'une voix dont elle essavait vainement de dissimuler le tremblement, faites entrer cette personne!

— Oui, madame. Et Jean?

— Eh bien! quoi... Jean?

— Madame lui pardonne?

La comtesse sourit.

— Oui, répondit-elle, Jean est un bon serviteur, intelligent et dévoué; il a eu raison d'agir ainsi qu'il l'a fait.

— Oh! que vous êtes bonne, madame! dit Julie avec un visage radieux.

Mlle Julie s'intéressait profondément à M. Jean.

Elle fit quelques pas pour sortir, puis:

— Ah! s'écria-t-elle en s'arrêtant sur le seuil.

— Quoi encore? repartit la comtesse.

— Et la personne que madame attendait et qui est là, que lui dirai-je?

— Qu'elle attende!

La suivante sortit, réfléchissant sans doute sur les caprices de sa maîtresse.

— Qui peut l'amener en ce pays? murmura la comtesse lorsqu'elle fut seule. Est-ce un ami ou un ennemi que le hasard m'envoie si à l'improviste? Avant dix minutes, je le saurai, il le faut!

La portière fut de nouveau soulevée, et la personne annoncée par la jeune fille entra dans le boudoir. Un chapeau à larges ailes était enfoncé sur son front, et les plis d'un épais manteau l'enveloppaient jusqu'aux yeux.

Cette personne s'inclina en silence devant la comtesse, mais demeura immobile à la place où elle se trouvait jusqu'à ce que, sur un geste de sa maîtresse,

la servante se fût retirée, eût laissé retomber la portière et refermé la porte derrière elle.

Alors l'inconnu se débarrassa vivement de son manteau, jeta au loin son chapeau, et s'élança vers la comtesse, qui lui tendit les bras et le tint un instant pressé sur son cœur.

Le chapeau, en tombant, avait découvert un délicieux visage de femme de vingt-deux ans au plus, encadré dans de magnifiques cheveux blonds qui s'échappèrent en touffes soyeuses et s'éparpillèrent sur ses épaules.

Grande, svelte, admirablement faite, cette personne portait avec une aisance remarquable et une désinvolture singulière le costume de cavalier qu'il lui avait plu d'endosser ; et n'eût été la délicatesse et la régularité de ses traits, la finesse de sa peau et la grâce toute féminine de ses mouvements, sa tournure aurait pu passer complètement pour celle d'un jeune garçon de dix-sept à dix-huit ans.

L'embrassement des deux jeunes femmes fut long, affectueux, et renouvelé à plusieurs reprises, avant qu'une seule parole eût été échangée entre elles.

Enfin, la comtesse se dégagea de l'étreinte passionnée de son amie, et la faisant asseoir à ses côtés sur le lit de repos :

— Réchauffe-toi d'abord, lui dit-elle ; tu dois avoir

un froid d'enfer. As-tu besoin de quelque chose ? as-tu faim ? as-tu soif ?

– Tout ce que tu voudras ; je suis gelée, rompue de fatigue, et je meurs de faim. Laisse-moi passer ma soif sous silence.

La comtesse fit un mouvement pour se lever ; son amie l'arrêta.

— Où vas-tu? lui demanda-t-elle.

— Sonner, pour qu'on te serve ; nous souperons de compagnie. Depuis que tu es près de moi, je m'aperçois que j'ai oublié de dîner et que j'ai grand appétit.

— Un instant ! es-tu sûre de tes gens?

— Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il faut que ma présence ici soit ignorée.

— Ce que tu me demandes est assez difficile ; plusieurs d'entre eux t'ont vu entrer.

— Pardon, mon amie, ils ont vu entrer un cavalier, un homme quelconque ; mais ils ignorent que cet homme est la marquise Léona de Bois-Tracy.

— C'est juste. Tu désires qu'on te garde le secret !

— Oui. Il est de la plus haute importance pour moi que ma présence en ce pays ne soit connue de personne.

— Sois tranquille ; mes gens me sont dévoués, non peut-être par affection, mais par intérêt, par amour des bénéfices qu'ils trouvent à mon service. Quant à

Julie, ma suivante, c'est la fille de ma nourrice ; je réponds d'elle.

— Voilà qui me rassure. Sonne maintenant.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda curieusement la comtesse.

— Tu les auras avant peu ; je suis venue pour tout te dire.

— Mais depuis quand es-tu donc à Québec ?

— Depuis aujourd'hui à midi. Tu vois que je n'ai pas perdu de temps. A peine débarquée, j'ai fait porter mes bagages dans une auberge borgne de la basse ville, je me suis adroitement informée de ta demeure ; on m'a appris que tu vivais retirée, seule, en ce château. Alors sans m'arrêter, j'ai pris un guide, et je suis venue.

— Mais ce guide, qu'en as-tu fait ? Quel est-il ?

— C'est un espèce de grand sacripant à trogne rouge et à mine patibulaire, affectant des façons de gentilhomme, mais qui doit être un affreux coupe-jarret. Il se trouvait en même temps que moi dans l'auberge ; il a manifesté l'intention de se rendre ici. Je lui ai proposé de m'accompagner, moyennant finances, bien entendu ; il a accepté et nous sommes venus de compagnie. Voilà tout ! Seulement je ne suis pas bien sûre qu'il ne m'ait pas reconnue, malgré mon déguisement. Il m'a lancé deux ou trois plaisanteries...

— Bon ! je connais l'homme : c'est le capitaine

Palamède ; il est à mon service. C'est un pauvre hère qui a fait tous les métiers, excepté je crois celui d'honnête homme ; un drôle à pendre et à dépendre, auquel j'avais effectivement donné l'ordre de se rendre ici ce soir.

— Il est là.

— Je le sais. Peu importe qu'il te connaisse ou non. Pour de l'argent il sera muet comme un poisson.

— Alors tout est pour le mieux ; tu peux appeler ta caméristé.

La comtesse sonna.

La suivante parut presque aussitôt.

Elle ne put réprimer un geste de surprise en reconnaissant que l'homme qu'elle avait introduit auprès de sa maîtresse était une femme.

— Julie, lui dit madame de Maleval, je vous ai élevée près de moi, toujours j'ai pris grand soin de vous ; je crois que vous m'êtes dévouée.

— Oh ! madame, en doutez-vous ? répondit la jeune fille avec émotion.

— Non, mon enfant, aussi je veux vous donner une grande preuve de confiance. La présence de madame doit être ignorée de la livrée ; pour tous mes gens, pour tous, vous me comprenez bien, la personne arrivée ce soir ici est le vicomte Léon de Rostaing, mon neveu. Ceci semblera d'autant plus na-

turel., ajouta la comtesse en se tournant vers son amie, que j'attendais, en effet, mon neveu; mais une indisposition sérieuse le retiendra un mois encore à Montréal. J'en ai été informée aujourd'hui même par une lettre.

— C'est parfait ! dit la marquise en souriant. Dans un mois, nous lui permettrons de revenir à la santé.

— Vous entendez bien, petite, n'est-ce pas ? reprit la comtesse. Il nous faut la discrétion la plus absolue.

— Oh ! ne craignez rien, madame; on me tuera plutôt que de me faire parler.

— Maintenant servez-nous à souper ici le plus promptement possible.

— Oui, madame, mais... il y a une autre personne qui attend les ordres et le bon plaisir de madame la comtesse.

— C'est vrai, je l'avais oubliée. Dites-lui que je ne puis la recevoir ce soir, qu'on lui donne à boire et à manger, si elle le désire, et qu'on mette une chambre à sa disposition. Demain matin, je la ferai demander.

— Cela sera fait, madame.

— A propos ! vous dresserez un lit dans ma chambre pour madame ! allez, Julie.

La suivante sortit pour exécuter les différents ordres que lui avait donnés sa maitresse.

XVI

LE RÉCIT DE LÉONA

Grâce à l'activité de la suivante de madame de Maleval, peu de minutes après, un en cas des plus fins fut dressé sur un guéridon et placé devant la cheminée.

Les deux amies s'assirent en face l'une de l'autre et commencèrent à souper de bon appétit.

Julie les servait si adroitement qu'on ne s'apercevait pas pour ainsi dire de sa présence.

Tout en mangeant, la nouvelle venue et la châtelaine de Maleval causaient, mais elles ne causaient que de choses indifférentes.

On ne se défiait pas de Julie, mais on ne tenait pas à lui en trop apprendre.

Sans avoir l'air d'y attacher grande importance, la comtesse demanda comment le capitaine avait pris le retard qu'on venait de lui signifier.

— A merveille, madame, répondit la caméristе, on a conduit le señor capitaine dans une chambre où se trouvaient bon lit et bonne table; il a fait une grimace de plaisir au lit, et à la table son salut le plus respectueux.

— Bien, mais ensuite?

— Ensuite, sa seigneurie, buvant comme une éponge et mangeant plus qu'un ogre, s'est déclarée le très-humble serviteur de madame la comtesse.

— C'est quelque chose.

— Ajoutant, continua Julie, que si on doit le traiter toujours ainsi, il n'est pas nécessaire que madame la comtesse se gêne en rien pour lui. Il saura attendre patiemment son bon plaisir et ses ordres, même les plus éloignés.

Les deux dames rirent quelque peu de la résignation du digne aventurier.

Le souper tirait à sa fin.

Dans l'impatience où elles étaient de se retrouver seules, la comtesse donna l'ordre de desservir à Julie, qui, malgré tout son désir d'entendre le récit de l'amie de sa maîtresse, enleva le guéridon et se retira discrètement.

Madame de Maleval et son amie demeurèrent en tête-à-tête.

Il était onze heures du soir.

Au dehors, depuis quelques moments.

flait avec violence, la pluie fouettait les vitres; les bruits de l'ouragan se mêlaient avec des plaintes sinistres à la basse continue de la chute du Montmorency.

Les deux dames se pelotonnèrent dans des fauteuils capitonnés, placés à chaque angle de la cheminée, dont le feu avait été renouvelé; alors, certaines de ne pas être dérangées, elles redevinrent graves et semblèrent, pendant quelques minutes, s'abîmer dans leurs pensées.

La comtesse releva enfin la tête, et, s'adressant à son amie :

— Maintenant que nous sommes seules, ma chère Léona, dit-elle d'une voix douce, je suis prête à entendre la confidence que tu m'as promise.

— Ma chère Camille, répondit celle qu'on venait de nommer Léona, en fixant avec tristesse son regard pensif sur madame de Maleval, cette confidence sera longue. Je dois te raconter ma vie tout entière, afin que tu comprennes bien les motifs de l'étrange détermination que j'ai prise en quittant la France et en abandonnant la cour pour venir en ce pays; je ne doute pas de ton amitié, mais je ne suis pas sûre de ta patience. Auras-tu le courage d'écouter jusqu'au bout le long et douloureux récit que je désire te faire ?

— Peux-tu me dire de pareilles choses, Léona, toi,

mon amie la plus chère, la compagne de mon enfance, que j'aime comme une sœur ? répondit la comtesse d'un ton de doux reproche.

— Pardonne-moi, ma chère Camille, j'ai tort, en effet ; mais, si tu savais ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore !...

— Parle, je t'écoute. La nuit commence à peine, nul ne viendra nous interrompre ; et, puisque cette confidence pèse si fort sur ton cœur, mieux vaut en finir tout de suite avec elle. Nous serons deux à nous en partager le faix.

— C'est mon plus vif désir, et si, dès mon arrivée à Québec, j'ai cherché à te rejoindre immédiatement, c'est que je voulais épancher mes douleurs dans ton sein, et te demander certains conseils, que, j'en suis convaincue, tu ne refuseras pas de me donner.

— Je suis à ton entière discrétion pour tout ce que tu exigeras de moi, ma chère Léona ; moi aussi je souffre plus que je ne saurais dire, et j'ai besoin d'un cœur ami, qui me console et me donne le courage dont parfois je manque, hélas ! murmura la comtesse en étouffant un soupir.

Léona regarda son amie avec étonnement.

— Tu es malheureuse, toi, Camille ? s'écria-t-elle. Oh ! c'est impossible !

— Et pourquoi donc ? dit Camille avec un sourire triste.

— Comment! tu es jeune, tu es belle, tu es libre, et tu...

— Oui, interrompit-elle d'une voix nerveuse, moi, oui, je suis tout cela, et de plus je suis malheureuse, je te le répète; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment, c'est de toi seule. Mon histoire viendra en son temps, car il faut que tu la connaisses; alors tu jugeras si j'ai tort de me dire malheureuse plus que toi peut-être, pauvre chère, qui as aussi la beauté, la jeunesse et... Mais parle d'abord; j'ai hâte de te consoler si cela m'est possible.

— Merci, écoute-moi donc. Tu as raison, mieux vaut en finir tout de suite. Je ne te parlerai que peu de ma famille dont l'ancienneté et l'illustration te sont d'autant mieux connues que nous sommes parentes. Il me suffira de constater que c'est une des plus nobles et des plus puissantes du Poitou. Mon père, le duc de Beauregard, ne vit que les dernières années du règne du grand roi: il passa pour un des gentilshommes les plus élégants de cette époque. A la mort de Louis XIV il quitta la cour et se retira dans ses terres, pour mettre, s'il était possible, un peu d'ordre dans sa fortune, fort dérangée par le luxe que son séjour à Versailles l'obligeait à afficher. A cette époque, mon père était jeune encore, il avait à peine trente ans. Il ne passa que quelques semaines à Beauregard. Après avoir tiré le plus d'argent possible de

ses tenanciers, et s'être entendu avec son intendant, afin que celui-ci ne l'en laissât pas manquer, il repartit pour Paris où le régent le mandait. Plusieurs années s'écoulèrent; le duc d'Orléans mourut, et fut remplacé au ministère par le duc de Bourbon. Un jour, les vassaux de Beauregard, qui, depuis longtemps déjà, n'attendaient plus leur seigneur, furent tout étonnés en apprenant que non-seulement il était de retour dans son château, mais encore que ce retour était définitif; le duc venait de déclarer que désormais il vivrait dans ses terres. Le duc amenait avec lui une charmante femme de dix-neuf ans au plus, fille du comte de Commercy, qu'il avait épousée un an auparavant, à Paris. La duchesse était enceinte; un mois après son arrivée au château, elle accoucha d'un fils qui fut nommé Philippe-Gaston.

— Ton frère aîné? dit la comtesse.

— Oui, répondit son amie; tu te le rappelles?

— Pauvre Gaston! fit la comtesse avec un soupir; quelle mort cruelle!

— Plus cruelle que tu ne le supposes. Jamais les circonstances qui ont amené cette mort n'ont été bien connues; notre famille étouffa cette affaire. Bientôt tu sauras comment les choses se sont réellement passées, nul ne connut jamais la vérité.

— Que veux-tu dire?

— Laisse-moi continuer, je t'en prie. Si tu m'in-

terromps, je ne sais si j'aurai la force d'aller jusqu'au bout de mon récit.

La comtesse s'inclina silencieusement.

La narratrice reprit après quelques secondes :

— La naissance de mon frère combla mon père de joie. Il avait enfin un héritier de son nom. Le cardinal de Fleury venait d'être nommé premier ministre à la place du duc de Bourbon, en 1727. Le cardinal félicita mon père au nom du roi et lui envoya, pour son fils, un brevet de colonel. Le duc était complètement heureux, tout lui souriait. Grâce a son mariage, il avait rétabli dans son ancienne splendeur sa fortune si sérieusement compromise par les débordements d'une jeunesse orageuse. Cela t'étonne de m'entendre ainsi parler de mon père, mais je ne suis que l'écho de tout ce qui se disait devant moi lorsque j'étais enfant. On croyait que certaines paroles n'avaient pour moi aucune importance, aucune signification. Donc, mon père, assuré de la faveur du roi et de l'appui tout-puissant du premier ministre, comptait que l'avenir ne lui reservait que des jours exempts de nuages. Le fils du duc entrait dans sa septième année ; il était passé des mains des femmes dans celles d'un gouverneur, pour commencer ses exercices, lorsque, au grand dépit de mon père, la duchesse se trouva enceinte une seconde fois. L'accouchement fut laborieux. Elle donna le jour à une

fille si chétive et si malingre, que les médecins la déclarèrent non viable.

— Oh, les médecins ! fit en souriant ironiquement Mme de Maleval.

— On se hâta, continua Léona, de la faire baptiser sous les noms de Léona-Adèle-Lucie.

— Et tu es là pour donner un démenti vivant à leur triste prédiction.

— En effet, chère Camille ; c'était moi qu'on vénait de chasser si légèrement de cette vallée de misères.

Quinze jours après ma naissance, ma mère mourut par suite d'une imprudence commise pendant sa fièvre de lait.

Sa mort fut ma condamnation à la plus triste des existences.

Le duc adorait sa femme.

Sa douleur fut immense, son désespoir profond.

Deux mois durant, il demeura enfermé dans ses appartements, triste, morose, désolé, refusant de recevoir même ses amis les plus intimes.

— Je comprends cela, fit Camille ; à certaines douleurs, la solitude seule apporte un soulagement. Continue.

— Quant à moi, cause innocente de la mort de ma mère, j'étais destinée à supporter toutes les conséquences de ce crime involontaire.

Je devins un objet de haine pour le duc.

Par son ordre, non seulement on m'éloigna du château de Beauregard, mais on en vint jusqu'à me reléguer dans la misérable cabane habitée par la paysanne chargée de me nourrir. Je fus élevée ainsi, loin des yeux de mon père, sans qu'il se souciât de moi le moins du monde ou parût se souvenir de mon existence.

L'abandon dans lequel me laissait ma famille n'avait, je dois l'avouer, rien de désagréable pour moi. Chérie des pauvres paysans qui m'élevaient, faisant toutes mes volontés, j'étais en réalité une enfant très-heureuse, toujours à courir par monts et par vaux, j'étais devenue forte et hardie. Bref, je vivais comme les oiseaux, sans souci de l'avenir, et jouissant du présent, qui me semblait beau et joyeux. J'atteignis ainsi ma huitième année, sans avoir été victime, grâce à la vie que je menais, d'une seule de ces maladies qui affligent la première enfance ; pour me servir d'une expression un peu triviale de ma bonne nourrice, « je poussais comme un vrai champignon, » je chantais comme une alouette, et bataillais comme un véritable garçon.

Un jour, un vieil abbé, que je n'avais jamais vu, entra dans la chaumière et me demanda ; j'étais, en ce moment, occupée à jouer avec d'autres enfants de mon âge, que j'aimais beaucoup. Ma nourrice m'ap

pela, et, après m'avoir débarbouillée, elle me présenta à l'abbé Colmans — ainsi se nommait ce personnage. Il m'annonça qu'il était chargé par mon père de m'apprendre à lire, à écrire, etc. Les leçons commencèrent le jour même. Tous les matins, l'abbé venait, me donnait une leçon d'une heure; puis il se retirait pour reparaître le lendemain. Quelques mois plus tard, un nouveau professeur lui fut adjoint: c'était une femme d'un certain âge, d'une figure douce et intelligente, pour laquelle je me sentis tout de suite prise d'une vive amitié. Sa mission consistait à m'enseigner à coudre, à broder, à dessiner et a faire de la tapisserie.

Peu à peu, grâce a l'argent que mon père donnait aux paysans qui m'élevaient, ceux-ci avaient agrandi leur chaumière, acheté de la terre, des bestiaux, et, de misérables qu'ils étaient, ils avaient senti un certain bien-être entrer chez eux. Les pauvres paysans s'étaient insensiblement métamorphosés en fermiers aisés, leurs enfants avaient profité des leçons que je recevais, et qui leur étaient données gratuitement. Le bonheur était donc entré avec moi dans cette famille, dont tous les membres se feraient tuer sur un de mes gestes.

Ils me considéraient et, je puis ajouter qu'ils me considèrent encore comme leur bon génie. Aujourd'hui Pierre, le fils aîné, est un des gros cultivateurs

du pays ; Jeanne, ma sœur de lait, est mariée à un riche fermier, et André, le plus jeune, n'a jamais voulu me quitter. Lorsque je lui ai fait part de mon projet de me rendre à la Nouvelle-France, il a tout abandonné pour me suivre, malgré mes observations et mes remontrances. Je te dis tout cela, parce que, je ne sais pourquoi, j'éprouve une joie douce et pure à revenir à cette époque bien heureuse de mon enfance, où, excepté ma famille, tout ce qui m'entourait me chérissait ; je te demande pardon pour ces détails, qui doivent te sembler bien futiles, mais...

— Au contraire, mon amie, ce sont de doux et calmes souvenirs ; je comprends combien ils sont chers à ton cœur, aujourd'hui que le malheur est venu fondre sur toi.

— Tu es bonne, ma chère Camille, merci, répondit Léona en l'embrassant avec effusion.

La comtesse lui rendit son étreinte. Son amie continua :

— Tu le vois, ma chérie, excepté de sa tendresse, mon père ne me laissait manquer de rien. Il veillait avec sollicitude à mon bien-être matériel ; cependant il s'obstinait à me tenir loin de lui, et, depuis ma naissance, je n'avais jamais vu ni lui, ni mon frère aîné, ni personne de notre famille.

J'atteignis ainsi ma treizième année. J'étais grande, bien faite, ma santé était admirable. J'avais conservé

l'habitude de vivre comme mes frères de lait, de courir la campagne, soit seule, soit avec eux, pour surveiller les troupeaux et visiter les champs, surtout lorsqu'approchait l'époque de la moisson et de la rentrée des foins.

Un jour, il était environ trois heures de l'après-midi, je retournais à la maison ; ce matin-là, j'étais allée visiter une pauvre femme malade, dont la chaumière se trouvait à deux lieues à peu près de la ferme, et à laquelle je portais quelques secours. Je suivais un sentier encaissé entre deux haies hautes et touffues, comme il s'en trouve beaucoup dans notre pays. Je n'étais plus qu'à quelques centaines de pas de la maison, lorsque j'entendis derrière moi le trot d'un cheval. Je me retournai machinalement pour voir quelle était la personne qui suivait la même route que moi, supposant que c'était un metayer de mon père nourricier. Je me trompais; le cavalier qui se rapprochait rapidement était un beau jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, vêtu d'un costume de chasse, et monté sur un superbe alezan, qu'il conduisait avec une grâce inimitable.

Tout en trottant, il s'amusait avec un fouet garni d'argent à abattre les feuilles des arbres, et regardait autour de lui d'un air qui, sans être positivement inquiet, témoignait d'un certain embarras.

Et m'apercevant, il poussa un cri de joie et se dirigea vers moi en pressant l'allure de son cheval.

Voyant qu'il me voulait parler, je m'étais arrêtée pour l'attendre. En effet, bientôt il fut près de moi et retint la bride de sa monture.

— Ma belle enfant, me dit-il d'un air dégagé, en portant légèrement la main à son chapeau, vous êtes de ce pays, sans doute ?

Je me sentis rougir à cette question. cependant bien simple.

— Oui, monsieur, répondis-je en baissant les yeux.

Le regard du jeune homme pesait sur moi et me remplissait de trouble.

— Vive Dieu ! s'écria-t-il joyeusement, la délicieuse créature ! J'en ferai mes compliments à mon ami le marquis de Beauregard. Si toutes ses vassales ressemblent à celle-ci, sur ma foi de gentilhomme ! c'est un heureux seigneur.

Bien que ces paroles eussent été prononcées comme en aparté, il me fut impossible de ne pas les entendre. Elles me froissèrent. L'inconnu, trompé par mon costume, me prenait pour une paysanne. Je souris doucement, et je résolus de me venger de cette irrévérence en me moquant de lui de mon mieux.

— Que désirez-vous, monsieur ? lui répondis-je en prenant un air gauche propre à le maintenir dans son erreur.

— Un simple renseignement, ma belle fille, me répliqua-t-il gaiement... faute de mieux !

— Lequel ?

— Je suis étranger en ce pays. Invité par le marquis de Beauregard à une grande chasse à courre qui doit avoir lieu demain, j'ai eu la maladresse d'oublier les indications qui m'ont été données sur la route à suivre pour arriver à Beauregard, de sorte que je suis égaré. Parti ce matin de mon château, éloigné de cinq ou six lieues au plus de celui de mon ami, je crois que, si vous ne me venez pas en aide, jamais je n'arriverai où je suis attendu.

Cette confession fut faite d'un ton tragi-comique si drôle que je me sentis prise d'une folle envie de répondre sur le même ton, envie à laquelle je ne pus résister ; et, ma foi ! j'éclatai d'un joyeux éclat de rire au nez du jeune homme.

Celui-ci prit gaiement son parti et m'imita franchement. Il faut le dire à sa louange, il ne se fâcha pas un instant.

— Pardieu ! ma toute belle, me dit-il dès qu'il eut repris son sérieux, il faut avouer que vous n'êtes guère charitable ! Je vous conte une lamentable histoire, et, au lieu de me plaindre comme je l'espérais, vous vous moquez de moi !

— J'ai tort, monsieur, répondis-je avec une révérence, mais le mal n'est pas aussi grand que vous le

craignez, et, si vous voulez me suivre pendant cinq minutes, j'espère vous mettre hors de péril.

— Du persiflage, reprit-il en riant; allons! de mieux en mieux. Marchons! petit lutin ; foi de gentilhomme! je vous suivrai, fût-ce en enfer!

— Je ne vous conduirai pas aussi loin, repartis-je sur le même ton.

Et je me remis à marcher.

Il me suivit.

Notre conversation continua ainsi, à bâtons rompus : lui me prenant toujours pour une paysanne, et moi m'appliquant à le maintenir dans son erreur.

Le chemin creux que nous suivions débouchait précisément en face de la ferme. Je m'arrêtai devant la porte.

— Sommes-nous donc déjà arrivés ? me demanda-t-il. Ce serait dommage.

— Me voici chez moi, répondis-je en lui montrant les batiments de la ferme de ma nourrice, dont je n'étais plus qu'à quelques pas. Quant à vous, monsieur, continuez à marcher tout droit ; lorsque vous atteindrez le sommet de cette colline, vous verrez, à une lieue et demie devant vous, au plus, le château de Beauregard, où vous vous rendez.

— Merci, mon enfant! me dit-il en se penchant sur sa selle pour me prendre par la taille. Un baiser sur ces lèvres de corail, et au revoir!

Je me reculai vivement. Il en fut pour ses frais de galanterie.

— Ah ! la petite farouche ! cria-t-il d'un air dépité ; ne me direz-vous pas votre nom, au moins ?

— A quoi bon?

— Pour que j'en conserve précieusement le souvenir dans mon cœur.

Je hochai la tête.

— Vous êtes un brillant seigneur de la cour, sans doute, lui répondis-je; vous n'avez pas souci de mon nom.

— Peut-être, fit-il. excité par cette escarmouche. Au surplus, et pour vous mettre à l'aise, je vous dirai le mien ; quand vous le connaîtrez, vous ne refuserez pas, je l'espère, de me dire le vôtre. Je suis le baron Armand de Grigny.

Et il me salua gracieusement.

Je fis une profonde révérence:

— Ami du marquis de Beauregard ?

— Oui, ami intime.

— Eh bien ! monsieur le baron, lui dis-je avec un grand sérieux, lorsque vous verrez votre ami, vous pourrez lui annoncer que vous avez été secouru dans votre détresse par sa sœur, Léona de Beauregard.

Et, profitant de la stupéfaction du jeune homme, je m'élançai d'un bond dans la maison, dont je fermai la porte derrière moi.

Je m'empressai de monter à ma chambre, dans laquelle je m'enfermai à triple verrou, et je m'approchai de la fenêtre, dont je soulevai doucement le rideau.

Le cavalier était toujours à la même place; il semblait ne pas avoir conscience de l'état dans lequel il se trouvait. Ma déclaration l'avait littéralement pétrifié.

Enfin il sortit de son immobilité.

Il releva brusquement la tête et la tourna du côté de la ferme.

Son visage était pâle, ému.

Après avoir hésité quelques instants, il sembla prendre une résolution subite.

Enfonçant les éperons dans les flancs de son cheval, il partit ventre à terre.

Je le suivis longtemps des yeux dans sa course rapide.

Puis le rideau de ma fenêtre retomba.

Je me mis à pleurer sans savoir pourquoi et me trouvai bien seule dans ma chambre, où pourtant je restai enfermée tout le reste de la journée.

Je rêvai...

A quoi?

Alors je n'aurais su le dire.

Aujourd'hui je regrette de le savoir.

Léona se tut.

Son amie la laissa libre de revivre quelques minutes dans ce passé, dont les souvenirs lui tenaient si fortement au cœur.

Deux heures sonnaient.

L'ouragan redoublait d'intensité.

Le vent mugissait avec rage; des éclairs se succédaient presque sans interruption, zébrant d'une lueur blafarde les ténèbres qu'ils rendaient plus profondes.

Madame de Maleval, qui, jusque-là, avait écouté avec la plus religieuse attention le récit de sa compagne d'enfance, tenait ses deux mains emprisonnées dans les siennes, et lorsqu'elle la sentait faiblir, elle les lui baisait tendrement en lui disant, d'une voix douce et sympathique, ce seul mot :

— Courage !

Cette fois, Léona paraissait sur le point de s'évanouir.

Les yeux à demi-clos, le corps affaissé, la tête penchée en arrière, les traits pâles et contractés, elle demeurait immobile comme une statue de marbre.

La comtesse, justement effrayée de l'état dans lequel se trouvait son amie, voulut lui porter un secours efficace ; elle se leva et lui abandonna les mains.

— Où vas-tu ? lui demanda Léona d'une voix basse et inarticulée en la sentant se lever et s'éloigner d'elle.

— Prendre un flacon de sels, répondit-elle.

— Non, c'est inutile ; je me sens mieux, merci !

— Peut-être vaudrait-il mieux que tu prisses un peu de repos ? la fatigue te brise et t'accable.

— Non ; il faut que je termine, cette nuit même, mon

récit, mon amie ; si je l'interrompais, je n'aurais pas, je le sens, la force de continuer plus tard.

— Oui, tu as raison, mon amie, mieux vaut en finir une fois pour toutes, dit-elle en l'embrassant.

Quelques minutes s'écoulèrent.

La jeune femme surmonta sa faiblesse momentanée.

Une rougeur fébrile envahit son visage et y ramena le sang qui l'avait fui.

Elle reprit d'une voix tremblante encore mais qui se raffermit peu à peu :

— Je me suis interrompue, ma chérie, parce que j'arrivais au moment où se termine la partie heureuse de ma vie. Je ne puis pas entrer brusquement, sans transition, dans la suite des douleurs qui m'ont frappée. Tu dois le comprendre, Camille, ces souvenirs si calmes et si purs de ma première enfance, ont ravivé, par leur douceur, l'amertume de mes soucis et de mes maux présents.

Quinze jours s'étaient passés depuis la matinée où j'avais si fortuitement rencontré M. de Grigny.

Je ne l'avais pas revu.

Nul ne me parlait de lui, et je n'osais m'informer à aucun des paysans qui m'entouraient.

Un sentiment secret, indéfinissable, me défendait de prononcer même son nom.

Cette rencontre et ces réflexions contribuèrent beaucoup à me rendre femme avant l'âge.

L'enfant n'existait plus en moi.

Un matin, un carrosse tout brillant de dorures, attelé de quatre chevaux bais, s'arrêta à la porte d'entrée de la ferme.

Un des laquais, qui se tenaient sur le marchepied de derrière, se hâta de descendre et d'ouvrir la portière.

En apercevant le carrosse, mon père nourricier, sa femme et ses enfants, s'étaient précipités au dehors et respectueusement rangés devant la ferme.

Quant à moi, réfugiée dans ma chambre, je regardais, cachée derrière mes rideaux.

Je me sentais triste, inquiete, agitée de sombres pressentiments et convaincue qu'un grand changement allait se faire dans mon existence.

Jusque là rien n'était venu donner l'éveil à mes soupçons et exciter ma curiosité.

Un personnage d'un certain âge, aux traits majestueux, à la démarche noble et élégante, qui révélait le gentilhomme de haut lieu, descendit du carrosse.

Ce personnage répondit avec bonté aux saluts empressés de la famille de mon père nourricier, et il entra dans la ferme.

Le cœur me battait à rompre ma poitrine, j'étais pâle et tremblante; jamais je n'avais vu mon père, et pourtant, en apercevant ce gentilhomme si richement vêtu, portant les grands cordons des ordres du roi, et devant lequel on s'inclinait si bas, je le reconnus.

J'entendis monter rapidement les quelques marches qui conduisaient à ma chambre, et on gratta doucement à ma porte.

— Qui est là? demandai-je en m'appuyant sur un meuble, tant je me sentais faible et émue.

— Ouvrez, mademoiselle, répondit ma nourrice ouvrez, tout de suite.

J'ouvris.

Ma nourrice s'effaça respectueusement pour livrer passage à une personne qui la suivait.

Le gentilhomme âgé qu'un instant auparavant j'avais vu descendre du carrosse, pénétra dans ma chambre.

En l'apercevant, par un élan du cœur irrésistible, je m'élançai vers lui, je tombai à ses genoux, je saisis ses mains, que je baisai, et je m'écriai en fondant en larmes :

— Mon père! mon père!

Le duc de Beauregard, — c'était lui, en effet, mon cœur ne m'avait point trompée, — me releva avec bonté ; il me regarda un instant, les yeux pleins de larmes, et il me pressa sur sa poitrine.

— Ma fille! enfin! s'écria-t-il avec une expression de tendresse et de joie douloureuse si navrante, que malgré moi je sentis redoubler mes pleurs, bien que jamais je ne me fusse sentie si heureuse.

Le duc maîtrisa le premier son émotion, et me conduisant à un siége :

— Asseyez-vous, mademoiselle, me dit-il avec douceur ; vous avez besoin de vous remettre de la surprise bien réellement imprevue que je vous ai causée.

Il ordonna à ma nourrice de sortir et s'assit auprès de moi.

Nous restâmes seuls près l'un de l'autre.

Mon père me considéra silencieusement pendant plusieurs minutes : il était pâle ; des larmes coulaient lentement le long de ses joues, sans qu'il songeât à les essuyer.

— Comme elle ressemble à sa mère ! murmura-t-il avec un profond soupir.

Je le regardais en souriant : son visage redevint calme et austère.

Hélas! au lieu de me servir, la réflexion qu'il venait de faire me fut nuisible; elle renouvela ses regrets et réveilla son antipathie.

— Voici la première fois que vous me voyez, me dit-il d'un ton glacé. Qui vous a révélé que je suis votre père ?

— Mon cœur, répondis-je avec émotion.

Il y eut un moment de silence. J'attendis en tremblant.

— Ma fille, reprit-il en étouffant un soupir, des

raisons que plus tard vous connaîtrez m'ont contraint à vous éloigner de ma présence; ces raisons, ajouta-t-il avec tristesse, n'existent plus aujourd'hui. J'ai voulu venir moi-même vous chercher pour vous rendre le rang et la position auxquels vous appellent votre nom et votre naissance. Préparez-vous à me suivre non pas à mon château, mais dans un couvent où j'ai décidé que se terminerait votre éducation, trop longtemps négligée. Nous allons partir.

— Tout de suite, monsieur ?... murmurai-je.

Mon père sourit doucement.

— Non, ma fille, répondit-il ; je ne prétends pas vous enlever ainsi. Vous avez deux heures pour faire vos adieux à ceux que vous aimez et qui ont pris soin de votre enfance ; je ne veux pas que vous soyez ingrate envers eux. Ils ont été bons pour vous, vous ont chérie comme leur enfant ; vous devez vous montrer reconnaissante. Allez, vous êtes libre pendant ces deux heures ; je causerai avec ces braves gens, et je leur donnerai la récompense à laquelle ils ont droit.

Je voulus baiser de nouveau la main de mon père ; il m'attira dans ses bras et me serra sur son cœur, puis il ouvrit la porte.

Je m'envolai, légère comme si j'avais eu des ailes.

Où allais-je ? je ne le savais pas.

J'obéissais à un impérieux besoin de revoir, une fois encore, tous ces lieux où mon enfance s'était

écoulée si calme et si heureuse; de dire adieu à ces vallons, témoins de mes premiers jeux; aux oiseaux que j'aimais, à la source où souvent je m'étais désaltérée; aux arbres qui m'avaient prêté leur ombrage; à tout ce que j'aimais en un mot.

Dans ce monde inconnu où j'allais entrer, serais-je aussi libre, aussi heureuse que dans ce village, coin de terre ignoré, où toutes les heures, pour moi, avaient été des heures de soleil et de lumière?

J'errais ainsi, à l'aventure; regardant, admirant, cueillant des fleurs; parlant aux arbres et aux oiseaux, vieux amis que je connaissais si bien, lorsque, au détour d'un sentier, je me trouvai tout à coup en face d'un jeune homme. Je poussai un cri de surprise en reconnaissant le baron de Grigny.

Il s'inclina respectueusement devant moi

— Me pardonnerez-vous jamais, mademoiselle! me dit-il avec émotion. Ma conduite envers vous, ma grossière erreur, sont, hélas! sans excuses, mais vous devez avoir l'âme si bonne...

— Monsieur! répondis-je en rougissant comme la première fois que je l'avais rencontré.

— Un mot de pardon, un seul, reprit-il avec feu, si vous ne voulez faire de moi le plus malheureux des hommes. Comment oserai-je paraître de nouveau à vos yeux, si vous refusez de m'accorder le généreux pardon que je réclame de votre bonté.

— Ce pardon que vous me paraissez désirer si vivement, répondis-je en baissant les yeux et en devenant pourpre comme une fraise, je vous l'accorde, monsieur, et cela d'autant plus facilement que cette fois est la dernière que nous nous verrons... Du moins, est-ce probable !

— Que voulez-vous dire, mademoiselle ? s'écria-t-il avec émotion.

— Je pars, monsieur, répondis-je simplement. Mon père me rappelle auprès de lui.

— Ah ! fit-il avec une joie contenue, vous rentrez donc enfin dans votre famille?

— Hélas! non, murmurai-je, mon père a décidé que j'entrerais aujourd'hui même au couvent.

Le jeune homme pâlit, il chancela, et fut sur le point de tomber.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il avec douleur, ne vous ai-je donc retrouvée que pour vous perdre !

J'étais une enfant gaie et insouciante, ignorante encore des choses du cœur ; cependant la tristesse de ce beau gentilhomme me parut si vraie, sa douleur si poignante, que je me sentis émue malgré moi, et que j'éprouvai le besoin de le consoler.

— Pourquoi parler ainsi ! lui dis-je avec une feinte gaieté ; n'êtes-vous pas l'ami de mon frère?

— C'est vrai, fit-il en relevant la tête. Ainsi vous me permettez de vous revoir, mademoiselle ?

— Je n'ai le droit de rien vous permettre, ni de rien vous défendre, monsieur ; d'ailleurs, ajoutai-je avec une légère ironie, ce n'est pas au château, mais c'est au couvent que je vais... je viens de vous le dire.

— Au couvent !... C'est vrai ! fit-il en se frappant le front avec désespoir; dans lequel ?

— Je l'ignore.

— Oh ! je le saurai, moi ! s'écria-t-il avec feu ; je le saurai ! Vous m'avez pardonné ; merci, mademoiselle. J'emporte du bonheur pour une existence entière. Vous êtes bonne, vous avez eu pitié de moi. Rien ne saurait m'empêcher de vous revoir ! A bientôt, mademoiselle, à bientôt !

Après avoir prononcé ces paroles avec une exaltation qui m'effraya presque, le jeune homme s'enfuit à travers les haies et les buissons, et disparut.

Je ne comprenais rien à sa conduite, je le crus fou.

Cette rencontre imprévue me causa une émotion étrange, incompréhensible ; je repris, toute pensive, le chemin de la ferme.

Les deux heures étaient écoulées. Je fis mes adieux à la famille de mon père nourricier ; j'avais le cœur serré en quittant ces braves gens, qui m'aimaient si réellement et pleuraient en se séparant de moi. André, dont je t'ai parlé déjà, voulut absolument m'accompagner. A ma prière, mon père consentit à l'em-

mener; il fit plus : il l'attacha spécialement à ma personne. Le pauvre garçon ne se sentait pas de joie; en moins de dix minutes, il eut fait un paquet de ses modestes hardes, et il monta gaiement sur le siége, auprès du cocher.

Par les soins de mon père, tous nos parents avaient été réunis au château. Je fus présentée officiellement à la famille. Je vis mon frère Philippe : c'était alors un beau gentilhomme, aux traits hautains, à la moustache naissante, au regard d'aigle. Il m'embrassa avec effusion, et parut charmé de me voir

Deux jours plus tard, j'étais au couvent.

Ce couvent, ma chère belle, tu le connais aussi bien que moi. C'est de là que date l'inaltérable amitié que nous nous sommes jurée...

— Et qui, interrompit la comtesse, est aujourd'hui, après tant d'années, aussi vive qu'au premier jour, n'est-ce pas, ma Léona ?

- Ma présence chez toi, n'en est-elle pas la preuve, ma chère Camille?

— Oui, c'est vrai, continue, ma toute belle. Mais glisse sur notre séjour au couvent; sur ce sujet-là, tu n'as pas grand'chose à m'apprendre, repartit finement la comtesse.

— Mauvaise !

— Oh ! n'allons pas recommencer nos querelles d'autrefois.

— Tu te rappelles?

— Tout!

— Tes jalousies?

— Au sujet de ta liaison intime avec Hermine de Grigny, la sœur du baron.

— Liaison qui m'a rendue bien malheureuse par moments, à cause des fureurs injustes d'une certaine Camille, qui était toujours entière dans ses haines et dans ses affections.

— Et qui l'est toujours! répondit madame de Maleval d'un rire moitié joyeux moitié sombre.

— Te souvient-il que, pour effacer tout nuage entre nous, il me fallut t'apprendre l'amour de M. de Grigny pour moi, et les ménagements que j'avais à garder envers sa sœur?

— Dont tu avais fait une de tes confidentes.

— Oui, fit Léona en soupirant. Armand tint sa parole. Sous prétexte de voir sa sœur, il obtint l'entrée du parloir. Grâce à Hermine, nul, excepté toi, ne se douta de notre amour. Du reste, cet amour n'avait rien de répréhensible que ses apparences mystérieuses. Le nom d'Armand valait le mien : sa fortune est considérable et solidement établie. Rien ne pouvait, dans l'avenir, empêcher notre union ; nous nous aimions avec la certitude que, dans un jour prochain, nos deux familles autoriseraient notre bonheur.

Mais, hélas! il devait en être autrement.

Les rêves avec lesquels nous nous bercions si complaisamment devaient être brutalement effacés par une triste réalité.

Un profond soupir souleva sa poitrine, elle baissa la tête et demeura pensive.

— Courage! lui dit doucement Camille en l'embrassant.

Leona se redressa, un éclair jaillit de sa prunelle.

— Tu as raison, dit-elle d'une voix sourde mais ferme et accentuée, écoute donc ce qui me reste à t'apprendre.

J'avais dix-sept ans lorsque, sans me prévenir, mon père vint me retirer du couvent, sous prétexte que mon éducation était terminée et qu'il était temps que je fisse mon entrée dans le monde.

Deux jours après mon arrivée au château, mon père donna un bal auquel fut invitée toute la haute noblesse de la province.

Le baron de Grigny assistait à ce bal.

Il avait été averti par sa sœur de mon départ du couvent, et s'était empressé de répondre à l'invitation qu'il avait reçue comme tous les autres gentils hommes des environs, visiteurs habituels du château.

En dansant avec moi, il me fit part de son intention d'adresser au plus vite la demande de ma main à mon père. Comme je me récriais sur cette hâte

que rien ne motivait en apparence, il secoua tristement la tête et me répondit :

— Ma chère Léona, je comprends combien cette démarche a le droit de vous sembler intempestive, lorsque vous êtes à peine revenue dans votre famille; mais, je ne sais pourquoi j'ai de sinistres pressentiments, je crains pour notre bonheur. Il court certains bruits qu'il est inutile de vous rapporter ; aussi rien ne m'empêchera de prendre les devants et de presser ma demande.

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je inquiète malgré moi du ton dont ces paroles avaient été prononcées. Je ne vous comprends pas, expliquez-vous?

— N'insistez pas, je vous prie. Mieux vaut que vous ignoriez tout, dit-il tristement.

— Je vous en conjure, répondis-je avec prière, parlez !

— Vous le voulez ?

— Je vous en supplie.

— Que votre volonté soit donc faite, murmura-t-il avec amertume. Le bruit court que votre père songe à vous marier avec le marquis de Bois-Tracy !...

— Oh ! fis-je avec dédain, cela n'est pas possible, vous êtes fou ! Comment mon père, si entiché de sa noblesse, consentirait-il à commettre une telle mésalliance !

— Il est marquis ! dit Armand avec une poignante ironie.

— Mais c'est le fils d'un traitant, enrichi dans des spéculations hasardeuses, dont le nom est méprisé par tout le monde.

— C'est possible, fit-il avec une insistance triste, mais cet homme est huit ou dix fois millionnaire

— Qu'importe !... mon père ne consentira jamais à s'allier à un sac d'écus, si gros qu'il soit !

— Vous êtes jeune, presque une enfant, ma chère Léona, vous ne savez pas le premier mot de la vie.

— Que m'importe la vie ? C'est vous, Armand, vous que j'aime, et...

— Pauvre Léona ! fit-il en soupirant, que vous êtes ignorante des choses du monde ! Apprenez donc la vérité tout entière : mieux vaut vous la révéler si cruelle qu'elle soit que vous laisser plus longtemps dans cette erreur. Il m'en coûte d'accuser votre père devant vous ; mais, puisque vous avez provoqué cette explication, il faut, dans votre intérêt même, qu'elle soit complète; il importe que vous puissiez prendre une résolution pour l'avenir. On dit, remarquez que je n'affirme rien, on dit que le duc de Beauregard est ruiné !

— Ruiné, m'écriai-je ; lui ?... mon père ?

— Oui. A ma connaissance même, il a, depuis

quelque temps, fait au jeu des pertes considérables; d'autres raisons, que je dois taire et que votre innocence ne vous permettrait ni de comprendre ni d'apprécier, ont hâté ou, pour mieux dire, complété la ruine de votre père, qui est réduit aujourd'hui aux expédients les plus fâcheux!

— Oh! c'est impossible!

— Hélas! reprit-il, la situation du duc de Beauregard est encore plus affreuse que je ne vous le dis et que vous ne le pouvez soupçonner.

— Mais, lui demandai-je avec angoisse, qu'est-ce que le marquis de Bois-Tracy a de commun avec cette ruine dont vous parlez?

— Le marquis de Bois-Tracy, ma pauvre et chère Léona, murmura-t-il d'une voix brisée par la douleur, est aujourd'hui le seul créancier du duc, dont il a fait racheter secrètement par un homme à lui toutes les créances.

— Ces dettes sont considérables?

— Elles s'élèvent à plus de deux millions de livres, me répondit-il en baissant les yeux, et d'une voix tellement basse, que je l'entendis à peine.

Quelle que fût alors mon ignorance financière, à cette affreuse révélation je sentis mes forces m'abandonner; si Armand ne m'avait pas soutenue, je serais tombée sur le parquet.

Cependant l'intensité même de la douleur amena une réaction.

Des pas se firent entendre.

— Voici mon père, dis-je au baron avec une énergie dont un instant auparavant je ne me serais pas crue capable, pas un mot de plus.

— Et ma demande ? murmura-t-il à mon oreille. Faites-la, je vous en conjure ; il nous faut à tout prix connaître la résolution prise par votre père.

— Demain, sans plus tarder.

En ce moment, le duc entra dans la pièce où nous nous trouvions. Après avoir légèrement salué le baron, il prit mon bras et m'obligea à le suivre dans un autre salon; et là sans préambules, ni me laisser le temps de me reconnaître :

— Ma chère enfant! me dit-il en s'arrêtant devant un homme d'une cinquantaine d'années, magnifiquement vêtu, dont les traits, assez communs, ne manquaient cependant pas d'une certaine régularité, je vous présente M. le marquis de Bois-Tracy, mon meilleur ami.

En entendant ces paroles, la douleur que j'éprouvai fut tellement vive que je perdis contenance. Je chancelai, j'étais pâle comme un cadavre.

— Mon Dieu! s'écria le marquis en s'élançant vers moi, mademoiselle se trouve mal.

Le son de cette voix m'acheva, et, comme pour

donner raison à cet homme, je perdis complètement connaissance.

Mon père me fit transporter dans mon appartement et me mit aux mains de mes femmes.

Le bal fut interrompu ; on se retira.

Il était environ deux heures du matin, lorsque mon père se fit annoncer et entra dans ma chambre à coucher.

J'étais étendue sur un sofa ; j'avais repris mes sens depuis une demi-heure à peine, je pleurais.

Mon père me considéra un instant sans parler, puis il s'assit près de moi, et me prenant la main :

— Vous souffrez, ma fille, me dit-il ; qu'avez-vous ?

Je ne répondis pas. Qu'aurais-je pu répondre?

Il fronça le sourcil.

— Aussi bien, murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même, puisque nous devons avoir une explication, mieux vaut que ce soit à présent que plus tard Ecoutez-moi, ma fille, vous allez connaître ma volonté... mon désir !

Ces mots furent prononcés avec un tel accent de rudesse, que je frissonnai de crainte.

Mon père continua :

— Ma fille, dit-il, je vous ai fait quitter le couvent parce que je veux vous marier.

— Me marier ! m'écriai-je avec épouvante.

— Oui, un de mes amis intimes, gentilhomme fort riche et surtout fort honorable, m'a fait l'honneur de me demander votre main, et je lui ai engagé ma parole. Cette union est avantageuse sous tous les rapports. Préparez-vous donc à la contracter. Dans deux jours, vous épouserez le marquis de Bois-Tracy.

— Oh! m'écriai-je avec désespoir, cela est impossible....

— Pourquoi donc, s'il vous plaît? reprit-il froidement. Ce qu'on m'a rapporté serait-il vrai? En aimeriez-vous un autre?

— Et quand cela serait, monsieur? dis-je avec une fermeté qui l'étonna.

— J'en serais désespéré, me répondit-il sèchement, mais ma parole est donnée ; rien ne m'y fera manquer.

— Mon père! fis-je en tombant à ses genoux, je vous en conjure, ne me condamnez pas à un malheur éternel. Je ne connais pas cet homme... Il a le triple de mon âge... Je ne puis l'aimer enfin!

— Vous êtes folle! me dit-il d'une voix brève. Relevez-vous?... Voyons! relevez-vous, enfant que vous êtes!

— Au nom de ma mère, je vous en supplie....

Mon père pâlit, il hésita. J'eus une lueur d'espoir. Je saisis ses mains, que je baisai et que je mouillai de mes larmes.

— Non! s'écria-t-il tout à coup en me repoussant rudement, il le faut! Dans deux jours, vous épouserez le marquis.

Le duc quitta la chambre à pas précipités, me laissant à demi morte de douleur, étendue sur le plancher.

Mes femmes me relevèrent et me mirent au lit.

J'étais en proie à une fièvre violente, je délirais.

Je restai pendant un mois entier entre la vie et la mort; enfin, ma jeunesse triompha de la maladie: j'entrai en convalescence.

Depuis le jour où il m'avait si durement signifié sa volonté, mon père n'était plus rentré dans ma chambre. Mon frère seul était venu plusieurs fois; mais, au lieu de trouver en lui l'appui que j'espérais, je reconnus bientôt qu'il désirait aussi vivement que mon père l'union à laquelle j'avais été condamnée. Il devait en être ainsi d'ailleurs; leurs intérêts à tous deux n'étaient-ils pas les mêmes?

Le mariage, forcément reculé par ma maladie, avait été définitivement fixé au dimanche suivant. Nous étions au jeudi: deux jours seulement me restaient.

Je n'avais pas reçu de nouvelles d'Armand; j'ignorais s'il avait fait sa demande à mon père et quelles avaient été les suites de cette démarche.

C'était le soir, au moment où je me préparais a me

mettre au lit; une de mes femmes, tout en m'aidant à passer un peignoir, me glissa un billet dans la main en posant un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence.

— De sa part ! murmura-t-elle à mon oreille.

Dès que je fus seule, j'ouvris ce billet : il était d'Armand en effet. Il me suppliait de lui accorder un rendez-vous le soir même, à onze heures ; il voulait me faire ses adieux. Il m'attendait dans le parc, auprès des volières.

Sa prière était si touchante, son billet si respectueux, mon amour pour lui si pur et si profond, je me sentais si malheureuse et si abandonnée de tous, que je n'hésitai pas.

Il était dix heures et demie passées ; je me rhabillai à la hâte, je m'enveloppai dans une mante, et, sans davantage réfléchir, je quittai ma chambre et je me glissai dans le parc.

La nuit était tiède, le ciel diamanté d'étoiles; toutes les lumières du château étaient éteintes, ses habitants dormaient ou semblaient dormir.

La nuit nous favorisait.

Onze heures sonnaient au moment où j'atteignis le lieu du rendez-vous. Au même instant, un léger bruit se fit entendre et une porte percée dans le mur du parc s'entr'ouvrit.

Un homme entra. Cet homme était Armand.

Il se précipita à mes pieds.

— Je vous revois donc enfin, Léona! s'écria-t-il. Merci d'être venue et de m'avoir sauvé du désespoir!

— Hélas! répondis-je, j'ai eu tort de consentir à cette entrevue, qui ne peut que redoubler nos regrets. Dans deux jours, ne serai-je pas la femme d'un autre que je hais?

— C'est vrai, fit-il d'une voix sombre en se relevant. Oh! maudit ce nom de père qui permet à cet homme de me braver!

— Armand, murmurai-je, nous sommes condamnés à souffrir.

— Et pourtant, reprit-il au bout d'un instant, si vous m'aimiez comme je vous aime, Léona, peut-être tout ne serait-il pas perdu?

— Oh! doutez-vous donc de mon amour?

— Non, Léona, je ne doute pas de votre amour; je doute de votre courage, de votre énergie.

— Parlez, que faut-il faire?

— Les instants sont précieux, Léona, écoutez-moi, il faut nous presser..... J'ai demandé votre main à votre père, j'ai mis ma fortune tout entière à sa disposition; il m'a dédaigneusement refusé. Je me suis retiré, le cœur brisé.

— Eh bien? dis-je d'une voix basse et tremblante.

— Il ne me reste plus d'espoir qu'en vous, reprit-il; tout dépend de votre volonté.

— Oh ! alors rien n'est perdu.

— Attendez, pour me répondre, que je vous aie tout dit, Léona.

— Parlez, au nom du ciel ! Et, si ce que vous demandez dépend de moi, je le ferai...

— Il nous reste deux jours. C'est plus qu'il ne nous en faut. Demain, à cette même heure, venez ici, une voiture nous attendra. Je vous conduirai chez moi. Un prêtre consacrera notre union. Je vous jure, sur mon honneur de gentilhomme, que je vous raménerai moi-même à votre père, qui alors ne pourra plus s'opposer à notre bonheur, et qui nous pardonnera.

Je baissai la tête avec accablement.

— Léona, reprit-il avec instance, il s'agit de notre amour ! de notre bonheur !

— Hélas ! je le sais, mon ami, murmurai-je avec douleur, mais que faire ?

— Fuir !

— Oh ! non, jamais, mon ami, m'écriai-je en me redressant subitement, fuir, moi ? c'est impossible ! je ne veux pas que plus tard vous rougissiez de moi.

— C'est mon arrêt de mort que vous venez de prononcer, Léona, vous ne m'avez jamais aimé ! s'écria-t-il avec désespoir.

— Adieu, madame, ajouta-t-il ; vous êtes libre.

Et s'inclinant tristement devant moi :

— Oui ! fit une voix railleuse qui arrêta le sang

dans mes veines; oui, mademoiselle de Beauregard est libre !... mais vous ne l'êtes pas vous, monsieur le baron de Grigny.

Des torches allumées jaillirent de tous côtés, portées par des valets.

Mon père et mon frère parurent à la fois.

Le premier était sombre et silencieux.

Le second, — c'était lui qui venait d'apostropher Armand, — le second avait le sourire aux lèvres, mais un sourire de rage et d'ironie.

La terre se dérobait sous moi.

Je voyais, j'entendais comme dans un rêve.

Armand ne paraissait ni ému ni surpris.

— Un guet-apens? fit-il avec mépris... En vérité, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, je ne sais à qui m'en prendre de cette lâche trahison!

— C'est vous qui êtes un traître et un lâche, baron de Grigny! hurla mon frère.

Armand sourit, tira son épée, la brisa sur son genou et en jeta les morceaux aux pieds du duc et du marquis de Beauregard.

— Soit!... du reste je ne me donnerai pas la peine de chercher. Est-ce un piége? Assassinez-moi, messieurs!... Est-ce une rencontre que vous voulez? Pas devant elle!... Laissez-moi passer, demain je vous ferai raison.

Et il les écarta froidement d'un geste.

Puis, se tournant vers moi :

— Leona, me dit-il, vous ne m'avez pas répondu ?

— Oh ! m'écriai-je avec douleur, ô Armand ! comment me demandez-vous la seule chose que je ne peux vous accorder ? Fuir avec vous, me perdre aux yeux du monde ! Ah ! cela est impossible ! Après un tel scandale, vous-même refuseriez de m'accepter pour votre femme.

— Léona, au nom du ciel ! c'est le sacrifice de votre vie entière qu'on exige de vous... le malheur de la mienne !

XVIII

DEUX CHARMANTES VIPÈRES

Il y eut un court silence, enfin Léona continua.

— Tu ne saurais t'imaginer, chère Camille, la terreur folle qui s'empara subitement de moi, à la vue de ces hommes surgissant du fond de l'ombre, plus terribles que des spectres.

Les lueurs rougeâtres des torches reflétaient sur eux une teinte sanglante.

La fureur qui agitait leurs visages, les épées qui brillaient au bout de leurs bras menaçants, le silence sinistre qui se fit après la réponse hautaine du baron de Grigny, tout cela tourbillonna dans mon cerveau, devant mes yeux, bruissa à mes oreilles, et me jeta dans une épouvante si forte, que je m'affaissai à demi-morte au pied d'un arbre.

Les sanglots m'étouffaient.

Dieu prit pitié de moi.

Il m'envoya des larmes.

Je pleurai.

Je me sentis sauvée.

Ma position était horrible.

Au milieu du danger de mort qui planait sur la tête de ces hommes si fiers, si orgueilleux, je sentais le mépris universel s'appesantir sur ma tête.

J'avais eu le courage et la vertu de refuser la proposition d'Armand ; mais n'avais-je pas eu le tort d'accepter son rendez-vous et de m'y rendre ?

Ils ne me tenaient pas compte du sacrifice.

Ni mon père ni mon frère ne daignèrent m'accorder un regard de pitié.

L'acte de M. de Grigny les surprit.

Mais leur surprise ne fut pas de longue durée.

Après s'être consultés du regard, le père et le fils s'avancèrent lentement du côté de leur adversaire.

Celui-ci, la tête haute, l'œil en feu, la bouche dédaigneuse, les bras croisés, les voyait venir avec une indicible expression d'ironie.

Arrivés assez près de lui pour le toucher en étendant leurs épées, le duc de Beauregard et son fils s'arrêtèrent.

Il y eut un moment de silence effrayant.

Ce fut mon père qui, le premier, prit la parole.

— Monsieur, lui dit-il froidement, vous vous êtes

introduit comme un larron d'honneur dans le parc du château. Je suis haut justicier sur toute l'étendue de mes terres ; rien ne me serait plus facile que de vous châtier comme vous le méritez.

Le baron de Grigny se contenta de hausser les épaules pour toute réponse.

— Mais, continua le duc sur le même ton, la vertu, la prud'hommie de Mlle de Beauregard l'ont mise à l'abri de vos honteuses entreprises, de vos odieuses poursuites, sans qu'il fût besoin que je vinsse à son aide.

Armand me regarda.

Je n'oublierai jamais ce regard.

Mon père ajouta :

—Son honneur ni le vôtre n'a subi aucune atteinte. Je n'ai donc pas de vengeance à tirer de vous, monsieur.

Mon frère fit un mouvement, que son père réprima sur-le-champ en terminant ainsi:

— Seulement vous ne sortirez pas de chez moi sans que je vous aie dit tout ce que je pense de vous et de votre conduite. Votre conduite a été indigne d'un gentilhomme, vous venez de déshonorer le nom que vos ancètres vous ont légué. Mon fils vous a jeté à la face que vous êtes un lâche et un traître ; moi j'ajoute que vous avez agi comme un laquais. Maintenant, fit le duc en se tournant vers les personnes de

sa suite, que chacun s'écarte, et que cet homme sorte!

A cette sanglante insulte, le baron s'élança, le bras levé, vers M. de Beauregard, immobile et dédaigneux.

Mais aussi rapide, mon frère se jeta entre les deux hommes, et repoussant Armand :

— Arrière, monsieur! s'écria-t-il, c'est à moi qu'il faut venir!

Et, de son gant, il le frappa au visage.

Je jetai un cri désespéré.

Armand s'arrêta sur place.

Ce dernier outrage, au lieu d'exaspérer le baron, comme tous les témoins de cette scène affreuse s'y attendaient, lui rendit au contraire, tout son sang-froid.

Il fit alors un pas de retraite, et saluant le duc :

— Je me retire, monsieur, dit-il avec un calme mille fois plus effrayant que sa précédente colère.

— Remerciez mon père, monsieur, lui cria ironiquement le marquis; sans son ordre exprès, vous ne sortiriez pas vivant de ce parc.

— Vous... au revoir, n'est-ce pas? repartit Armand d'un air presque indifférent.

— Quand il vous plaira... pourvu que ce soit le plus tôt possible.

Le baron de Grigny fit quelques pas comme pour sortir, mais se ravisant tout à coup il vint droit à moi.

Son noble et beau visage était couvert d'une

pâleur livide ; ses traits, contractés par les efforts surhumains qu'il avait faits pour se contenir, avaient une expression étrange de mépris et de pitié.

— Adieu, Léona ! me dit-il avec une douceur triste.

Cet adieu était tellement solennel que nul n'osa l'interrompre.

— Adieu, Léona ! reprit-il, je ne veux pas chercher si vous êtes pour quelque chose dans cette horrible scène.

Je levai les bras au ciel désespérément. Il me croyait de connivence avec mon père et mon frère !...

Armand reprit :

— On m'a chassé, outragé, flétri sous vos yeux ! Je pars... Oubliez-moi... cela vous sera facile, ajouta-t-il avec amertume.

Je tombai à deux genoux, je joignis les mains avec prière ; je voulus parler, la force me manqua.

— Adieu ! dit une dernière fois Armand.

Puis il s'éloigna à pas lents, le front haut, le regard hautain, sans que ni le duc ni le marquis de Beauregard fissent un geste pour l'arrêter.

Derrière lui, la porte du parc fut refermée.

Ce fut tout.

Le lendemain, les vêtements étalés devant moi, la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger placés sur un guéridon, auprès d'une riche corbeille de mariage, me rappelèrent à la désolante réalité.

Je sortis de mon anéantissement pour sentir redoubler mes douleurs.

La journée se passa.

Je ne vis personne, sauf mes femmes, dont je n'écoutai ni les compliments mensongers ni les banales consolations.

En face de cet isolement, j'espérai un moment qu'on m'accorderait un plus long répit.

Une fièvre ardente me dévorait.

La mort n'était peut-être pas loin.

Je l'appelais de tous mes vœux.

Hélas ! Je me trompais.

Ou plutôt j'étais loin de me douter que les événements tourneraient de telle sorte que je demanderais, moi la première, à conclure cette union détestée.

A la tombée de la nuit, mon père se fit annoncer.

Il entra.

Il paraissait accablé de tristesse.

J'étais étendue sur une chaise longue.

Je fis un mouvement pour me lever.

Il m'arrêta du geste et s'assit près de moi.

— Léona, me dit-il sans préambule, vous souffrez et vous m'accusez de tyrannie, n'est-ce pas ?

Je le regardai, étonnée, ne sachant que lui répondre.

Il reprit doucement :

— Oui, vous vous étonnez de m'entendre parler ainsi, après ce qui s'est passé hier. Hélas! ma pauvre enfant, il ne faut pas m'en vouloir. Je suis, non pas votre bourreau, mais comme vous la victime d'une effroyable fatalité.

— Monsieur le duc!... murmurai-je faiblement.

— Dieu m'est témoin que je vous aime, reprit-il avec tristesse.

— Vous m'aimez, et vous faites le malheur de ma vie! ne pus-je m'empêcher de lui répondre en étouffant mal mes sanglots.

— Oui, je vous aime, en voici la preuve irrécusable. Léona, ce mariage qui vous désespère était utile à notre maison, je l'avais donc résolu. Pour vous le faire accepter, j'ai pris un masque de rudesse et de sévérité qui me pèse et me brûle le visage. Ce masque, je ne me sens pas la force de le garder jusqu'au lendemain de vos noces.

Je tombais de mon haut.

Mon père continua avec la même douceur :

— Vous êtes jeune, l'avenir s'ouvre radieux devant vous : moi, vieillard que la mort couchera bientôt dans la tombe, je ne me reconnais pas le droit de vous condamner à une vie de larmes et d'ennuis. Vous êtes libre, ma fille!...

— Libre!

— Oui, ce mariage qui vous répugne n'aura pas

lieu ; ce soir même, je vous dégagerai en votre nom et au mien.

— Il serait possible ! m'écriai-je avec une joie indicible.

— Séchez vos pleurs, Léona ; vous n'épouserez pas le marquis de Bois-Tracy.

— O mon père ! mon père ! dis-je en me cachant la tête sur sa poitrine, vous me donnez une seconde fois le jour.

Le duc me tint un instant serrée sur son cœur ; il me baisa au front avec un triste sourire, et me replaça sur la chaise longue que je venais de quitter.

— Maintenant que vous voilà rassurée, ma fille...

— O ! mon bon père !

— Je veux me disculper auprès de vous et vous prouver que, si dure et si cruelle que vous ait paru ma conduite, elle n'était pas sans excuse.

— Je le crois, mon père ; vous n'avez pas besoin de vous défendre.

— Non, reprit-il avec insistance, je veux que vous m'écoutiez. Il faut que vous m'accordiez mon pardon, Léona, je vous avais condamnée à souffrir...

— Vous êtes bon et généreux, mon père.

— Écoutez-moi, ma chère Léona, je vous le répète, il faut que vous sachiez tout... mais je serai bref et n'abuserai pas longtemps de votre patience.

— Mon père... je ne consentirai pas que vous...

Il m'interrompit d'un geste impérieux.

Je m'inclinai.

— J'avais pour votre mère une profonde et sainte affection, je l'aimais d'un amour sans bornes. Quand elle mourut, il me sembla qu'on m'arrachait le cœur. Je faillis succomber à mon désespoir. Mais j'avais un fils, je résolus de vivre pour lui. Quant à vous, pauvre enfant, cause innocente de la mort de votre mère, je n'eus pas le courage de vous garder près de moi ; votre vue ravivait mes douleurs et envenimait une plaie toujours saignante...

— Je savais cela, murmurai-je.

Mon père soupira, essuya une larme et reprit :

— Malheureusement pour moi, mon fils était trop jeune pour remplir encore le vide fait dans mon âme ; je cherchai au dehors des distractions devenues indispensables pour combattre mes souvenirs. Hélas ! que vous dirai-je, pauvre enfant ? la fatalité était sur moi ; à la mort de votre mère, le malheur était entré dans ma maison, il ne devait plus en sortir. Il y a trois mois, j'ai enfin acquis la certitude que le gouffre entr'ouvert sous mes pas allait enfin m'engloutir.

En un mot, je reconnus que j'étais complétement ruiné, ruiné sans ressources, j'avais tout usé, mon crédit lui-même. L'avenir de mon fils, l'honneur de mon nom, tout était perdu dans cet horrible naufrage ! C'est alors que le marquis de Bois-Tracy se

présenta au château. Je ne voulais pas le recevoir, il pénétra presque de force jusqu'auprès de moi. Le marquis de Bois-Tracy est, avant tout, un homme de chiffres, un financier; tout pour lui est affaire, et son principe est d'aller droit au but. Son discours ne fut pas long, le voici tel qu'il le prononça :

« Monsieur le duc, je suis possesseur de toutes vos créances, que j'ai rachetées; elles s'élèvent à trois millions neuf cent soixante-dix-sept mille livres, c'est-à-dire à environ douze cent mille livres de plus que ne valent vos propriétés. Vous êtes donc ruiné ! »

Je baissai la tête sans répondre. Le fait n'était malheureusement que trop vrai.

« Or, continua-t-il impassiblement, je viens vous proposer un marché. Ce marché, le voici, monsieur le duc : Je vous rendrai toutes vos créances, auxquelles j'ajouterai deux millions en bons de caisse, afin de rétablir complétement vos affaires, et, en retour, vous daignerez m'accorder la main de mademoiselle votre fille; on la dit charmante. Ma noblesse un peu jeune a besoin, pour être prise au sérieux, de s'appuyer sur la vôtre, qui date des Croisades. Je vous donne trois mois pour réfléchir à la proposition que j'ai l'honneur de vous faire. Sur ce, monsieur le duc, daignez agréer mes compliments bien sincères. Dans trois mois, je reviendrai. »

Il me salua et sortit, me laissant anéanti de surprise, de honte et de colère.

Je me révoltai d'abord. Les prétentions exorbitantes de cet homme me blessaient dans mon honneur et ma dignité; mon orgueil se révoltait à la pensée d'une alliance avec une *espèce*. Cependant la réflexion vint; je compris ce que ma position avait d'horrible, livré comme je l'étais, aux mains d'un homme qui serait d'autant plus implacable, qu'il avait joué une partie plus risquée pour acquérir d'un seul coup cette position, que depuis si longtemps il ambitionnait et dont il avait fait le but de sa vie. Je calculai les chances qui me restaient. Hélas ! elles étaient nulles. Ma ruine entraînait celle de mon fils, de l'héritier de mon nom; elle plongeait dans la misère et dans l'oubli celui qui, après moi, devait maintenir intacte l'illustration de ma famille.

J'eusse été seul, Léona, je n'aurais pas hésité : j'aurais rejeté loin de moi cette proposition déshonorante, j'aurais péremptoirement refusé. Je luttai contre moi-même, je fus vaincu.

Je reconnus que le nom que m'avaient légué si glorieux mes ancêtres n'était qu'un dépôt entre mes mains, dépôt que je devais transmettre intact à mon fils, et j'acceptai. Mon excuse, s'il en existe une, c'est que je ne vous connaissais pas, Léona; je ne vous avais jamais vue, vous étiez pour moi une étrangère,

plus même, presqu'une ennemie, car je ne vous pardonnais pas la mort de votre mère.

— Et maintenant? dis-je, palpitante de crainte et d'émotion.

— Maintenant... vous êtes ma fille, Léona, ma fille chérie! j'ai senti se réveiller en moi le cœur qui battait pour votre mère. Que m'importe la ruine! vous serez heureuse; Dieu me tiendra compte de mon sacrifice : votre mère me bénira!

— Oh! mon père, votre bonté me désespère...

— Et après tout, ajouta-t-il avec une feinte gaieté, qu'importe la ruine de notre maison? Philippe reconstituera notre fortune sur des bases plus solides peut-être. Ne descend-il pas de Ranulfe à la main sanglante, le leude chéri de Clovis?... Ne parlons donc plus de cela. Ce qui est fait est fait; soyez heureuse, Léona, voilà mon plus vif désir. Embrassez-moi, et bonsoir, chère enfant. Je vous ai trop longtemps ennuyée de mon bavardage. Endormez-vous en pensant à votre père qui vous aime!

Il se leva, m'embrassa et fit quelques pas pour s'éloigner.

Je ne pourrais t'exprimer, ma chère Camille, jusqu'à quel point j'étais émue. Le récit si simple, si naïvement vrai, que m'avait fait mon père de son affreuse position; récit qui devait lui avoir d'autant plus coûté que, pour le faire, il lui avait fallu briser son

indomptable orgueil de race; la résignation avec laquelle il acceptait, non-seulement la chute de sa maison, mais encore la ruine de son fils bien-aimé, m'avaient profondément touchée. J'eus honte de mon égoïsme, je ne me reconnus pas le droit d'assumer sur moi la responsabilité d'un tel désastre; je ne sais quelle force me poussa, mais je me levai et, jetant mes bras autour du cou de mon père :

— Monsieur, lui dis-je en balbutiant et retenant à grand'peine les pleurs qui gonflaient mes yeux, demain j'épouserai M. le marquis de Bois-Tracy.

— Hein ! s'écria mon père en se retournant brusquement, que dites-vous donc, Léona ?

— Je dis, mon père, repris-je d'une voix plus ferme, car mon courage revenait au fur et à mesure que ma résolution se faisait forte, je dis que je suis prête à épouser le marquis de Bois-Tracy !...

— Ma fille, prenez garde, répondit le duc, se contenant difficilement; je vous ai rendu votre liberté.

— Eh bien ! monsieur, puisque je suis libre, je désire que ce mariage se fasse !

Mon père me regarda un instant d'un air attendri.

— Oh ! fit-il d'une voix étranglée par l'émotion, pourquoi vous ai-je connue si tard ?... Merci, merci, ma fille !

Il se détourna et sortit.

Je retombai sur le lit de repos, désespérée, mais fière de mon sacrifice.

Le lendemain, le mariage fut célébré dans la chapelle du château de Beauregard.

J'avais voulu que le sacrifice fût complet. Aux yeux des indifférents, je paraissais heureuse et j'avais la mort dans le cœur.

Au moment où s'achevait la cérémonie, on entendit une grande rumeur en dehors.

D'abord je ne m'émus pas.

Mon frère devait assister au mariage ; cependant il n'avait point paru, et son absence, en une si grave circonstance, avait été fort remarquée.

Je crus que c'était lui qui arrivait, et je tournai la tête pour le voir et le saluer.

Je ne me trompais pas, c'était en effet mon frère qui entrait dans la chapelle, mais blessé, mourant et porté sur une litière.

Le matin, au point du jour, une rencontre avait eu lieu entre lui et M. de Grigny.

Le baron avait blessé son ennemi de deux coups d'épée à la poitrine.

Mon frère mourut deux heures plus tard sans avoir repris connaissance.

Mon sacrifice était inutile !

J'étais mariée à un homme que j'abbhorrais et la maison de Beauregard ne devait plus se relever.

Je quittai le château le soir même, emmenée par mon mari; des chevaux de poste nous attendaient; nous partîmes pour Paris.

Je fus présentée à la cour.

Le jour de ma présentation, le hasard me mit face à face avec le baron; il me jeta un regard de froid mépris et me tourna le dos.

Un mois à peine après mon arrivée à Versailles, je reçus la nouvelle de la mort de mon père. Le désespoir et peut-être le remords l'avaient tué.

Je demeurai donc seule. Je n'avais pas à me plaindre de M. de Bois-Tracy; il était bon pour moi et il satisfaisait tous mes caprices, même les plus coûteux, sans sourciller.

J'étais fêtée, recherchée, adulée même; à la cour, beaucoup m'enviaient... Toute autre, à ma place, se fût trouvée heureuse; moi, j'étais au supplice.

J'avais essayé d'avoir une explication avec le baron, cette explication, il l'avait repoussée avec dédain. Je pleurais de honte et de colère.

Enfin, il y a un an, mon mari rejoignit dans la tombe mon père et mon frère.

Je voulus tenter une nouvelle et suprême épreuve. J'écrivis ces trois mots au baron de Grigny : « Je suis libre! » et je lui fis porter ce billet par un grison de confiance.

Sa réponse ne se fit pas attendre ; la voici, lis toi-même :

La marquise de Bois-Tracy retira un papier jauni et fripé de sa poitrine, et le présenta à son amie.

« Je vous méprise trop, lut la comtesse, pour faire de vous ma femme ; le souvenir du chaste amour que vous avez tué me défend de vous prendre pour maîtresse. Je saurai mettre un obstacle infranchissable entre nous et me délivrer de poursuites qui me pèsent. »

— Oh ! fit la comtesse en rendant le billet à son amie, et tu aimes cet homme, tu l'aimes encore !

— Non, s'écria Léona d'une voix sourde, je le hais !... mais écoute, je n'ai pas fini.

Il tint sa promesse. Le lendemain du jour où j'avais reçu cette insolente réponse, il donna sa démission de toutes ses charges ; huit jours plus tard, il quittait la France et s'embarquait pour le Canada.

Un mois, jour pour jour, après son départ, je me mettais à sa poursuite. Maintenant, me voici, ma chérie ; arrivée aujourd'hui à Québec, ma première visite a été pour toi, ma seule amie.

— Que désires-tu de moi, Léona ?

— Je désires que tu m'aides à retrouver cet homme et à me venger de lui.

— Soit, répondit la comtesse, mais réponds d'abord à une question.

— Parle...

— Tu es bien résolue, n'est-ce pas, à te venger de cet homme, à le punir, sans pitié, sans merci ?

Un sourire cruel plissa les lèvres carminées de la marquise de Bois-Tracy.

— J'ai reçu de lui l'insulte la plus grave qui puisse être faite à une femme, répondit-elle les dents serrées. J'ai été faible, j'ai été lâche, j'en conviens ; je me suis humblement courbée devant cet homme, que j'aimais jusqu'à l'adoration. Je l'ai supplié de me pardonner; il n'a répondu à mes prières que par l'outrage et le plus insultant mépris. J'ai fait le serment de me venger ; ce serment, je le tiendrai, quoi qu'il advienne.

Ma fortune, ma position à la cour, ma vie, ma considération, j'ai tout engagé sans hésiter dans cette vengeance. Rien ne saurait me fléchir. J'ai quitté la France pour me mettre à la poursuite de cet homme ; je le suivrai s'il le faut jusqu'au bout du monde. Je veux le frapper dans son cœur, dans sa fortune, dans son honneur, le tenir râlant et palpitant sous mes pieds, et le souffleter, en riant, avec la lettre odieuse qu'il a osé m'écrire. Voici quels sont mes projets, mon amie. Les approuves-tu ?

— Mais... dit la comtesse en fixant sur elle un regard soupçonneux, pourquoi, à peine débarquée à Québec, es-tu venue tout droit ici ? Laissons pour un moment notre amitié de côté.

— Pourquoi ?... fit la marquise avec un accent d'indicible raillerie, tu veux le savoir, Camille ?

— Oui !

— Eh bien ! Je vais être franche avec toi. Je venais au Canada, sans trop savoir à qui m'adresser ; je croyais n'y connaître personne, j'ignorais ta présence en ce pays. Depuis notre entrée dans le fleuve, chaque fois qu'une barque nous accostait, je prenais des renseignements. Hier ton nom fut prononcé devant moi par un officier venu à bord par hasard. Je le fis adroitement causer. J'appris alors ton aventure avec un gentilhomme nouvellement arrivé de France.

Ce gentilhomme, je l'avais vu une fois ou deux à Versailles ; je le connaissais indirectement. Il se nomme, je crois, le comte Coulon de Villiers. C'est un charmant cavalier, très-galant et très-aimé des femmes, qu'il se plaît à compromettre. Est-ce le même ? est-ce bien lui ?

— Tu as été bien instruite, dit la comtesse les lèvres crispées par la colère.

— Je sais l'amitié fraternelle qui lie le comte et le baron : ma résolution fut prise aussitôt. Te voir et te dire : Toutes deux nous avons reçu le même outrage, unissons nos deux haines, je te servirai, tu me serviras, et nous nous vengerons des lâches qui nous ont outragées.

— Ainsi c'est une alliance offensive et défensive

que tu me proposes ! Tu ne reculeras devant aucune extrémité.

— Non ! acceptes-tu ?

— J'accepte de grand cœur ! Ah ! s'écria-t-elle avec rage, ainsi cet homme que seul j'ai distingué au milieu des autres, pour lequel je n'ai pas hésité à me compromettre, non-seulement m'a lâchement abandonnée, mais encore il n'a pas craint de faire trophée de sa victoire et de m'exposer à la risée générale ! Ah ! j'hésitais encore ; un dernier sentiment plaidait pour lui dans mon cœur ; j'essayais de douter de l'infamie de sa conduite ! Oui, Léona, j'accepte ton alliance ; tu as bien fait de venir à moi, je ne tromperai pas ton attente. Nous montrerons à ces deux félons d'amour ce que peut la haine de deux femmes qui les ont tant aimés !

Cela dit, les deux amies se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, confondant leurs larmes haineuses et scellant dans cet embrassement monstrueux leur serment impie de vengeance implacable.

Quand elles se quittèrent pour prendre quelques heures de repos, Mme de Maleval avait encore l'expression de l'orgueil blessé et d'une fureur violente sur le visage ; mais sur les lèvres de madame de Bois-Tracy se dessinait un sourire de triomphe pouvant donner lieu à toute autre interprétation.

L'avenir nous expliquera ce sourire, qui ne fut pas aperçu par son amie, la comtesse de Maleval.

Le lendemain, don Palamède eut un long entretien avec les deux dames.

A la suite de cet entretien, il monta à cheval et partit.

A son air de jubilation, au son argentin qui s'échappait de ses vastes poches, il était facile de voir que l'aventurier quittait ces dames, satisfait de leur manière de procéder.

Dans un précédent chapitre, nous avons raconté de quelle façon il avait essayé de justifier la confiance des deux alliées.

Cette première et hasardeuse tentative n'avait point eu un résultat triomphant.

FIN DU FORT DUQUESNE.

Dans le prochain volume, nous commencerons la publication de

LA BELLE RIVIÈRE

LE SERPENT DE SATIN

Cet ouvrage formera 4 volumes
à **20** *centimes*

27	**Millanvoye et Etiévant**	Le Petit Bossu	1 vol.
28	**Alfred Assollant**	Hyacinthe	1 —
29	**Paul Margueritte**	Maison ouverte	1 —
30	**Gustave Claudin**	Les Caprices de Diomède	1 —
31	**Jules de Gastyne**	L'Affaire du général X.	1 —
32	**Louis Noir**	Une Revanche de Vidocq	1 —
33	**Léon Cladel**	Ompdrailles	1 —
34	**André Theuriet**	Le Secret de Gertrude	1 —
35	**Alfred Assollant**	Un Mariage au couvent	1 —
36	**Dubut de Laforest**	Mademoiselle Tantale	1 —
37	**Pierre Zaccone**	Mémoires d'un commissaire de police. Tome I. La Lanterne rouge	1 —
38	**Adolphe Belot**	Une Affolée d'amour	1 —
39	**Pierre Zaccone**	Mémoires d'un commissaire de police. Tome II. L'Enveloppe noire	1 —
40	**Gaboriau**	Le Capitaine Coutenceau	1 —
41	**Théodore Reinach**	Looking Backward (100 ans après)	1 —
42	**Constant Guéroult**	Le Juif de Gand	1 —
43	**Henry de Kock**	Le Château du bonheur	1 —
44	**Alexis Bouvier**	La Grande Commune	1 —
45	**Ponson du Terrail**	Le Capitaine Coquelicot	1 —
46	**Adolphe Belot**	Courtisane	1 —
47	**Georges Beaume**	La Proie	1 —
48	**Xavier de Montépin**	Une Passion	1 —
49	**Paul Féval**	Le Roman de minuit	1 —
50	**Charles Joliet**	Bérengère	1 —
51	**Maurice Drack**	Madame Lise	1 —
52	**Ponson du Terrail**	Diane de Lancy	1 —
53	**Camille Lemonnier**	Le Mort	1 —
54	**Alfred Assollant**	Un Millionnaire	1 —
55	**Louis Jacolliot**	Le Père la Fouine	1 —
56	**Adolphe Belot**	La Petite Couleuvre, suite et fin d'Affolée d'amour	1 —
57	**Émile Richebourg**	40,000 francs de dot	1 —
58	**Auguste Lepage**	Maître Normand notaire	1 —
59	**Oscar Méténier**	Outre-Rhin	1 —
60	**Pierre Zaccone**	Les Aventuriers de Paris	1 —
61	**Henri de Bornier**	Le Jeu des Vertus	1 —
62	**Charles Vincent**	Lina	1 —
63	**Maurice Montégut**	La Faute des autres	1 —
64	**Charles Beaumont**	Le Cahier de Marcel	1 —
65	**Léon Cladel**	Kerkadec	1 —
66	**Paul Perret**	Histoire d'un honnête homme	1 —
67	**Albert Le Roy**	Le Mariage de Laure	1 —

68	**Jean Blaize**	Les Planches	1 vol
69	**Catulle Mendès**	La divine Aventure	1 —
70	**Achille Mélandri**	La Gouvernante	1 —
71	**Camille Lemonnier**	Un Mâle	1 —
72	**Xavier de Montépin**	La Maîtresse du Mari	1 —
73	**Gourdon de Genouillac**	L'Homme au nez coupé	1 —
74	**Dubut de Laforest**	Les Dames de Lamète	1 —
75	**G. de La Landelle**	Un Corsaire sous la Terreur	1 —
76	**Bertol-Graivil**	Victime d'amour	1 —
77	**Alfred Assollant**	Les Crimes de Polichinelle	1 —
78	**De Lescure**	Les Maîtresses du Régent	1 —
79	**Camille Debans**	Guy de Saint-Guy	1 —
80	**E. Montagne et L. Gallet**	Jeanne de Soyans	1 —
81	**E. Montagne et L. Gallet**	Saltimbanques	1 —
82	**Louis Jacolliot**	Un Policier de génie	1 —
83	**Léopold Stapleaux**	La Langue de Mme Z.	1 —
84	**Mie d'Aghonne**	La Reine des Batailles	1 —
85	**Jacques de Martels**	Les Tentations de l'abbé	1 —
86	**Lucien Descaves**	Une Vieille Rate	1 —
87	**Georges Peyrebrune**	Les Roses d'Arlette	1 —
88	**Jules de Gastyne**	Premières Caresses	1 —
89	**Emmanuel Gonzalès**	Les Gardiennes du trésor	1 —
90	**Etienne Enault**	Histoire d'une Conscience	1 —
91	**Paul Alexis**	Le Collage	1 —
91 *bis*	**Paul de Musset**	Une Vie du diable	1 —
92	**Arsène Houssaye**	La Couronne de bleuets	1 —
93	**Vast Ricouard**	La Négresse	1 —
94	**Jules Claretie**	Mlle Cachemire	1 —
95	**Chincholle**	La Ceinture de Clotilde	1 —
96	**Théodore de Graves**	Les Drames de l'épée	1 —
96 *bis*	**Alfred Assollant**	Deux Amis en 1792	1 —
97	**Eugène Muller**	La Mionnette	1 —
98	**Emile Faure**	Les Dernières favorites	1 —
99	**Carette (Mme)**	Passion	1 —
100	**Edmond Lepelletier**	Le Capitaine Ango	1 —
101	**Mie d'Aghonne**	Le Vampire aux yeux bleus	1 —
102	**Paul Feval**	La Cosaque	1 —
103	**Mary Summer**	Scandales d'hier	1 —
104	**Alfred Assollant**	Mémoires de Gaston Phœbus	1 —
105	**Champfleury**	Les Souffrances du Professeur Delteil	1 —
106	**Ch. Joliet**	Le Train des Maris	1 —
107	**A. Lapointe**	Les Sept hommes rouges	1 —
108	**Champfleury**	La Pasquette	1 —
109	**Alfred Assollant**	Le Docteur Judassohn	1 —

110 **F. du Boisgobey**	Le [illegible]	2 vol.
111 **Alfred Assollant**	Rose d'Amour	1 —
112 **Claude Vignon**	Lisa	1 —
113 **Alfred Assollant**	Cl[illegible]	1 —
114 **Louis Dépret**	Deux Cœurs sensibles	1 —
115 **Élie Berthet**	Le Martyre de la [illegible]	1 —
116 **Constant Guéroult**	La Bourgeoise d'Anvers	1 —
117 **Champfleury**	Monsieur de Boisdhyver	1 —
118 **Charles Diguet**	La Vierge aux cheveux d'or	1 —
119 **Gourdon de Genouillac**	La Misère en Habit noir	1 —
120 **Ed. Picard**	La Forge Roussel	1 —
121 **Camille Lemonnier**	Contes Flamands	1 —
122 **André Theuriet**	Madame Véronique	[illegible]
123 **Gonzalès**	L'[illegible]	[illegible]
124 **Charles Deslys**	Les Compères du Roi	1 —
125 **G. Le Faure**	Au Drapeau	[illegible]
126 **Paul Féval**	Le Crime du Juge	[illegible]
127 **Mie d'Aghonne**	La Maudite	1 —
128 **Lamartine**	Fior d'Aliza	1 —
129 **Ponson du Terrail**	Le Bal des Victimes	1 —
130 **Ernest Daudet**	Henriette	1 —
131 **Paul Saunière**	Le Capitaine Bel Humeur	1 —
132 **Albéric Second**	La Vicomtesse Alice	1 —
133 **Paul Perret**	La Belle-Renée	1 —
134 **Etienne Enault**	Le Roman d'une Altesse	Sous presse.
135 **Charles Deslys**	Les 17 ans de Marthe	Sous presse.
136 **Charles Diguet**	Histoire galante de Henri IV	Sous presse.
137 **Victor Perceval**	Une Chanoinesse de 17 ans	Sous presse.
138 **Ernest Daudet**	La Petite Sœur	Sous presse.
139 **Paul Saunière**	Les Ecumeurs de Rivières	Sous presse.
140 **Henri Demesse**	La Petite Dufresnoy	1 —
141 **Gay**	Le Sergent Villajoux	1 —
142 **Paul Féval**	La Fabrique de Crimes	1 —

60 centimes LE VOLUME

Pour recevoir franco, joindre **15** centimes par volume, jusqu'à **4** volumes, et **60** centimes pour **5** à **10** volumes.

Au-dessus de **10** volumes, envoi franco gare, sans augmentation de prix.

Volumes parus dans la Collection Louis NOIR à 15 Centimes

1 Le Mariage d'un Gorille.
2 Le Roi des Hommes à queue.
3 Le Massacre des Pères Blancs.
4 Un Naufrage au pays des Cannibales.
5 Av. d'une Carav. Europ. au sud de l'At.
6 Un Empire imp. au cœur de l'Afrique
7 Un Drame au fond du Désert.
8 La Mine de Diamants noirs.
9 A la conquête des Champs Diamants.
10 La Reine des Neiges.
11 A la Conquête des Perles Noires.
12 Le Secret du Volcan.
13 A la Conquête du Trône de Salomon.
14 Le Roi des Cannibales.
15 Le Cimetière d'Eléphants.
16 Le Canot Fantôme.
17 La Mer de Feu.
18 La Vénus Océanienne.
19 A la Recherche de la Mine d'Or.
20 Sur la Mine d'Or.
21 Dans la Mine d'Or.
22 Le Trou de l'Enfer.
23 Les Chasseurs d'Autruches.
24 Une Piste dans le Desert.
25 Le Géant du Lac.
26 Un Drame au fond de l'Abime.
27 Le Tresor volé.
28 La Ville Fantôme.
29 Une Catastrophe dans le Désert.
30 La Caverne des Brigands.
31 Une Aventure sous Terre.
32 Dans la Caverne des Brigands.
33 La Belle Catalane.
34 Le Tueur de Lions.
35 Une Aventure au Maroc.
36 Un Grand Massacre.
37 Un Complot à Fez.
38 Deux Mariages à coups de canon.
39 Les Chercheurs d'Or.
40 Le Sorcier Blanc.
41 Le Docteur Noir
42 La Tête du Marabout.
43 Une Parisienne au Soudan.
44 Les Prisonnières de Samory.
45 Le Chemin de Tombouctou.
46 Un Combat naval sur le Niger.
47 Une Traversée dans la Mer de Glace.
48 La Tueuse d'Ours.
49 Un Hiver dans les Glaces
50 A travers les Glaces.
51 Les Esquimaux et les Peaux Rouges.
52 Les Jaguars du lac Garry.
53 Le Canot sur le Haut-Mississipi.
54 Sur la Grande Banquise.
55 Une Révolte aux Indes.
56 Les Flibustiers à Cuba.
57 Le Roi des Péons
58 En marche vers le Champ d'Emeraude
59 Le Général Trompe-la-Mort.
60 Le Champ d'Emeraudes.
61 Un Mariage à Tombouctou.
62 La Jeanne-d'Arc des Afridis.
63 La Vengeance de Mariquita.
64 La Sanglante Caravane.
65 Les Mineurs de l'Alaska
66 Le Chercheur d'Or.
67 L'Evadé de Cayenne.
68 En fuite chez les Peaux-Rouges F
69 Les Millions de l'Alaska.
70 Les Chasseurs d'Ours.
71 Les Bandits du contesté Franco Brésilien.
72 Le Tour de l'Afrique.
73 Un Prestidigitateur chez Ménélick
74 Les Naufragés d'Australie.
75 Le Sorcier des Eaux.
76 Les Aéronautes de l'Alaska.
77 Au Pôle Nord en Montgolfières
78 Les Singes de Sir Garnett.
79 Les Chasseurs d'Eléphants.
80 La Forêt Vierge.
81 Les Prisonnières des Nègres nains
82 Les Cannibales de l'Oubangui.
83 Prisonnières des Gorilles.
84 Le Lion de Samory.
85 Seule dans les Glaces.
86 Les Brigands de l'Alaska.
87 La Délivrance de Juanita.
88 Un Drame passionnel sur le Chiar
89 Les Corsaires-Flibustiers.
90 Vers le Sahara.
91 La Traversée du Sahara en Montgol
92 Une Caravane en péril.
93 De Tombouctou au roy. de Samory
94 Le Roi des Bongos.
95 Les Fiancés de la Mort.
96 Les Aventures de Sidi Mustapha.
97 Les Caimans de la prairie tremblante
98 Le Charmeur de Serpents.
99 Un Pirate sans le savoir.
100 Un Pirate de terre ferme.
101 A la recherche d'Andrée.
102 A Fachoda.
103 L'Armée des Morts.
104 Le Chameau d'argent.
105 Un Hivernage dans les glaces.
106 Les Robinsons Australiens.
107 Le Secret du Pôle.
108 Les Aventures du major Pontarlier
109 Le Major Pontarlier a la Mecque.
110 La Prise de Samory.
111 Le Trésor de Samory.
112 Les Nègres blancs.
113 Le Secret de la Montagne.
114 Une Catastrophe au pays des Apach
115 Les Forbans de l'île Erromango.
116 Un Drame à Oran.
117 Requin Cœur-de-Pierre.
118 Un Drame d'amour dans la Savane
119 Corsaire, Corsaire et demi.
120 Prisonnières des Apaches.
121 La Vierge Blanche.
122 Les Prisonnières de Si-Sliman.
123 Le Trésor d'Ousda.
124 Les Rois de la Mer.
125 Les Vaudoux de Saint-Domingue.

Envoi franco contre 20 centimes en timbres
à MM. FAYARD frères, 78, boulevard Saint-Michel, à Paris

ROMANS D'AVENTURES ET DE VOYAGES

Par **Louis NOIR**

25 centimes *le volume de 160 pages*



CATALOGUE DES VOLUMES

En Vente chez tous les Libraires et dans les Gares

LE COUPEUR DE TÊTES	3 volumes
DANS LE DÉSERT	3 —
LE LION DU SOUDAN	3 —
L'HOMME AUX YEUX D'ACIER	2 —
LE CAPITAINE RÈGLEMENT	2 —
LA FLOTTE FANTOME	1 —
LE CORSAIRE AUX CHEVEUX D'OR	3 —
LE ROI DE LA GRÈVE	2 —
LA MONTAGNE DES LIONS	1 —
L'ONCLE DE BOU-AMENA	1 —
UN DRAME EN KABYLIE	1 —
L'AMOUR AU PAYS DE LA SOIF	1 —
L'EMMURÉ DE SALMAIZE	1 —
LE SECRET DES TOUAREGS	1 —
LA FONTAINE D'AMOUR	1 —
UN MYSTÈRE AU HAREM	1 —
LA POUDRE D'OR	1 —
LA BELLE ANDALOUSE	1 —
UN MYSTÈRE SOUS BOIS	1 —
LA CHASSE FANTASTIQUE	1 —
LE BARON VERT-DE-GRIS	1 —
LE SECRET DE LA DUCHESSE	1 —
LA VILLE AUX SERPENTS	1 —
LE TIGRE DE SIVA	1 —
LE FEU AU NAVIRE	1 —
LUTTE A MORT	1 —
LE BANDIT ARESKI	1 —
SOUVENIRS D'UN ZOUAVE	1 —

25 centimes le volume broché

(30 centimes franco par la poste)

Toute commande de 20 volumes à la fois sera expédiée franco gare sans augmentation de prix.

FAYARD Frères, Éditeurs, 78, Bd Saint-Michel, Par

IMP. CH. LÉPICE, 8-10, RUE DES CÔTES, MAISONS-LAFFITTE